

LES 5 JOURS DE CHARLIE

Gardane

(C) Gardane 2016

**A mes enfants,
et à ma petite-fille, Charlie.**

Puissent-ils connaître un monde meilleur.

A tous les disparus de cette semaine sanglante

AVERTISSEMENT

Ce roman qui s'est imposé à l'auteur avec force dès qu'il a été question d'un

3ème homme dont on n'a plus entendu parler au bout d'une journée, est d'abord et avant tout, une **FICTION POLICIÈRE** du type paranoïaque-thriller (complot).

C'est en même temps une **CHRONIQUE** qui rappellera les événements qui se sont déroulés, depuis les attentats à Charlie Hebdo le 7 janvier, jusqu'à la marche républicaine du dimanche 11 janvier 2015.

C'est enfin un **POINT DE VUE PAMPHLETAIRE**.

A partir :

**de faits réels, édités dans la Presse nationale dont entre autres les attentats à Charlie Hebdo, la fuite des deux frères, les meurtres de la policière municipale et à l'Hyper Cacher, la marche républicaine,*

**de propos tenus dans les médias audio-visuels,*

**ainsi que d'écrits plus ou moins haineux relevés sur les réseaux sociaux,*

tout cela en italique dans le texte,

l'auteur a brodé autour de personnages, et d'un complot inventés de toute pièce. Il s'est permis de distordre ou d'augmenter légèrement la réalité à certains moments dans l'intérêt du récit.

Il tient toutefois à préciser qu' il n' est pas du tout adepte des « théories du Complot » qui circulent sur le net, quelles qu' elles soient, et que toute ressemblance des personnages fictionnels avec des personnages vivants ou ayant existé serait purement fortuite.

Gravité des propos polémiques, et légèreté de l' action, ceci est un parti-pris assumé.

L' auteur tient à ajouter qu' il a le plus grand respect pour toutes les personnes assassinées par les intégristes, pour leurs proches et leurs familles, et qu'il décoche dans ce livre nombre de flèches que les caricaturistes de Charlie Hebdo n' auraient pas désavouées, leur rendant ainsi à sa façon un hommage appuyé.

PERSONNAGES

PERSONNAGES RÉELS, tirés de l'actualité

PERSONNAGES DE FICTION

Sergio Ibanez, Le Commissaire de Quartier.

Samia Ayham, son amie.

Abou Ralil, alias Jean Khawam, le 3ème homme.

Benjelal, Bensaleh et Souad la deuxième épouse.

Pierre Gentil, urgentiste, photographe amateur

Le couple d' instituteurs retraités

La jeune fille à la photo

Jacques Rateau, caricaturiste

Tamara et Hector, couple, amis du Commissaire.

Les comploteurs : Ponsard, Noijac, Braqué, Lamrache,

Muleton, Rivar

CHAPITRE 1

MERCREDI 7 JANVIER 2015

L'attentat

- *Alla hou Akbar !!!*

Il était environ 11h35. Les deux hommes cagoulés et lourdement armés dirigeaient leur kalachnikov vers l'équipe de Charlie Hebdo. Ils venaient d'abattre le policier chargé de leur protection et surtout de celle de du Directeur, sur lequel pesaient les menaces les plus graves. Ils avaient été bien renseignés : c'était le jour où le Comité de Rédaction se réunissait, et les journalistes étaient bien tous là, assis autour de la table, chahutant entre eux à qui mieux mieux, quand les tueurs étaient entrés.

A la vue de ces individus menaçants, les visages si souriants quelques secondes auparavant s'étaient figés et avaient blêmi. Ils savaient que personne ne se présenterait pour les sauver. Cette fois, il ne s'agissait plus du feu au local comme c'était déjà arrivé, mais de leur vie ! Un véritable cauchemar qu'ils avaient envisagé parfois depuis les menaces, l'incendie et le changement de lieu, suite à la fatwa qui avait été édictée contre eux et particulièrement contre le Directeur, après la publication des « caricatures de Mahomet ». Pourtant, ils n'avaient pas pu croire que ce jour arriverait.

- *Mécréants, vous allez payer car vous avez insulté le Prophète! entendirent-ils comme dans un brouillard, tant la peur s'était emparée d'eux.*

Une dizaine de minutes auparavant, les islamistes étaient d'abord entrés au N°6 de la rue Appert dans le 11ème arrondissement, et, se rendant compte qu'ils s'étaient trompés, avaient menacé les employés présents, tirant à travers une porte vitrée, pour savoir où se situait le local de Charlie Hebdo. Vers 11h20, une fois au N°10, ils avaient fait feu dans le hall sur deux agents d'entretien d'une société de nettoyage, en tuant un sur le coup. Puis, dans l'escalier, ils étaient tombés sur une dessinatrice qui arrivait à la réunion accompagnée de sa fille, et exigé d'elle qu'elle les mène au local du Journal. Faisant preuve de courage, elle avait gagné du temps en les emmenant au troisième étage. Mais ils avaient menacé un locataire croisé dans l'escalier, et trouvé le bon palier ; ils avaient réussi alors à composer le digicode de la porte blindée. Et c'est là qu'ils avaient fait irruption dans la salle, tuant immédiatement le policier qui s'était interposé vaillamment.

La fusillade ne dura que quelques secondes ; la fine fleur des dessinateurs de la caricature française venait d'être décimée.

Les rédacteurs, dignes successeurs de Hara-Kiri, qui n'avaient eu de cesse de condamner et pourfendre toutes les bêtises de la société, et de défendre la Laïcité, avaient été assassinés leurs propres armes à la main : crayons, feutres, feuilles, et cela alors que le Journal était à deux

doigts du dépôt de bilan, faute d'aides financières et faute de lecteurs.

Plus aucun bruit.

Pas une once d'humanité dans le regard fou des deux assassins.

- Wallah, on a réussi !

Et ils descendirent à toute vitesse, laissant derrière eux morts et blessés, dans un véritable champ de ruines. Ils se disaient que leur acte aurait un écho international, une médiatisation très forte, et qu'ils seraient reconnus comme des héros, des martyres, par leurs frères djihadistes. Qu'importe ce qui leur arriverait maintenant !

Dans le local, quelques personnes étaient encore en vie, totalement indemnes : l'un qui s'était couché au sol au moment de la fusillade ainsi que la dessinatrice et sa fille, un autre qui s'était lancé derrière une table, et une femme qu'un des deux tueurs avait épargnée en criant :

- Ce n'est pas bien ce que tu fais, mais je ne vais pas te tuer. Tu pourras lire le Coran!

Et il était reparti en ajoutant : « On ne tue pas les femmes.»

D'autres en revanche avaient été blessés : l'un qui avait plongé à terre, le deuxième employé à l'entrée, et le deuxième agent de police du Service De La Protection ainsi que Jacques Rateau, un autre caricaturiste.

Plusieurs collaborateurs du Journal, heureusement pour eux, étaient absents, dont l'urgentiste bien connu, et son collègue Pierre Genti.

Ils l'avaient échappé belle.

La fuite dans Paris

Les hommes de main se précipitèrent dans leur Citroën C3 noire stationnée pas très loin de l'immeuble.

Tombant sur des policiers, ils n'hésitèrent pas à cribler de balles le véhicule qui les pourchassait. Un second échange de tirs eut lieu avec une autre patrouille en VTT. Puis, face à de nouvelles forces de l'ordre, qui essayaient d'alerter les passants et les riverains sur le danger encouru, ils blessèrent à l'abdomen un policier qui avait fait preuve d'une grande bravoure en appelant les gens à rentrer chez eux et à rester à l'abri. L'aîné cria :

- Tu voulais nous tuer !

Il courut vers lui et l'acheva d'une balle en pleine tête tirée à bout portant.

Puis, tranquillement, ils retournèrent à leur véhicule, le passager prenant même le temps de récupérer une de ses chaussures qui se trouvait au sol. Ensuite, ils semblèrent s'adresser, en hurlant de joie, à un complice qui paraissait se trouver dans un second véhicule garé à quelques mètres :

- *On a vengé le Prophète Mahomet ! On a tué Charlie Hebdo !*

Les Télévisions, Radios, diffusaient déjà l'information, avec des images prises à la volée par des témoins. On annonçait deux morts, puis trois, puis douze ! Et de nombreux blessés probablement. France 24 diffusa des images de la mort du Policier...

Ils donnèrent aussi le nom des deux frères Kouachi avant la diffusion de l'appel à témoin par la Préfecture de Police...

Et il était question d'un troisième homme, celui vers lequel ils s'étaient retournés.

Pierre Gentil

Les premiers à arriver devant le siège furent les urgentistes.

Pierre Gentil, pas très grand, mince, à l'allure fragile avec ses lunettes cerclées d'or et ses cheveux blonds frisés, avait son appareil photo semi-professionnel qui ne le quittait jamais en bandoulière, photographe amateur oblige, considérant que les photos prises avec les téléphones portables ne valaient pas grand-chose, ne permettant pas de travailler manuellement. Il aida, lui aussi, à porter les premiers secours avec son collègue ainsi qu'avec les Pompiers et le SAMU.

Affluaient policiers, membres de l'anti terrorisme, de Services plus ou moins occultes et même proches de

l'Elysée, car les urgentistes *avaient personnellement informé le Président de la République* ; les deux compères, qui le connaissaient bien avaient sa ligne directe.

D' ailleurs, qui, en France, ne connaissait pas les ces deux-là pour les avoir vus défendre la santé des Français sur les plateaux de télévision suite à tous les problèmes que connaissait l'Hôpital Public ?

Le Commissaire de Quartier, Sergio Ibanez, à la carrure d'athlète, était là lui aussi ; il les avait rencontrés à l'occasion, avec leurs collègues de Charlie Hebdo, autour d'un café, lors de la mise en place de mesures de sécurité autour du siège du journal. Il s'était d'ailleurs étonné que *ces mesures aient été allégées dernièrement, alors que rien ne semblait le justifier, bien au contraire, puisque quelques jours auparavant, les assassins avaient fait un repérage dans le quartier, cherchant à savoir où se trouvait le local de Charlie Hebdo...*

Sergio ne pesait pas lourd face à tous ces policiers un peu spéciaux qui avaient pris l'affaire en main, et il était même considéré comme un intrus qui gênait plus qu'autre chose.

Pierre Genti était redescendu du local, tout tremblant, suite à la vision de l'atroce spectacle de ses amis, étendus là, dans leur sang encore tout frais. Il s'affairait, ainsi que son collègue à aider les blessés, mais son esprit était ailleurs : au fur et à mesure que le temps passait, la panique le gagnait car il réalisait qu'il était, lui aussi, et

surtout lui, en danger : si les autres avaient péri, que leur sécurité n'avait pas pu être assurée, il n'y avait aucune raison que la sienne. Et puis, surtout, il sentait confusément qu'il était particulièrement visé à cause de ce qu'il avait vu, quelque chose dont lui seul était au courant, et qu'il comptait révéler ce matin-là à ses collègues du Journal...

Il lui fallait s'évanouir dans la nature et réfléchir !

Il continua à s'occuper des blessés, puis, à un moment, il se retourna, fit un signe amical à quelqu'un qui semblait se trouver dans une rue perpendiculaire à la rue Appert, et quitta son poste subrepticement sans que cela ne puisse paraître bizarre à quiconque. Il partit alors dans cette direction, disparaissant au coin de la rue.

C'est ce que racontèrent plus tard les témoins qui étaient là, car à partir de cet instant, on ne le revit plus : il s'était volatilisé...

La fuite en Clio

Pendant ce temps, pris en chasse, les deux meurtriers avaient percuté une Volkswagen, place du Colonel Fabien, blessant la conductrice. Puis ils avaient laissé la Citroën rue de Maux, car, dans leur hâte, leur voiture s'était encastrée dans un plot devant une boulangerie.

Armes au poing, ils avaient stoppé un automobiliste, et, avant de s'enfuir de nouveau dans sa Renault Clio, lui avaient crié :

- Si les médias t'interrogent, tu diras que c'est Al Qaïda au Yémen !

Celui-ci, vert de frayeur, les avait vus s'éloigner à toute vitesse, se dirigeant vers la Porte de Pantin.

Et la Police avait alors perdu leurs traces.

On devait découvrir des drapeaux islamistes et dix cocktails Molotov dans la Citroën C3 abandonnée, ainsi que, fait vraiment curieux, la carte d'identité de Chérif Kouachi, le frère cadet, sur le plancher avant du véhicule...

L'enquête de voisinage

Sur les lieux du crime régnait une panique indescriptible, bien que chacun semblât occupé à une tâche bien précise. Dans sa voiture où il s'était installé, observant tout ce remue-ménage, le Commissaire avait appris par la radio, l'existence supposée de ce troisième homme que personne ne semblait avoir vraiment vu, ainsi que l'identité des assassins : les frères Kouachi.

Les TV, les radios étaient là, autour du périmètre de sécurité, comme des phalènes attirées par la lumière.

Des images des criminels s'enfuyant tournaient en boucle sur toutes les chaînes..

Sergio décida de procéder à une enquête dans le quartier et s'en fut par les rues adjacentes, vers le lieu où, peut-être, la voiture inconnue était censée avoir attendu les meurtriers.

Sergio Ibanez, comme son nom l'indiquait était d'origine italo-espagnole. C'était un bel homme dans la force de l'âge, brun aux yeux d'un bleu indéfinissable ayant presque la transparence d'une eau limpide, grand et costaud, mais tout en finesse ; calme, patient et déterminé, il menait ses enquêtes jusqu'au bout quoi qu'il puisse arriver. Cependant, il était désenchanté, portant un regard sévère sur la réalité de ce monde, suite à la vie qu'il avait menée avant d'être nommé à ce poste...

Des personnes, qui s'étaient bien sûr réfugiées promptement chez elles quand la fusillade s'était produite dans la rue, s'agglutinaient maintenant à leurs fenêtres. Sa carte tricolore lui permit d'entrer facilement en contact avec des voisins qui se trouvaient à leur domicile dans l'immeuble situé face au Journal. Toujours les mêmes questions à tous les paliers, mais toujours les mêmes réponses : non...

Personne n'avait rien vu de particulier.

Il cibra alors deux petits bâtiments de trois étages situés un peu plus loin et se remit à faire du porte à porte. Toujours rien! Il commençait à désespérer.

Pourtant, au troisième étage du deuxième immeuble, une jeune femme brune, les cheveux tirés en arrière en chignon, en tenue de jogging, après avoir vérifié sa carte,

lui ouvrit et le fit entrer précipitamment, l'air un peu affolée. Elle le fit asseoir, lui proposant un café qu'il accepta bien volontiers, car cela faisait déjà presque deux heures qu'il arpente le quartier.

- Vous semblez inquiète; calmez-vous! Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

- Eh bien, j'étais au balcon avant que les deux tueurs ne reviennent en tirant sur tout ce qui bougeait. Je suis alors rentrée, de peur de recevoir une balle perdue.

- Et alors, avez-vous vu quelque chose de spécial, quelqu'un d'autre qui pourrait être en relation avec tout ça ? l'interrompit le Commissaire.

- Non, pas au moment de leur retour, reprit-elle, mais il y avait une voiture garée légèrement derrière la leur, et avant qu'ils ne regagnent leur véhicule, j'ai vu un homme barbu grand et mince, habillé en djellaba, en descendre et se diriger, l'air de ne pas y toucher vers leur voiture, tenant me semble-t-il quelque chose à la main. Après avoir ouvert la portière du passager, il s'est penché à l'intérieur. Puis il est remonté rapidement dans son véhicule et a attendu, jusqu'à ce qu'ils repartent après avoir crié quelque chose dans sa direction, où il était question « du Prophète, de Charlie Hebdo »... Je n'ai pas très bien entendu, car je regardais à travers la vitre à ce moment-là. D'ailleurs, j'ignore pourquoi, mais j'ai trouvé son attitude bizarre et j'ai pris quelques photos de lui retournant à sa voiture. Tenez, regardez, au moment où je pointais mon portable vers lui, il a justement levé sa

tête dans ma direction comme on peut le constater sur celle-ci ; mais je suis à peu près sûre qu'il ne m'a pas vue...

Elle fit défiler trois photos sur son téléphone portable, qui pouvaient probablement permettre d'identifier ce personnage malgré sa barbe. Grand, maigre, athlétique, tel apparaissait l'homme. Sur la dernière photo, il regardait en effet, avec froideur et détachement, en direction de l'immeuble.

- Envoyez-les-moi de suite en MMS sur mon portable, demanda le Commissaire. Tenez, voilà mon numéro.

Et dans les trente secondes, il les avait récupérées.

- N'en parlez pas autour de vous pour l'instant, je m'en occupe ; et surtout, soyez très prudente, on ne sait jamais ; je ne pense pas que vous ayez à craindre quelque chose, mais enfermez-vous à double tour, et n'ouvrez à personne, lui enjoint-il en sortant, après avoir noté son identité. Et encore merci pour les renseignements et le café, ajouta-t-il en tirant la porte sur lui.

Décidément, voilà qui est bizarre, pensa-t-il en redescendant : des assassins extrémistes islamistes qui s'étaient évaporés dans la nature, mais dont on connaissait maintenant l'identité grâce à une carte «oubliée» par inadvertance dans leur voiture, ce qui paraissait tout de même un peu gros !

Ou alors, peut-être avait-elle été déposée là à dessin par cet homme dont nul ne savait rien. Mais, si tel était le cas, cela signifiait que celui-ci ne leur voulait pas que du bien ... Vraiment étrange !

Les médias

Sergio retourna au commissariat. Sur une petite télévision, il regarda les Médias qui diffusaient des informations en continu : attentat et ses suites, frères Kouachi, urgentiste disparu et injoignable au téléphone, pièce d'identité retrouvée dans le véhicule des assassins. Et la France entière commençait à réaliser l'horreur de ce qui s'était passé, le nombre des personnes assassinées augmentant au fur et à mesure.

Les témoignages jugés très intéressants par les chaînes TV, semblables à celui-ci, s'accumulaient en direct près des locaux de Charlie Hebdo :

- *Et vous Monsieur, qu'avez-vous vu ?*
- *Eh bien rien.*
- *Mais vous avez entendu quelque chose ?*
- *Des détonations.*
- *Vous avez eu peur ?*
- *Oui, bien sûr !*
- *Merci pour toutes ces précisions, concluait le journaliste...*

Etc. etc... Sergio était bien conscient de leur rôle: il fallait meubler et meubler encore! Et profiter de l'émotion provoquée par cette tuerie pour scotcher les téléspectateurs devant leur écran. La peur était distillée, comme si les faits ne suffisaient pas, avec des images en boucle. Il se dit que, d'une façon générale, les médias préféraient jouer sur l'émotion. Et ce n'était qu'un commencement...

On évoquait à ce moment comme un fait à peu près certain, la présence d'un troisième homme inconnu qui aurait attendu les fous d'Allah, et à qui ils se seraient adressés. Cependant, assez vite, personne ne s'intéressa plus à cet aspect de l'histoire.

Le nom d'un individu présenté comme complice des deux frères fut même cité par la majorité des chaînes télévisuelles, alors qu'il était totalement étranger à tout cela...

Recherches dans le fichier central

Le Commissaire, se posait de nombreuses questions qui tournaient sans arrêt dans son esprit. Il était impossible à son avis, que les tueurs aient perdu leur carte ; cela aurait relevé du miracle. Quelqu'un devait donc l'avoir déposée là à leur insu et dans un but bien précis ! Aussi, était-il Intrigué par cet homme, qui selon toute vraisemblance

était le seul, à ce point de l'enquête, à avoir eu la possibilité de le faire.

Mais pourquoi, puisqu' ils semblaient le connaître? En laissant la carte d'identité de Chérif, il avait « donné » les frères Kouachi à la police alors qu'il semblait, d'après son apparence, faire partie de la même mouvance qu'eux. De plus, il était clair qu'il tenait à demeurer dans l'ombre. Sergio n'arrêtait pas de gamberger.

Il décida d'aller effectuer une recherche dans le fichier central de la Police, pour voir s'il pouvait mettre un nom sur les photos qu'il venait de récupérer.

Les programmes mis à sa disposition étaient capables de retirer la barbe, de laisser apparaître le visage, et de comparer avec les photos de la base de données qui, par dizaines, défilèrent alors devant ses yeux. Il y passa un temps fou : cela lui prit l'après-midi entière, et il se fatigua la vue à scruter des fiches et encore des fiches. Mais rien, aucune similitude, aucune correspondance avec quelqu'un de connu, que ce soit dans le milieu du banditisme ou dans les milieux musulmans intégristes répertoriés par la police.

Cela l'intriguait fortement, et il se promit de lancer des recherches à un autre niveau...

Puis il se résolut à retourner au commissariat, pour faire le point avant de rentrer chez lui.

Où l'on retrouve Pierre Gentil

Pendant ce temps, aucune nouvelle de Pierre Gentil, l'urgentiste. Celui-ci s'était évaporé dans Paris.

Mais, contrairement à toutes les hypothèses envisagées par les Médias, dans lesquelles il était question d'un éventuel enlèvement, de sa mort même, il était parti de son plein gré. En fait, il avait fait semblant de quitter les secours de façon naturelle pour rejoindre une connaissance, afin de pouvoir s'éloigner sans que cela ne pose questions et ne paraisse étrange, et puis s'était enfui, mû par la peur qui le tenaillait.

Pendant qu'il soignait les blessés, il avait bien réfléchi : il était en danger, et il lui fallait s'évanouir dans la nature.

Mais il ne s'était pas rendu compte qu'une ombre s'était glissée derrière lui...

Il avait jeté son dévolu sur un couple de très bons amis d'enfance chez qui il passait souvent des week-ends. Ils habitaient à la campagne dans un des sept hameaux de Magny-les-Hameaux, à vingt-sept kilomètres au sud-ouest de Paris, dans une grande ferme au caractère authentique, au bord des bois. Il avait souvent joué là, pendant son enfance et son adolescence, la maison de ses parents étant très proche à l'époque, et il connaissait le coin comme sa poche. Il avait toute confiance en eux.

Il y avait bien le commissaire Ibanez qu'il connaissait et sur qui il aurait pu s'appuyer, mais la police n'avait rien empêché à Charlie Hebdo, et il semblait avoir été supplanté par des flics plus haut-placés. Alors, il verrait plus tard...

Il prit la ligne 419, se retournant fréquemment pour être sûr de ne pas être filé. Mais il n'avait rien d'un professionnel !

Dès qu'il arriva, le chien du couple, un magnifique berger allemand, vint lui faire la fête.

Il expliqua la situation à ses amis, instituteurs retraités depuis peu, leur demandant de bien vouloir le dissimuler chez eux deux ou trois jours, le temps que les choses se tassent, et qu'il puisse réfléchir à ce qu'il devait faire. Sa peur était évidente, et ils n'avaient pas pu refuser.

L'après-midi, il flâna avec eux. Son anxiété n'avait pas diminué depuis le matin ; il sentait confusément qu'il existait un lien entre ce qui s'était passé à Charlie Hebdo et sa découverte accidentelle...

Pour leur propre sécurité, il refusa de leur révéler le fond de ce qui, pensait-il, avait peut-être provoqué tout cela. En même temps, il se disait qu'il devenait paranoïaque, et que c'était simplement la peur qui lui jouait des tours.

ABOU RALIL

- Oui, chef, je crois bien que cette personne m'a vu et même photographié !
- Vous êtes sûr ?! Bien, vous savez ce qui vous reste à faire, n'est-ce pas ?...Trouvez le meilleur moyen qui soit, de manière qu'on ne puisse faire aucun lien avec vous. Et dès demain! Vérifiez son portable, on ne sait jamais.

Abou Ralil sortit de la cabine téléphonique, perplexe. Comment allait-il s'y prendre ? Il ne fallait pas qu'il apparaisse. A aucun moment! Et surtout pas au moment où il était en train de déposer la carte d'identité dans le véhicule des Kouachi !

Cela le rendrait suspect, alors qu'il avait tout fait, depuis cinq ans, pour pouvoir mener à bien un plan concocté au plus haut niveau.

Benjélal lui avait confié la conduite des opérations. Il avait toute confiance en lui après les quatre années passées pour la cause des djihadistes en Irak, en Syrie et au Yémen.

Ses aptitudes au combat, au commandement avaient fait merveille et l'avaient désigné pour cette mission en France; les derniers ordres qui dataient de la veille lui avaient enjoint d'avancer l'assassinat des caricaturistes de Charlie Hebdo, ces impies sans foi ni loi qui ne courbaient pas l'échine devant le Prophète, afin

d'instaurer un climat de peur et de vengeance dans le pays. Mais les frères Kouachi le connaissaient bien et risquaient de le trahir, même si normalement leur consigne était comme pour tous les djihadistes de se faire exploser. Alors ils devaient disparaître. On n'est jamais trop prudent..

- Pas de trace, lui avait dit le boss, tu es trop important pour l'organisation ; ta tâche n'est pas terminée, et personne ne doit pouvoir remonter jusqu'à toi!

D'où la pièce d'identité qui avait mis la police à leurs trousses. Aucune chance! ils n'avaient aucune chance de s'en tirer, d'autant que leur seul contact, c'était lui. De toutes façons, ils étaient, eux aussi, comme tant d'autres, complètement endoctrinés et prêts au grand sacrifice, pour La cause d'Allah.

Il les avait rencontrés chez Benjelal, l'idéologue, en Ardèche, alors qu'ils revenaient du Yémen où ils avaient appris le maniement des armes de guerre en 2011. Cela avait commencé pour eux dans ce qu'il était convenu d'appeler « la filière des Buttes Chaumont » avec Farid Benyettou et Rifad Bensaleh; là, ils faisaient partie de jeunes recrues aussi paumées qu'eux, prêtes au Djihad vers l'Irak. Puis, cela s'était poursuivi en prison, dès 2005, quand Chérif avait sympathisé avec Benjelal, condamné comme Béghal, pour avoir fomenté un attentat contre une Ambassade en France.

Totalement « suggestionné » cette fois par ce gourou, Chérif Kouachi avait fait la connaissance d'Amedy Coulibaly, un braqueur qui s'était converti et les avait rejoints.

Benjelal avait été libéré en 2009, ainsi que Djamel Beghal, avec qui il avait concocté un plan pour l'évasion d'Aït Ali Belkacem, qui appartenait au GIA algérien et qui avait commis l'attentat à la station RER du Musée d'Orsay, en 1995. Mais Chérif avait obtenu un non-lieu, et Benjelal avait été assigné à résidence en Ardèche.

Oui, mais là, il pouvait recevoir tous ses fidèles qui lui « rendaient visite » régulièrement, et tranquillement...

Abou Ralil était allé à la Grande Mosquée. Cet endroit calme qu'il affectionnait tout particulièrement, respirait la fraîcheur, la tranquillité. Il se mit en position de prière, se demandant comment éliminer cette fille qui l'avait certainement photographié, sans éveiller de soupçons.

Le temps s'écoulait, tranquillement.

Puis tout à coup, ce fut clair dans sa tête: Amédy Coulibaly et sa deuxième épouse, Souad devaient intervenir!!!

Il allait les convaincre d'ajouter cette élimination à leurs prochains forfaits : en même temps, il confirmerait à Coulibaly l'ordre de semer la terreur chez les Juifs dès le lendemain, au nom d'Allah le très haut.

Coulibaly était un braqueur reconverti. Condamné en 2001 à trois ans dont deux avec sursis, et quatre ans la même année avec aussi deux ans de sursis ! En 2002,

encore douze mois dont neuf avec sursis pour vol aggravé et recel ! En 2004, six ans pour vol à main armée ! En 2005, condamnation à trois ans ! En 2007, dix-huit mois pour trafic de stupéfiants.

Certes, il avait fait de la détention, mais s'il avait purgé la totalité de ses peines ...

Abou Ralil sortit donc et partit pour la banlieue, afin de les rencontrer ; le téléphone portable était proscrit bien entendu.

Des gens bien tranquilles

Le rouleau compresseur de l' « information en continue » avait été lancé. C'était bien mieux qu'un « reality show » ! Commentaires divers par toujours les mêmes "spécialistes" qui se relayaient de chaîne en chaîne, interviews de gens « qui se trouvaient là », mais qui n'avaient rien à dire, avec les mêmes images revenant sans cesse en fond d'écran, se succédaient. Ce serait au média qui en ferait le plus, sans se rendre compte de ce qu'ils éveillaient comme peur, comme voyeurisme, dans la population, de ce qu'ils attisaient comme animosité, ou voulant l'ignorer car seul l'audimat prime.

Dans le pays, beaucoup avaient des idées bien arrêtées sur les immigrés et les Musulmans de France, théorisant sans cesse la notion de « grand remplacement », et les

réseaux sociaux diffusaient sans arrêt de véritables discours haineux, à l'instar de ceux énoncés par ces quelques hommes, qui, confortablement installés dans le salon d'un club sélect, regardaient la télévision en devisant autour d'un bon armagnac, cigares cubains au bout des doigts :

- *On voudrait que je les aime ! Mais, au rythme où ça va, ils seront bientôt plus nombreux que nous. Et nos valeurs alors ? Nos valeurs chrétiennes !*

- *On nous demande de ne pas faire l'amalgame entre les Musulmans et les Djihadistes. Je veux bien, mais regardez autour de nous : lentement, les arbres de Noël disparaissent de nos écoles, on s'attaque aux crèches pour ne pas les mettre mal à l'aise ; les femmes voilées : allez faire un tour dans certaines rues, elles ne se cachent même pas ! Pareil pour les barbus en basket et djellaba...*

Quant aux prières en pleine rue, je ne vous en parle même pas !!!

- *Et en plus, on leur réserve des places de piscine pour elles, on supprime le porc de nos cantines. Non, ça ne va plus !*

Quand on pense que les étrangers ont plus de droits que les Français ! Et pendant que nos églises disparaissent, on construit de plus en plus de mosquées subventionnées par l'Arabie Saoudite, le Qatar, et même certaines municipalités.

La moutarde leur était montée au nez pendant la discussion. Et ce n'était qu'une partie de leurs griefs.

- Bon, bon, les amis, on se calme. Revenons à nos... moutons! Dit celui qui semblait les diriger
Et tous de s'esclaffer avant de reprendre leur importante discussion.

La traque

Il était 9h du soir ; Pierre Genti et ses amis avaient fini de dîner, quand ils entendirent le chien aboyer. Puis plus aucun bruit.

- Oh, ce n'est rien, ce bon vieux Tiger, ça lui arrive souvent ! dit son maître, après avoir jeté un coup d'œil dehors. Allez, il est tard ; bonne nuit.

Et chacun regagna sa chambre. Pierre, très inquiet, était sur ses gardes. Il n'alluma pas et alla à pas de loup jusqu'à la fenêtre pour observer la cour. Rien, tout paraissait tranquille.

- Je m'en fais pour rien, pensa-t-il.

Il observa de nouveau, et juste à ce moment-là, il vit une ombre noire se faufiler, longeant le mur. S'il n'y avait pas eu ce clair de lune, il n'aurait rien remarqué. L'effroi l'envahit et il sortit en criant à l'adresse de ses amis :

« Attention, cachez- vous ! ».

Trop tard, la porte du bas sautait déjà, et un groupe d'hommes fit irruption, pareils à des ninjas, fusils à la main, montant à toute vitesse à l'étage. Les deux amis de Pierre émergèrent de leur chambre à ce moment-là, se demandant ce qui se passait, et ils furent abattus sans sommation. Pierre n'eut que le temps de rentrer dans la sienne, de se barricader en poussant l'armoire devant la porte, de récupérer sa veste et son Nikon, et de sauter par la deuxième fenêtre qui donnait sur le côté de la bâtisse. A vingt mètres, les bois ! Il cavala à perdre haleine, dans le noir, pendant que des balles fusaient autour de lui. Derrière, à une quinzaine de mètres, les hommes essayaient de le rattraper. Arrivé dans la forêt qu'il connaissait très bien, il courut comme un dératé. On n'y voyait goutte et il se cacha, retenant sa respiration, dans un endroit où, enfant, il savait ne jamais être pris lors des parties de cache-cache.

Il entendit les hommes passer et repasser, silencieux. Combien étaient-ils, combien de temps fouillèrent-ils, Pierre ne le savait même pas, mais leur présence était là, bien palpable, menaçante. Cependant, ils durent s'avouer vaincus et penser qu'il avait réussi à s'enfuir, car au bout de ce qui lui parût plus d'une demi-heure de recherche, ils se décidèrent à quitter le bois et à décamper, toujours sans avoir prononcé une parole.

Quelques instants plus tard, Pierre vit une formidable lueur orangée, et de la fumée s'élever dans le ciel : ils

venaient de mettre le feu à la ferme, ne laissant aucune trace de leur horrible forfait.

Pierre pleura et pleura encore : tout semblait se désagréger autour de lui.

Enfin, après avoir attendu un bon moment, il se décida à rejoindre la Capitale. Il se faufila à plat ventre jusqu'à la ferme, prenant son temps, car ils pouvaient très bien avoir laissé quelqu'un en sentinelle. Personne ! Tout était calciné. Dans la cour, il restait une vieille mobylette qu'il enfourcha, et en route ! Sur le chemin du retour, il croisa les camions de Pompiers et de Police Secours qui surgissaient, sirène hurlante.

Quand il arriva à Paris, il était une heure du matin et il était frigorifié. Comprenant que c'était bien lui qui était visé, et ne sachant où se cacher, il se résolut à aller sous les ponts avec les SDF, ne sachant où se cacher, se disant que là il serait en sécurité.

Un jeune homme à qui il offrit un paquet de cigarettes consentit à lui faire une petite place; il trouva ainsi un endroit à l'abri où se réfugier, non sans avoir pris auparavant quelques photos de la misère qu'il observait autour de lui. La vue de ces hommes, nombreux, qui souffraient tant, qui n'avaient ni gîte ni couvert, qui étaient marqués dans leur chair, sur leur visage, par leurs souffrances, leur solitude, empêcha son esprit de tourner en boucle autour de la mort de tous ses amis disparus.

Ainsi donc, malgré sa détresse, il ne put pas s'empêcher de se laisser aller au vague à l'âme :

« Voilà donc ce que nos gouvernements successifs avaient fait de la France, et cela alors que nous étions la cinquième puissance mondiale et une grande Démocratie même si ces Dirigeants ne s'étaient pas gênés, quand le Peuple avait voté non à la Constitution européenne, pour faire revoter, cette fois par le Parlement, bafouant ainsi la volonté populaire ! »

Il se remémora sa jeunesse, quand il était allé en touriste ou en tant que médecin, dans des pays du Moyen Orient et d'Asie, pour aider les populations. Il avait vu les mendiants se précipiter derrière lui pour un peu d'argent, pour trois fois rien. Il s'était dit alors que nous avions de la chance en France.

Eh bien, c'était fini ! Les plans de réajustements structurels avaient transformé le paysage ; la loi d'airain, appelée règle d'or, pour mieux faire passer la pilule des trois pour cent de déficit autorisés en Europe, servait surtout à casser les Services Publics et à tirer la société vers le bas : des riches de plus en plus riches, et de plus en plus de pauvres !

Combien de fois était-il intervenu en urgence ces dernières années, car les gens ne s'étaient pas soignés, n'en ayant plus les moyens, les médicaments étant de moins en moins remboursés. Quant à l'hôpital, il se délabrait de plus en plus faute de financements conséquents.

On trouvait des jeunes parmi les SDF, comme celui qui était couché à ses côtés; c'était inimaginable ! En plus

des chômeurs, oh pardon, demandeurs d'emploi, novlangue oblige... , il y avait même des travailleurs pauvres qui ne pouvaient pas se payer un loyer, ou en tout cas, à qui personne ne voulait louer un appartement faute de revenus suffisants, et qui étaient contraints de dormir dans leur voiture. On marchait sur la tête !

Voilà bien pourquoi il s'était retrouvé à travailler aussi pour "Charlie Hebdo".

Il s'allongea, grelottant, se remémorant ce jour néfaste qu'il venait de vivre, pleurant comme un enfant, et attendit le lendemain.

Vers quatre heures, frigorifié, Pierre avait toujours du mal à s'endormir ; alors qu'il faisait encore nuit noire, il entendit de légers bruits. Il vit, malgré toutes les précautions qu'elles prenaient, des ombres courbées qui cherchaient à passer inaperçues, à environ trente mètres de lui. Telles de sombres fantômes dont on n'apercevait que les halos de vapeur formés par leur haleine, elles se penchaient au-dessus des SDF, les découvraient un instant, le temps de voir leur visage, et se remettaient à avancer peu à peu dans sa direction, le long des quais. Il n'eut pas besoin d'un dessin. Il se retourna sur lui-même, se mettant à plat ventre, appareil photo bien serré dans un bras, et rampa comme il le pouvait dans le noir, s'éloignant dans la direction opposée aux silhouettes. Une pensée lui vint : comment avaient-ils pu retrouver sa

trace ? C'était impossible ! Tout d'un coup, il comprit : son portable ! Il devait s'en débarrasser.

Une péniche passait lentement ; il le sortit de sa poche, et le lança comme une grenade, de toutes ses forces et se colla au sol. Le mobile atterrit sur le pont de l'embarcation qui s'éloignait. Il ne fallut que quelques instants pour que les ombres se précipitent le long du fleuve à la poursuite du bateau, toujours avec un minimum de bruit.

Ouf, sauvé ! Il attendit quelques instants et retourna parmi ses camarades d'infortune, mais sous un autre pont, on n'était jamais trop prudent !

Il téléphonerait au Commissaire dès le matin.

Une nuit agitée

Après le commissariat, où il régla un certain nombre d'affaires courantes, Sergio se résolut finalement à rentrer chez lui vers 20h, les yeux rougis, d'avoir passé tant de temps à scruter des fichiers sur l'ordinateur.

Il regarda la télévision, les chaînes d'information en continu, tout en grignotant. Comme des millions de Français, il assista au « spectacle », laissant son esprit vagabonder.

Dans le quartier, il avait souvent rencontré la bande des "Charlie", bu un coup à l'occasion avec eux ; tous de bons gars très sympathiques et drôles!

Insensiblement, il s'endormit d'un sommeil agité, faisant des cauchemars. D'ailleurs, la réalité même n'en était-elle pas un ?!...

Il se revoyait lors d'une mission secrète au Moyen Orient, balançant une grenade dans une maison où se trouvait la cible à abattre. Mais des enfants se trouvaient là aussi et avaient été déchiquetés ; il revoyait chaque nuit leurs corps et leurs visages qui le hantaient depuis, ce qui expliquait sa démission de la DGSE.

Sur ces visages vinrent se greffer ceux des caricaturistes, puis se superposèrent ceux des deux frères meurtriers et du troisième homme, les tirs, les visages haineux des assassins, leurs rires sataniques, les cris des victimes, les urgentistes en larmes, tout maculés de sang, la jeune fille brune qui lui avait donné les photos...

A cette dernière image, il se réveilla en sursaut, transpirant abondamment. Quelque chose le taraudait : il aurait dû la mettre sous protection immédiatement, même si elle semblait persuadée qu'elle n'avait pas été vue!

Il se pencha vers son réveil : 3h du matin. Il appela, mais personne au bout du fil ! Le téléphone sonnait occupé. Trop tard, ou trop tôt pour s'en occuper. Il le ferait dès le matin. Il faudrait aussi qu'il contacte les diverses chaînes télévisuelles, pour visionner toutes les archives vidéos négligées, car considérées sans importance, mais qui pourraient éventuellement montrer cet homme mystérieux.

CHAPITRE 2

JEUDI 8 JANVIER

SERGIO IBANEZ

Tôt, le 8 janvier au matin, avant d'aller chez la jeune femme, le commissaire décida d'aller rencontrer son amie, Samia Ahyam, qui ne devait pas encore être partie à son travail. Ils se donnèrent rendez-vous dans un petit café tranquille où ils avaient leurs habitudes.

Samia était d'origine algérienne ; musulmane modérée, à l'image de la grande majorité des musulmans de France, elle était contente d'être née et de vivre dans un pays laïc qui cantonnait la religion à la sphère privée.

A vingt-sept ans, c'était une belle plante, comme on dit : grande, brune aux cheveux longs, avec des yeux de braise et un corps de rêve. Sa liaison avec Sergio datait du temps où il travaillait lui-même pour la DGSE. Voilà huit ans qu'il s'en était retiré et il avait maintenant trente-huit ans. Ancien commando de marine, puis « Service Action », il avait mené une drôle de vie, aux quatre coins du monde. Les coups fourrés à répétition s'étaient succédé. Tout ce que la République avait d'inavouable, lui, Sergio, avait été bien placé pour en connaître une partie. Une portion en tout cas de la vérité que les gens ignoraient bien sûr : comment certaines révolutions «spontanées» pouvaient avoir été fomentées, aidées, lancées par les divers Services spéciaux occidentaux, que ce soit en Europe de l'Est ou au Moyen Orient ; comment la France

n'avait guère de leçon à donner au niveau des écoutes, des marchés de ventes d'armes ou d'avions, où tout était mis en œuvre pour obtenir l'accord des autorités décisionnelles des différents pays concernés :

« bakchichs » mirobolants, micros cachés dans les voitures, chez les hauts fonctionnaires et chez les ministres même, filatures, chantage éventuellement, après avoir mis une « pute de luxe » dans leur lit et avoir pris des photos compromettantes, « accidents » même à l'occasion quand cela s'avérait nécessaire...La liste était longue !

Il se remémora ces nuits où, largué en parachute en pleine nuit, il avait dû se poser dans les locaux de ministères « ennemis » en Europe de l'Est, s'introduire dans le Bureau du Ministre, « forcer » des coffres sans que cela ne laisse de trace, photographier et subtiliser des plans, et repartir en toute hâte, en territoire hostile, tout cela ni vu ni connu, pour être récupéré à une dizaine de kilomètres par une équipe locale travaillant pour la DGSE.

Il se rappela aussi quelques « opposants » qu'il avait dû faire disparaître dans divers pays où les intérêts de la France étaient en jeu.

Et ces enfants qui le hantaient !...

Et puis, un jour, il en avait eu assez ; il ne pouvait plus se regarder en face. Ses diplômes et ses services rendus lui avaient permis d'obtenir le titre de Commissaire de police; là, il n'avait plus à fomenter des coups tordus, ni à

tuer. Pourtant, c'est ce qu'il faisait le mieux, que ce soit à mains nues, au couteau, aux armes de poing ou à l'explosif ; tout était bon, tout se transformait en arme dans ses mains.

C'est pendant cette période qu'il avait eu un coup de foudre, réciproque d'ailleurs, pour Samia qui était secrétaire à la Direction de la DGSE. Ils avaient caché leur relation, car il était interdit de « draguer » les secrétaires, loi non écrite, mais qui pouvait se justifier aisément.

La violence lui répugnait à présent, et il s'était lancé dans le Tai Chi Chuan, Art Martial interne, dans lequel il excellait. Il avait effectué des stages avec les plus grands maîtres chez les moines Shaolin et dans les monts Wudang en Chine, ce qui n'avait pas peu contribué à le rendre encore plus redoutable.

Mais maintenant, seule la recherche de la Voie, de l'harmonie, du Qi (Chi), cette énergie profonde qui pouvait aussi bien guérir, que protéger ou tuer, le guidait. Il était devenu Maître dans cette discipline et Samia s'était inscrite à ses cours afin de pouvoir le rencontrer discrètement, régulièrement, et aussi de combattre ses propres peurs. C'était là, qu'après le cours, ils se donnaient rendez-vous chez l'un ou chez l'autre, mais toujours de manière subtile, comme il le lui avait enseigné, connaissant très bien la paranoïa de ses anciens employeurs et leurs atteintes à la vie privée. Peut-être un de ces jours régulariseraient-ils...

Après être tombés dans les bras l'un de l'autre, et lui avoir expliqué la situation, il lui demanda d'effectuer une recherche dans le serveur de la DGSE où elle travaillait comme secrétaire du grand Patron ; il s'appuya sur le fait que l'informatique n'avait pas de secret pour elle, et que ceci serait susceptible de lui donner bien plus d'informations que la base de données de la Police Nationale dans laquelle, d'ailleurs, il n'avait rien trouvé.

- Mais enfin, Sergio, tu es fou! Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Si jamais je me fais prendre, je risque très gros ! lui répondit-elle une lueur de crainte dans ses yeux. J'en ai froid dans le dos !
- C'est vrai, lui répondit-il, la serrant dans ses bras, essayant de la rassurer et de lui insuffler le courage nécessaire, mais tu as accès au serveur toute la journée de par ta fonction, personne ne s'en rendra compte.
- J'ai peur ! Je sais moi aussi jusqu'où ils peuvent aller... Ça m'angoisse ! Tu sais bien que je ne suis pas courageuse comme toi, et que j'ai une peur malade.
- Oui, je ne l'ignore pas, cependant, moi, je n'ai aucun mérite car je suis un casse-cou. Mais, « le véritable courage consiste à être courageux précisément quand on ne l'est pas », et tu vas réussir ! Aie confiance !

Il insista tant et si bien qu'elle finit par craquer et accepter cette mission, bien qu'à contrecœur, trainant les pieds. Il lui transféra donc les photos, et ils se promirent de reprendre contact dans la journée.

- Peut-être cela contribuera-t-il un peu à exorciser ses peurs ? se demanda Sergio, bien que n'y croyant pas trop.

A ce moment-là seulement, pour avoir l'esprit tranquille, il se précipita chez la jeune fille qui avait photographié le mystérieux « troisième homme ».

Quand il arriva, il vit que la porte était défoncée ! Sergio sortit son arme et avança prudemment, passant de pièce en pièce. Il savait déjà ce qu'il trouverait : l'odeur de la mort régnait dans l'appartement qui avait été mis sens dessus dessous. Il avançait lentement, sur le qui-vive. Puis, finalement, il entrouvrit la porte de la salle de bain. Là, dans la baignoire, gisait, nue, la jeune fille, tuée de plusieurs coups de couteau. Crime crapuleux sans doute, penserait la police. Son téléphone portable avait été jeté à côté d'elle. Sergio le prit et se rendit compte que la carte mémoire, qui contenait les photos, avait été retirée...

Il était furieux contre lui-même, et prévint le commissariat sans se faire connaître, avant de partir, ne voulant pas apparaître à ce moment de l'enquête.

Dans l'attente des consignes du Commissaire, et compte tenu aussi du court laps de temps qui s'était écoulé, la jeune fille n'avait rien dit à personne. Elle emportait son

secret dans la tombe avec elle, du moins était-ce ce que pensait « le troisième homme » en ce moment. Mais personne, évidemment, ne ferait le rapprochement avec ce qui s'était passé la veille au siège de « Charlie », même pas son assassin, Souad, la deuxième épouse de Coulibaly, qui ignorait tout. Celle-ci savait seulement qu'elle devait éliminer la jeune fille avant le petit matin, et avant que Coulibaly ne commette ses autres forfaits, car elle représentait un important danger pour la cause, d'après Abou Ralil, son chef, qu'ils admiraient tous, et en qui ils avaient toute confiance.

Meurtre d'une Policière Municipale

La policière municipale stagiaire, était heureuse: dans cinq jours, elle serait titularisée. C'était le rêve de sa vie. Ce matin, elle partait pour régler un banal accident. Etant en formation, elle avait été étonnée de devoir y aller seule. Mais enfin, il fallait bien que ce soit fait, et puis, ce n'était pas grand-chose.

Peu après huit heures, alors qu'elle intervenait rue Brossolette, un individu armé non impliqué dans l'accrochage, ouvrit le feu sur les fonctionnaires, touchant gravement un agent de voirie, ainsi que la policière, qui devait décéder à l'hôpital, quelques heures plus tard. L'assaillant était porteur d'un fusil mitrailleur,

d'un gilet pare-balles et d'une arme de poing. Bien que rapidement identifié par la Police comme étant Ahmédi Coulibaly, il réussit à disparaître ainsi que sa compagne qu'on supposait être Hayat Boumedienne, son épouse. Aucune photo de lui ne fut diffusée...

Peut-être cela aurait-il sauvé des vies l'après-midi?

Souad, la seconde épouse, après avoir assassiné la jeune fille qui avait pris la photo du troisième homme, était demeurée dans l'ombre.

Recherches dans les chaînes TV

Quand Sergio arriva au siège d'une première chaîne TV, tout le monde était en train d'écouter la radio et de se précipiter vers le téléviseur le plus proche. On annonçait le décès d'une policière municipale, abattue par un forcené dont on ne savait rien pour l'instant hormis son nom à consonance maghrébine, et ce alors qu'elle s'était rendue régler un petit accident de la circulation. On informait aussi de la mort survenue à son domicile d'une jeune fille, non loin du siège de Charlie Hebdo. Son nom fut cité et son visage apparut alors. Sergio blêmit, mal à l'aise, en la revoyant. Il se sentait tellement responsable ! Renforcé dans ses convictions, il courut alors consulter les vidéos d'archive de la veille dans les différentes rédactions télévisuelles.

Mais toujours rien !!! Aucune image probante...

Fuite des deux frères : suite

Les deux frères Kouachi avaient passé la nuit à l'abri, bien cachés, mais ce matin-là, la faim les tenaillait et il fallait bien manger un peu! Ils s'arrêtèrent donc dans une station-service Avia, nommée Le Relais du Moulin, dans l'Aisne, au sud de Villers-Cotterêts, à environ quatre-vingts kilomètres au Nord Est de Paris, au bord de la Nationale 2. Ils volèrent de la nourriture, et le directeur reconnut formellement les fuyards dont les photos avaient été diffusées, armés de kalachnikovs et d'un lance-roquettes. Il prévint alors la Police.

Les forces de l'ordre se précipitèrent et bouclèrent les alentours, pour s'en retirer vers 15h, faute de traces des deux assassins.

Puis, dans l'après-midi, dès qu'un témoin identifia la Clio abandonnée par les deux suspects en cavale, une vaste traque commença, menée par le GIGN, le RAID, la BRI. Les forces de l'ordre, casquées et lourdement armées, ratissèrent la zone. Les hélicoptères survolaient les alentours. Mais, le jeudi soir, les deux frères demeuraient introuvables, bien que les forêts domaniales de Retz, les plans d'eau et les zones herbeuses aient été explorées consciencieusement.

SAMIA AYHAM

Samia, après sa conversation avec Sergio, s'en était allée à pied rejoindre « la piscine », le siège de la DGSE.

Elle avait besoin de prendre un grand bol d'air et de se préparer psychologiquement à ce qu'elle devait faire.

Elle marchait, la peur au ventre ! En fait, elle avait toujours eu un sentiment d'angoisse.

Sans doute était-ce dû à son héritage : ses parents se trouvaient là-bas pendant la guerre d'Algérie, et les récits de quelques épisodes qu'ils avaient vécus, avaient provoqué en elle une grande anxiété : il y avait eu de telles exactions, de tels massacres, des deux côtés !... Pour les harkis, cela avait été l'exode, comme pour les pieds noirs ; quand ils avaient pu s'enfuir !... Ces histoires l'avaient profondément marquée : c'était comme si elle portait en elle toutes les frayeurs de ses parents, tous leurs regrets d'avoir dû abandonner leur pays natal, tout leur malheur. Pour un petit rien, elle avait le cœur qui se mettait à battre la chamade, et la gorge qui se nouait. Et puis, ceux-ci l'avaient tellement couvée, et surprotégée qu'elle n'osait rien faire, craignant toujours un accident.

Cependant, elle avait eu de la chance malgré tout : une famille stable, une facilité pour les apprentissages à l'école, un goût pour le savoir, et des parents qui, même

s'ils ne maîtrisaient pas tout à fait correctement la langue française, accordaient beaucoup d'intérêt à ses études, et l'avaient poussée à aller toujours plus loin. Ils s'étaient sacrifiés pour elle et pour ses deux frères qui avaient, eux aussi, des postes de haut niveau dans l'informatique.

Tous s'étaient parfaitement intégrés à la société française comme l'avaient fait avant eux les Polonais, Portugais, Italiens, Espagnols...

Concernant la religion, bien que musulmane sur le papier, elle se contentait de participer aux différentes fêtes religieuses, plutôt par habitude culturelle, comme bon nombre de musulmans, et de chrétiens d'ailleurs, qui ne pratiquaient pas ou qui ne croyaient plus, sans vraiment se poser de question à ce sujet.

Mais, dans la banlieue où elle avait été élevée, ce n'était pas vraiment tout rose !

Le taux de chômage, la pauvreté s'étendaient ; c'était là une des causes principale de tout. Et les Politiques préféraient mettre l'accent sur l'aspect identitaire plutôt que sur l'aspect social car évidemment, cela coûtait moins cher !...

A l'école, elle avait côtoyé de nombreux jeunes en échec, et avait vu la haine se développer chez eux, au fur et à mesure qu'ils grandissaient et devenaient comme fous. Haine de l'Ecole, haine du système, haine des Français, car eux ne se sentaient pas intégrés, pas Français du tout. Certes l'Ecole avait sa part de responsabilité, proposant elle-même un enseignement très dogmatique de façon

générale, mais on ne pouvait pas lui imputer plus qu'à toute la société. Pourquoi les Dirigeants n'avaient-ils rien fait pour impulser des Mouvements Éducatifs comme par exemple l'École Freinet, qui, eux, formaient des enfants autonomes, citoyens, responsables et libres, et ne mettaient pas les enfants dans une situation d'échec scolaire?

Dès le plus jeune âge, certains gamins étaient entraînés, par des plus âgés, dans toutes sortes de combines. Leurs parents, souvent au chômage, dépassés, se sentant méprisés, avaient baissé les bras, les laissant traîner le soir jusqu'à des heures indues. Ils ne contrôlaient plus grand-chose, souvent débordés par leurs ados qui faisaient la loi à la maison.

C'étaient toujours les mêmes qu'on trouvait lors des vols de voiture, de larcins et de dégradations dans les écoles, ou lors d'incendies devant des portes d'habitants qui avaient eu le courage de témoigner...

Et puis, chez beaucoup, on ne parlait que leur langue maternelle à la maison, et rares étaient les mamans qui suivaient des cours d'alphabétisation. Sans parler des antennes satellites qui écartaient ces habitants de la vie de la France, en les rebranchant sur ce qu'ils considéraient être « leur pays ».

Samia avait participé à de nombreuses activités avec les Centres Sociaux ou Maisons de Quartier qui déployaient toute une palette d'animations en direction des divers publics de la cité : réhabilitation à travers des ateliers de

menuiserie ou de peinture, camps d'été gratuits pour celles et ceux qui avaient participé, théâtre, sports divers, sorties à la journée et quantité d'autres Projets et actions encore.

Mais que faire face à ces autres jeunes qui étaient là, tenant les cages d'escaliers, plein de gros billets en poche, provenant de la drogue ou de divers casses, et qui leur disaient :

« Pauvre con, vas, tu te fais bien avoir par le Centre Social ! »

Alors, certains, des petits jeunes sans histoire, craquaient, et on les retrouvait eux aussi à leur tour dans tous les mauvais coups : vols, viols d'adolescentes du quartier parfois dans des tournantes dans les caves, voies de faits sur des personnes âgées qui venaient de récupérer un peu de liquide dans leur banque...

Samia, elle-même n'avait dû son salut, à l'âge de 14 ans, qu'à l'arrivée inextrémis de ses frères et de son cousin Sofiane: des voyous avaient essayé de l'entraîner de force dans une cave. Son sang s'était glacé dans ses veines, et, tremblant comme une feuille, elle était restée complètement tétanisée ; aucun son n'avait pu sortir de sa bouche. Heureusement, finalement, juste avant l'entrée dans la cave, elle avait, dans un instinct de survie, réussi à hurler de terreur, ce qui l'avait sauvée. A la suite de cet épisode douloureux, elle était restée prostrée pendant plusieurs jours.

Quand les vauriens étaient amenés au tribunal, ils en ressortaient parfois avant les policiers qui les y avaient conduits. Certains leur demandaient même à la sortie s'ils pouvaient les ramener dans leur quartier, histoire de les narguer en toute impunité.

Jusqu'à ce que la mort en prenne quelques-uns, lors de vols dans des villas ou ailleurs...

Les gouvernements avec les DSU et les différentes Politiques des Quartiers, des municipalités, beaucoup avaient acheté la paix sociale, intervenant à dose homéopathique, ne désirant pas remettre en cause l'économie parallèle qui s'était installée dans les cités et qui faisait vivre de nombreuses familles, car ils craignaient des flambées de violence. Sans oublier les fermetures de Services publics, de commissariats ou de gendarmerie dans ces villes, ces quartiers.

Ce matin-là, Samia n'en menait pas large en entrant dans son bureau : elle avait les jambes flageolantes et des frissons dans le dos. Bien sûr, de par sa fonction, elle avait accès à l'ordinateur central ; mais elle n'était pas à l'abri d'un événement fortuit : entrée de son chef qui viendrait jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, arrivée d'un technicien de maintenance, ou toute autre raison.

Après avoir montré patte blanche à l'entrée, bien que toute blême, elle essaya de ne pas laisser la peur transparaître dans ses yeux, et elle salua LE Patron,

Ponsard, dont le bureau jouxtait le sien. Celui-ci était très sympathique. Ils échangèrent quelques banalités d'usage. Elle sentait cependant qu'il était mal à l'aise avec elle, ressemblant souvent à un amoureux transi; cependant, il y avait quelque chose d'indéfinissable dans ses yeux qui faisait transparaître de la dureté, mais enfouie profondément, bien cachée.

On n'occupait pas ce poste par hasard !

Le Sous-Directeur avait, lui, un regard qui vous transperçait et faisait de vous un suspect en puissance. En le croisant, elle perdit contenance, se disant qu'il devait deviner, c'était sûr, ce qu'elle tramait.

- N'oubliez pas mon dossier Samia ; je le veux rapidement, dit-il, pète-sec comme à son habitude. Puis elle se mit au travail, tressaillant au moindre bruit. La peur la tenaillait. Et il y avait de quoi ! Elle risquait tout simplement d'être traduite devant les tribunaux, et d'être renvoyée, dans le meilleur des cas, car ici, ils n'aimaient pas beaucoup les fouineurs au sein du Service. Elle s'installa donc devant son écran d'ordinateur. Hélas, elle n'avait pu apporter une clé USB, car évidemment, c'était interdit, comme de sortir tout document. Ceci lui aurait bien facilité la tâche! Elle avait donc pu passer le portique de sécurité sans problème, laissant là son portable.

Puis elle scanna la photo papier qu'elle avait imprimée au préalable et dissimulé sur elle, utilisa un logiciel de

retouche pour faire disparaître la barbe, et lança la recherche, se retournant sans arrêt pour se rassurer.

Quand le Patron, entra, un dossier à taper à la main, elle devint toute pâle, et son sang ne fit qu'un tour. Elle crut s'évanouir, mais, instinctivement, elle réussit à se faire glamour, étendant ses belles jambes pour focaliser son attention ; puis elle se pencha en avant pour ramasser un stylo, faisant jaillir à moitié sa poitrine qu'elle avait ronde et ferme. Elle savait qu'aucun homme ne résistait à cela. Décontenancé, celui-ci bredouilla quelque chose et ressortit, un peu rouge et gêné par le spectacle qui lui était offert. Ouf ! Il n'avait rien vu, focalisé par le magnifique spectacle qu'elle lui avait offert. Quand elle se retourna vers l'ordinateur, une photo était apparue sur l'écran, mais avec le mot CLASSIFIE écrit en rouge. Ainsi donc, cet homme était sans aucun doute, un terroriste très important !

- Bon sang, se dit-elle, il ne manquait plus que ça !
J'aurais préféré ne pas le trouver.

Non, c'en était trop pour elle ; elle arrêtait là. Sergio ne pourrait pas le lui reprocher ; la peur des représailles était trop forte.

Pourtant, en même temps, c'était bien là le type de défi qu'elle affectionnait : appréciée du Service en tant que hacker, formée par ses frères tous deux informaticiens, elle avait dû parfois intervenir pour casser des codes, quand personne d'autre n'y parvenait.

Après maints atermoiements, sa curiosité finit par l'emporter.

Mais les mots de passe ne se trouvaient pas comme ça, sous le sabot d'un cheval, comme on dit !...

Sept lettres ! Elle laissa les mots affluer à son esprit : djihad, Coran, Hadits qu'elle tapa immédiatement, sans réfléchir, mais l'accès fut systématiquement refusé ; puis, Irak, Syrie, Yémen, Béghal, Buttes, Chaumont.

Non, tout ça n'allait pas. D'autres mots surgissaient, mais toujours rien malgré ses efforts !

« Déjà trente minutes ! », pensa-t-elle.

Un peu lasse, et transpirant de frayeur, elle laissa errer son esprit. Sa pensée vagabonda puis revint sur sa peur et sur ce qui s'était passé hier à Charlie Hebdo, à tous ses braves hommes assassinés.

CHARLIE !!! Cela ne coûtait rien d'essayer.

« Yaftahia samsum : Sésame, ouvre-toi ! »,

et le dossier se déploya sous ses yeux. Elle n'attendit pas même une seconde, et lança l'impression papier. Elle jetait un coup d'œil en alternance sur la porte et sur l'écran pour essayer d'en prendre connaissance, les mains moites, le cœur serré. « Abou Ralil ou encore de son vrai nom Jean Khawam... ».

Elle ne put en lire plus, car la porte s'ouvrit tout à coup. Elle n'eut que le temps de changer d'écran, faisant apparaître un dossier sur lequel elle travaillait depuis la veille pour le grand manitou. C'était le sous-directeur!

Le cœur de Samia battait à tout rompre.

Le téléchargement était en route, là, en évidence, avec sur la première page, la photo du djihadiste!!!

Le chef s'approcha, mais son regard perçant sembla ne pas l'avoir vue, et se posa sur Samia qui sentit ses cheveux se dresser sur la tête et en eut la chair de poule.

- Alors, mon dossier, ça vient Samia ?

- Tout de suite, Monsieur, je vous l'apporte dans une minute, balbutia-t-elle.

- Faites vite s'il vous plaît, c'est urgent.

Et il réintégra son bureau. L'impression était terminée; elle récupéra les cinq feuillets et son original, les cacha précautionneusement sur elle, et se mit au travail après avoir refermé le dossier et effacé toute marque de son intrusion.

- Pourvu que je n'aie pas laissé de traces!, se dit-elle, car elle doutait toujours de tout.

« Mais que faisait cet islamiste dans ces dossiers ultra secrets ? se demandait-elle... Sans doute un intégriste qui devait vraiment avoir un rang important et qui sortait suffisamment de l'ordinaire pour intéresser les services... »

Dans son quartier, elle avait aussi été bien placée pour voir l'intégrisme, cet Islam radical qui tuait d'abord et avant tout des musulmans de par le monde, se développer de plus en plus. Les foulards, les djellabas, la barbe, le son de la prière poussé très fort dans les appartements, tous les signes extérieurs d'un fondamentalisme assumé, d'une identité politico-religieuse totalitaire, ayant la

prétention de représenter l'ensemble des musulmans, s'étaient accentués. Des Imams auto-proclamés payés par les pays du Golfe souvent, véhiculaient la version la plus extrémiste de l'Islam, que ce soit dans les cités ou en prison...

Les « jeunes », comme disaient les médias, embrigadés, se dotaient au fur et à mesure de leur endoctrinement digne d'une secte, d'une extrême sensibilité aux questions géopolitiques. Et ces voyous, qui souvent n'avaient rien dans la tête, et avaient perdu tout repère identitaire et social, avaient trouvé là un sens à leur vie. Leurs frustrations, leur haine avaient enfin trouvé un exutoire contre lequel se tourner, une cause qui les transcendait. Aujourd'hui, on ne comptait plus ceux qui étaient partis faire le djihad et qui pouvaient revenir sur le sol qui les avait vus naître, pour commettre des attentats.

Et les nouveaux convertis dont certains Français de souche, étaient les pires !

L'exemple des frères Kouachi était là pour le démontrer. Ils étaient tous les deux des criminels multirécidivistes, et avaient bénéficié toute leur vie, des failles béantes de la justice pénale, qui, elle aussi, manquait de moyens ; au même titre d'ailleurs que l'Ecole, la Police, l'Hôpital, et les Services Publics qui faisaient cruellement défaut dans les Quartiers, accentuant le sentiment d'abandon.

Ces deux-là auraient dû normalement se trouver en prison, au moment de l'attentat ; et toutes les victimes seraient encore en vie !...

Quant à Chérif, au casier judiciaire bien rempli, la faillite de la justice était impressionnante : malgré l'interdiction de quitter le territoire, il était parti rejoindre les camps d'entraînement islamistes au Yémen, et était revenu quelques mois plus tard, dans la plus parfaite impunité. On pouvait d'ailleurs en dire autant de Mohamed Merah et de Mehdi Nemmouche !!!

Et puis il y avait ceux qui avaient suivi des études mais qui, dès le lycée, se retrouvaient loin de leur milieu et pour qui l'ascenseur social ne fonctionnait pas. Ils se mettaient alors à remettre en question même leur famille qui les avait amenés là, l'Ecole, et cette « société de merde » comme ils disaient, certains se tournant alors vers le djihadisme.

A 18h, Samia passa les contrôles de sortie, les jambes dans du coton, livide, et fut étonnée de se retrouver à l'air libre sans avoir été arrêtée.

Une certaine fierté l'envahit alors : elle ne se serait jamais crûe capable d'avoir autant d'aplomb.

Le soir, Samia alla au cours de Taï Chi Chuan et donna discrètement les copies à Sergio. Celui-ci les fourra dans son sac et n'y pensa plus, absorbé par la leçon qu'il donnait. Ils prirent à peine le temps de se donner rendez-vous chez elle plus tard.

Et elle repartit immédiatement, sans lui avoir parlé du contenu, car elle était pressée et devait aller voir sa famille pour une affaire importante et urgente : en effet, dans la journée, à la pause, Samia avait été informée que son cousin Sofiane était hospitalisé entre la vie et la mort. Les liens étaient très forts entre les membres de cette famille franco-algérienne, et c'est toute chamboulée qu'elle se rendit chez ses parents. Vu l'heure tardive, elle ne pouvait pas aller le voir à l'hôpital. Au téléphone, son père avait été très évasif concernant les circonstances qui avaient conduit son cousin aux urgences.

Elle savait que son oncle avait de gros problèmes: des dealers s'étaient installés pratiquement devant sa villa qui jouxtait les barres des immeubles d'un quartier difficile de Saint Ouen, et depuis des mois, les trafics en tous genres s'étaient développés et les désagréments aussi: passage perpétuel de voitures de grosses cylindrées, faune plutôt bizarre qui ne prenait même pas la peine de se cacher, tags, saletés et seringues jetées au sol dans tous les coins de la rue ; leur vie était devenue infernale.

Et puis, il fallait baisser la tête en sortant de chez soi et faire comme si rien ne se passait, car les dealers vous mataient en montrant que la rue leur appartenait et que vous n'aviez rien à dire. C'était chez eux ! Et certains n'hésitaient pas à vous fixer en faisant le geste de vous couper la gorge, au cas où vous auriez eu des velléités...

Alors, n'y tenant plus, son oncle avait pris des photos et déposé plainte, croyant que la police et la justice

l'emporteraient. Bien mal lui en avait pris, car en attendant d'éventuels jugements, les dealers étaient dehors. Et, comme au commissariat il avait dû les identifier, depuis il vivait un calvaire : non seulement le trafic continuait de plus belle, mais sa voiture avait été incendiée, ainsi que ses poubelles; des caillassages à répétition avaient brisé plusieurs vitres de sa villa et des tags avec des menaces de mort imprégnaient sa façade. Ils avaient même été jusqu'à verser de l'essence sous la porte d'entrée et y mettre le feu. Pour un peu, toute la maison brûlait.

Cela avait duré trois mois, de quoi rendre fou !

Un jour, son cousin Sofiane, qui avait 25 ans, avait même été agressé, à deux pas de chez lui, en rentrant de la faculté. Et compte tenu de tout cela, depuis, il ne se déplaçait plus sans un couteau, prêt à défendre chèrement sa peau face à ces individus sans foi ni loi. Voilà un mois, il avait de nouveau été pris à partie par un groupe, et au cours de la rixe, il avait blessé le dealer en chef qui avait dû être emmené aux urgences. Le comble, c'est qu'il était lui, Sofiane, dans le collimateur de la justice maintenant pour coups et blessures. Et puis, il ignorait évidemment que le jeune caïd aurait dû livrer 450 kilos de résine de cannabis le lendemain de l'altercation, lors d'un « go-fast », et que l'opération avait donc dû être reportée, au grand dam des commanditaires qui n'avaient pas apprécié du tout et s'étaient chargés de le faire savoir rudement au dealer.

Tout cela avait conduit son oncle, son épouse et Sofiane à trouver un refuge : ils étaient hébergés par un ami en attendant que les choses se tassent et que la justice fasse enfin son travail.

Sofiane continuait d'aller à la Fac, en prenant cependant de grandes précautions.

Mais les autres avaient la haine tenace...

Quand elle arriva chez ses parents, ceux-ci étaient en pleurs. Ils lui expliquèrent que, alors que Sofiane discutait avec des amis au pied d'un immeuble d'un autre quartier, une voiture s'était arrêtée, un homme en était descendu et avait tiré sur le jeune homme, le blessant grièvement à l'abdomen. La BAC, qui passait par là, avait aussitôt prévenu les urgences et pris en filature le véhicule. Après une course poursuite qui les avait emmenés sur l'autoroute, les gangsters avaient perdu le contrôle de leur voiture qui s'était encastrée dans la barrière de sécurité d'une bretelle de l'autostrade. Les deux occupants avaient eu la chance de pouvoir s'en extirper et de s'enfuir à pied avant que la police ne puisse les interpeller.

On avait trouvé des empreintes du dealer. Depuis, il n'était pas réapparu.

Son père expliqua donc à Samia que les choses étaient allées trop loin maintenant, que la haine contre ce trafiquant s'était emparée de toute la famille, et que devant l'inertie des autorités compétentes, il s'adressait à

elle en dernier recours: compte tenu de sa fonction à la DGSE, elle pouvait peut-être intercéder pour que les choses se règlent au mieux et le plus vite possible...

A la suite de quoi, elle rentra chez elle dans l'attente de Sergio.

Un dossier Top Secret

Sergio était, pour l'instant, davantage préoccupé par Pierre Gentil, l'urgentiste qui l'avait contacté d'une cabine publique dans la journée, et qui désirait le voir pour lui faire part de certains de ses doutes. Le médecin lui avait avoué qu'il n'avait plus confiance en grand monde, et qu'il s'adressait à lui en dernier ressort, compte tenu des bonnes relations que le commissaire avait entretenues avec l'équipe. Gentil, qui semblait terrorisé, lui avait rapidement expliqué ce qui s'était passé chez ses amis à la campagne. Sergio avait en effet vaguement entendu parler de cet événement en banlieue, mais il ne se doutait pas qu'il pouvait impliquer le médecin, ni, hélas, ses connaissances.

Il commençait à trouver que ça faisait beaucoup !...

Il lui avait donc conseillé de faire profil bas pour passer inaperçu et de se trouver au bar dans lequel ils s'étaient rencontrés quelquefois, sans en dire davantage au

téléphone. Il descendrait, ouvrirait sa portière arrière, et Pierre plongerait sur la banquette.

Ensuite, après l'avoir récupéré, le commissaire l'avait emmené en lieu sûr jusqu'à la fin de l'enquête.

De son passé mouvementé, il avait gardé des amis fidèles et dévoués, Hector et Tamara, qui travaillaient eux aussi pour «le Service», sur lesquels il pouvait compter en cas de coup dur, et qui s'étaient fait un plaisir de lui rendre ce service.

Quand ils étaient arrivés chez eux, Tamara leur avait préparé un café bien serré. Pierre était en sueur, tout tremblant devant sa tasse. Les scènes de guerre et d'horreur qu'il avait découvertes la veille au matin, la mort de ses meilleurs amis dans leur ferme et la traque dont il avait été l'objet n'étaient pas les seules raisons.

L'idée avait eu le temps de faire son chemin; il réalisait que l'information qu'il détenait pouvait expliquer ce drame. Il raconta tout au commissaire qui écouta attentivement : l'avant-veille, le 5 janvier, pendant la nuit, il avait été appelé en urgence chez le Général Lamrache qui avait fait un arrêt cardiaque. Pendant que son collègue était occupé à réanimer le haut gradé, Pierre, fatigué après une dure journée, s'était assis quelques secondes, devant un secrétaire, dans une petite pièce adjacente d'où il pouvait contrôler la situation; c'est alors qu'il avait vu par inadvertance, posé là, un dossier marqué « TOP SECRET ». Sa curiosité aidant, il l'avait ouvert et avait parcouru en diagonale la première page, à

toute vitesse. Il n'avait pas très bien compris, mais il était question d'un complot, avec une liste de noms.

Il n'avait pas hésité et avait pris des clichés des quelques pages, avec son appareil photo qui ne le quittait jamais, de peur de ne pas avoir le temps de tout lire et d'être surpris. Puis, il s'était empressé de revenir auprès des autres. Mais, il s'était rendu compte que le Général qui commençait à aller mieux à ce moment-là, l'avait vu réintégrer la pièce et avait eu un air soupçonneux. Ensuite, le militaire avait été emmené en observation à l'hôpital.

Sergio était perplexe: après tout, des dossiers « top secret », il en existait pas mal à la DGSE, et de toutes sortes! Cependant, trop de faits s'imbriquaient les uns dans les autres; ce ne pouvait être le fait du hasard. Son opinion était faite: «on» voulait la disparition de l'urgentiste pour cette raison-là et pas une autre!

Voilà pourquoi il était poursuivi. « Mais quel complot ??? » se demandait-il.

Ensuite, Sergio était allé donner son cours de Tai Chi.

Cette nuit-là, Sergio et Samia se rejoignirent donc chez elle, comme convenu, après sa leçon. Il lui parla du cas Gentil et des photos du dossier « top secret » qu'il devrait voir au plus vite ; puis celle-ci le pressa de prendre aussi connaissance de ses investigations à la DGSE concernant le troisième homme, Abou Ralil, et ce dès son retour chez lui.

Elle aborda aussi, en pleurs, la question de sa famille et de son cousin; mais Sergio était tellement absorbé et préoccupé par les événements à Charlie Hebdo, qu'il lui promit simplement de s'en occuper au plus vite, dès la conclusion de son affaire.

Ensuite, ils eurent bien d'autres choses en tête que de parler de l'affaire « Charlie », et Sergio s'attacha à la consoler.

Rentré chez lui, il ne dort pas beaucoup, surtout après s'être imprégné du dossier qu'elle lui avait remis.

Les cauchemars habituels des enfants pour commencer, puis des visages de Gentil, de la jeune fille assassinée, de la policière, des assassins, de Samia se superposaient, dans une danse macabre, et s'imbriquaient avec les mots «Classifié», «Top Secret», «Djihad».

L'ombre du troisième homme s'étendait sur tout cela, telle celle de Nosfératu sur les murs de la ville. Le sang imprégnait tout. Il lui semblait tomber dans un puits sans fond.

Le même genre de pressentiment que la veille le réveilla brusquement, en sueur, vers quatre heures du matin: Samia!!!

CHAPITRE 3

VENDREDI 9 JANVIER

Fuite des 2 frères en 206

Vendredi matin, 8h 40.

Les barrages de police composés de troupes d'élite filtraient les accès à la forêt domaniale de Retz où s'étaient concentrées les opérations la veille.

Les deux frères Kouachi, avec gilet pare-balles et mitraillette, sortirent d'un bois à Montagny près de Sainte Félicité dans l'Oise, et braquèrent une automobiliste, lui volant sa Peugeot 206. La conductrice les reconnut. Les recherches continuèrent: les forces de l'ordre arrêtaient les voitures et se faisaient ouvrir le coffre des véhicules.

L'enlèvement

Auparavant, à 7 heures, Samia était partie plus tôt que d'habitude, pour rattraper son retard dû à ses recherches illicites la veille. Elle se trouvait déjà à quelques mètres de chez elle quand un véhicule s'arrêta à sa hauteur.

- Bonjour Samia, j'ai absolument besoin de vous, c'est urgent ! Venez, je vous emmène, dit tout sourire Ponsard, le Directeur.

A ce moment-là, son téléphone sonna et elle le porta à son oreille; mais, pendant ce temps, un homme brun, au visage émacié qu'elle reconnut immédiatement et qui

était sorti du véhicule, la tira avec force à l'intérieur. Elle n'eut que le temps de crier un faible «au secours» qui s'étrangla dans sa gorge. Son téléphone tomba et se disloqua par terre. La voiture redémarrait déjà, et une main puissante plaqua un coton imbibé de chloroforme sur son nez. Puis plus rien...

Quand elle se réveilla, elle se trouvait dans une pièce nue, ligotée sur une chaise. Le directeur, Ponsard, était accompagné du même homme qui lui tapotait les joues pour la sortir de sa torpeur. C'était lui, Abou Ralil ! Qu'est-ce qu'il faisait là ??? Elle ne comprenait pas: un terroriste avec un ponton de la DGSE ! La peur l'étreignit.

- Alors, Samia, bien réveillée? Bon, on va parler un peu. Je pose les questions et vous répondez. Si vous répondez mal, mon ami vous le fera savoir. C'est compris ? demanda Ponsard, la fixant froidement, droit dans les yeux.

Samia hocha la tête, frissonnant de peur. Une claque s'abattit sur son visage.

C'est compris ?

- Oui, bafouilla-t-elle, terrorisée.
- Bon, alors on peut commencer. Dans quoi avez-vous fourré votre nez hier au bureau ?
- Mais dans rien, Monsieur le direc... articula-t-elle malgré son effroi

Une main lourde lui fit éclater la lèvre

- Alors ?
- Mais non, je vous assu...

Sa pommette éclata à son tour et elle se sentit défaillir.

- Ne m'obligez pas à continuer ; nous savons tout. Vous me croyez aveugle ?! Vos magnifiques seins ne m'ont pas empêché de voir ce que vous étiez entrain de consulter... D'où vient la photo que vous avez utilisée ? A qui avez-vous transmis les renseignements ? Sous quelle forme ? Parlez ! cria-t-il.

Elle était déjà dans un piteux état, visage en sang. Se bardant de courage, elle essaya de résister aux coups qui lui faisaient très mal et qui pleuvaient à intervalle régulier sur le visage et sur le corps ; mais elle n'était pas de taille.

Elle finit par avouer, en larmes, totalement vaincue:

- Au commissaire Sergio Ibanez, je lui ai donné une copie du dossier, dit-elle, livide.

- Quoi ?!!! S'exclamèrent les deux hommes.

Le directeur devint pâle, et Abou Ralil montra lui aussi un instant une sorte de contrariété. Sergio était une légende dans le Service et il était réputé pour être un véritable pitbull: il ne lâchait jamais le morceau.

Ainsi, il avait fricoté avec Samia... Et eux n'avaient jamais rien remarqué ! Vraiment malin, ce Sergio !

Ils avaient bien appris, par des informateurs, que le commissaire avait effectué des recherches au fichier judiciaire, et aussi dans les chaînes d'information en continu qui avaient suivi la sortie des frères Kouachi du

siège de Charlie Hebdo. Une enquête de routine en somme qui ne les avait pas inquiétés.

Mais ils comprirent à cet instant que c'était sans doute lui qui avait prévenu la police de chez la jeune fille qui avait pris les photos d'Abou Ralil; il avait dû les récupérer avant l'intervention de Souad et remonter ainsi sa trace grâce à Samia...

- Est-ce qu'il a autre chose ?!

Samia était effondrée. Une gifle puissante la sortit de sa torpeur.

La violence l'avait toujours terrorisée et aujourd'hui'hui, elle avait eu plus que son compte. Elle déballa la suite.

- Oui, il a aussi l'appareil photo de l'urgentiste, Pierre Genti, dit-elle en pleurs.

Les deux hommes firent la grimace. Ainsi, maintenant, il ne pouvait qu'avoir compris; s'il avait lu le dossier classifié et vu les photos du dossier top secret, il avait toutes les cartes en mains.

Ils restèrent perplexes et sortirent un instant pour se concerter en privé.

- Bon, il faut l'éliminer. Jean, envoyez immédiatement des hommes en bas de son domicile et de celui de Samia. Mettez le paquet, ce n'est pas le premier venu. Cet homme est dangereux. Tous les moyens sont bons ! Quant à vous, vous n'intervenez pas personnellement, c'est compris ? Vous êtes trop précieux pour la suite de notre plan.

Pendant qu'Abou Ralil téléphonait, Ponsard appela, et un autre homme entra.

Détachez-la, pansez ses blessures et enfermez-la dans la pièce du haut. N'oubliez pas de préparer le salon en bas pour la réunion qui doit avoir lieu à dix heures.

L'imprimerie

Vendredi environ 9h.

Une fusillade éclata, après une course poursuite sur la Nationale 2, près de Dammartin-en-Goële, dans la Seine et Marne. Dans la foulée, les frères Kouachi se réfugièrent dans une imprimerie de la Zone Industrielle. Eux qui avaient assassiné des hommes de Presse se retrouvaient enfermés dans une imprimerie! Et pas n'importe laquelle, puisque c'était ici qu'était imprimé Charlie Hebdo...Le destin avait de drôles de raccourcis !!! Le gérant de l'entreprise CDT leur offrit même un café dans son bureau après avoir dit à son employé de se cacher; ils acceptèrent de laisser repartir un fournisseur qui avait rendez-vous avec lui, lui serrant la main et le renvoyant en disant: «On ne tue pas les civils ». Ils n'étaient pas agressifs à ce moment-là. Le gérant pensa l'un d'eux, blessé à la gorge au cours de l'échange de tirs précédent avec un gendarme, et ils le laissèrent finalement partir au bout d'un peu plus de deux heures, ignorant qu'une autre personne se trouvait dans le bâtiment : le jeune graphiste de l'entreprise.

Des médias audio-visuels annoncèrent qu'un employé s'était caché dans le bâtiment, alors que les deux assassins étaient dans l'imprimerie, ce qui leur vaudrait d'ailleurs d'être poursuivis en justice...

Celui-ci s'était réfugié en position fœtale, sous un évier, dans un meuble de soixante-dix centimètres sur quatre-vingt-dix. A un moment, l'un des deux frères ouvrit le placard situé à côté du sien, puis le frigidaire, et but au-dessus de l'évier. Le siphon laissa couler de l'eau dans le dos du jeune homme ! On imagine sa peur.

A 11h45, le GIGN tenta d'entamer des négociations en laissant des messages sur leurs portables. Aucune réponse ! Cependant l'un d'eux, Chérif, fut en contact avec BFM-TV.

- On a vengé le Prophète ! Ils ont eu ce qu'ils méritaient. On vous hait, on hait l'Occident; on est avec Al Qaïda au Yémen, avec Daech, avec tous ceux qui ont lancé le Djihad partout dans le monde. Mort au grand Satan américain et à ses alliés! Ils ont envahi l'Irak, ils ont barricadé nos frères à Guantanamo et les ont traités comme des chiens. Ils continuent à soutenir et à aider Israël qui écrase le Peuple Palestinien. Ils ont déjà bien payé avec les tours jumelles, mais c'est pas suffisant. Nos vies ne comptent pas ! Nous mourrons en martyr. Préparez-vous à souffrir encore plus, à connaître la terreur sur votre sol, comme celle que vous faites subir à nos frères.

On avait du mal à imaginer qu'ils se laissent prendre vivants.

FLASH BACK

Mardi 6 janvier 2015.

Des gens bien tranquilles

Les enquêtes d'opinion donnaient Siriza vainqueur du scrutin en Grèce. Podémos en Espagne était en bonne voie. L'Italie, le Portugal, l'Irlande, la France même pourraient peut-être suivre, plutôt que de se jeter dans les bras de l'Extrême Droite, et les personnes présentes à cette réunion, cigare et cognac à la main, pour ne pas changer, craignaient la contagion...

- Et puis quoi encore ? Si ça continue comme ça, les rouges seront bientôt au pouvoir dans toute l'Europe! s'exclama le Général Lamrache.
- Déjà qu'on a un socialiste en France, reprit ironiquement leur chef, Noijac, le Secrétaire Général de l'Elysée.
- Bon, il faut reconnaître qu'il ne nous fait pas beaucoup de mal, répartit Muleton, grand patron

français d'une multinationale ; ce serait plutôt le contraire.

- Allons, allons, nous devons garder espoir. Ces formations font figure d'exception sur le vieux continent. Vous voyez bien que c'est aussi en train de changer dans notre sens, non ? Partout, des Partis qui partagent nos valeurs sont en pleine ascension, dit Rivar, membre de la frange la plus extrême de l'extrême droite. C'est vrai quoi, les peuples sont déboussolés: la crise, l'Islamisme, les banlieues. La vraie alternative, c'est nous, ou l'Extrême Gauche, et plutôt nous en France.
- Marre de la République, de la Démocratie! Faut faire comme en Chine où ils ont un pouvoir fort et de l'ordre; ajouter la préférence nationale, et remettre les Français au travail! Voilà pourquoi on est là, ajouta le Colonel Braqué.
- Oui, et aussi pour casser le code du travail, FO, la CGT, éradiquer les vrais partis de gauche, tous ceux qui font tant de mal à notre société en nous empêchant d'être compétitifs! ajouta Muleton, le Patron.
- Et qui s'attaquent aussi à vos profits, qui d'ailleurs n'ont jamais été aussi bons, n'est-ce pas ? dit en souriant Rivar.
- Je n'aime pas trop ce genre d'humour. Je vous rappelle que vos comptes cachés dans les paradis fiscaux, c'est nous qui les alimentons. Vous n'êtes

que nos prête-noms, vous le savez, alors évitez ça, s'il vous plaît, articula froidement Muleton.

La pensée de ces hommes était limpide : Travail, Famille, Patrie, de sinistre mémoire, tel était leur mot d'ordre.

Là où l'OAS avait échoué en son temps lors de la guerre d'Algérie, ils espéraient pouvoir réussir, et parvenir aux commandes de l'Etat dans la conjoncture de débousolement général de la grande masse de la population.

D'ailleurs, dans les Mairies conquises, certains n'hésitaient pas déjà à débaptiser des noms de rues ou de places, pour les renommer, en hommage à des comploteurs de l'OAS...

Grâce à leur plan qui leur paraissait imparable, susciter des violences intercommunautaires en s'employant, comme l'intégrisme religieux, à diviser des groupes sociaux dont l'intérêt serait de se montrer solidaires, ils voulaient prendre le pouvoir pour rétablir l'ordre.

Et surtout, ne plus le lâcher.

- Il faut penser aux Médias ; vous savez tous le rôle prépondérant qu'ils jouent pour endoctriner la population, pour façonner la pensée. « Acheter du temps de pensée pour Coca Cola », c'est bien, mais ça ne nous suffit pas, dit Muleton.
- On a déjà quelques journalistes dans notre manche; ils attendent leur heure. Certains autres suivront ou feront profil bas, pour ne pas s'attirer

d'ennui, si on prend le Pouvoir. Et puis, on les arrosera... Quant aux récalcitrants, la pression sera forte, on s'en chargera... ajouta Ponsard, le Patron de la DGSE.

Général Lamrache, dites-moi, avant de partir : bon, sang, qu'est-ce qui vous a pris de laisser traîner ce dossier ?!!!, vociféra-t-il. Ce genre de document, c'est dans un coffre que ça doit être !

Le général, tout penaud s'expliqua: la crise cardiaque le 5 janvier, les secours... C'était un malheureux concours de circonstance. Ce n'est qu'à son retour chez lui qu'il s'était rendu compte que le dossier avait été ouvert, même s'il avait eu des suspicions. Bien sûr, une petite enquête lui avait facilement permis d'identifier le responsable qu'il avait vu revenir dans la pièce: l'un des urgentistes, le dénommé Gentil. Il avait rapidement appris qu'il travaillait aussi pour Charlie Hebdo!... Il avait alors eu des sueurs froides et appelé Noijac, le chef du complot.

- C'est bien beau de chercher des excuses, mais c'est de nos vies et de celle de tous nos hommes qu'il s'agit. On ne joue pas ! fit Noijac.
- Il n'y aura pas de prochaine fois, je vous préviens... cria le colonel Braqué. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Vous vous rendez compte qu'il émarge à Charlie Hebdo ! Il doit disparaître, et très rapidement.

Ils se concentrèrent, l'air sombre et soucieux.

- Je ne vois qu'une solution : il faut avancer notre plan, même s'il n'est pas tout à fait prêt. Les attentats islamistes devaient frapper en premier lieu des lieux publics, de grands magasins et un peu plus tard Charlie Hebdo qui représente tout ce que nous détestons. Eh bien, on va faire le contraire en se débarrassant de l'équipe de « Charlie » qui nous hait aussi dès demain, pendant leur comité de rédaction, dit le colonel, fier d'avoir pensé à ça. Les lieux publics et autres, ce pourra être plus tard.

Tous approuvèrent, conscients de l'enjeu.

- Bonne idée, je vous laisse carte-blanche à vous et à vos hommes. Changez le code de notre homme : c'est opération « CHARLIE », à partir de maintenant.

Bien, Messieurs, on se revoit demain le 7, en soirée. Pas besoin de vous appeler à la plus grande discrétion. Changement de lieu ; rendez-vous au café de Flore.

On ne passe jamais mieux inaperçu qu'au milieu des gens et du bruit.

D'ici là, la situation aura bien changé..., conclut Noijac.

Haro sur Sergio

Ce matin-là, très tôt, Sergio s'habilla rapidement et prit son petit déjeuner sur le pouce. Le temps de passer un

coup de fil à son Commissariat pour se faire expliquer quelques affaires en cours et donner des consignes à ses inspecteurs, une demi-heure s'était déjà écoulée. Sergio téléphona à Samia. Normalement, elle devait être encore chez elle à cette heure-là. Il était persuadé maintenant qu'elle était en danger. Cela faisait trop de coïncidences !

- Allo Samia, attends-moi, j'arrive ; fais attention, ne va pas au...

Il n'entendit pas la réponse, mais un bruit de chocs successifs, et plus rien. Il essaya de rappeler plusieurs fois, mais le téléphone sonnait dans le vide...

Il sortit précipitamment. Il devait en avoir le cœur net.

Il traversa la rue pour prendre sa voiture. Il ouvrait la portière en grand, quand soudain, un camion lancé à vive allure arriva sur lui, tous feux éteints. Quand il entendit le bruit du moteur, le fourgon était déjà sur lui ; il eut juste le temps de se jeter par-dessus le capot et de faire une roulade, ce qui lui permit de l'esquiver. La portière avait été arrachée et le véhicule bien endommagé sous la violence du choc.

L'autre était déjà loin. Il resta quelques secondes à l'abri derrière la voiture. Non, décidément, ce troisième homme portait la guigne !

Il avait dû trop remuer le cocotier, après avoir rencontré la jeune habitante du quartier de Charlie Hebdo, et en posant de nombreuses questions aussi bien dans ses recherches dans les archives policières que dans les rédactions télévisuelles. Il repensa aussi aux clichés pris

par l'urgentiste et se dit qu'il devait en prendre connaissance au plus vite.

Et tout cela renforçait ses craintes concernant Samia...

Mais il était pressé de la voir, alors il regarderait ça plus tard.

Il allait entrer dans le véhicule pour voir l'étendue des dégâts, quand il réalisa que son pied gauche était à moitié sorti de ses mocassins suite à la roulade. Il se baissa donc, et à ce moment-là, la vitre de la portière arrière explosa : on venait de lui tirer dessus!

Se jetant à plat ventre, il dégaina son arme dont il ne se séparait jamais, et fit feu sur l'homme casqué qui se trouvait à une vingtaine de mètres sur une moto tournant au ralenti. Il entendit un cri, mais le motard eut le temps de décamper. Il l'avait certainement blessé.

« Jamais deux sans trois ! » pensa-t-il. Il essaya de faire démarrer la voiture, mais peine perdue : le choc avait été trop violent.

« Vite, le métro ! » Il se dirigea vers la station la plus proche. Son instinct de félin était maintenant complètement réveillé. « Comme au bon vieux temps ! », se dit-il. Il eut tôt fait de remarquer un individu qui le suivait à pied. Un professionnel, car il fallait toute l'expérience de Sergio pour l'avoir repéré. L'homme n'osait pas trop se manifester, ayant pu juger des capacités du commissaire.

Sergio était maintenant au bord du quai, sur ses gardes. La rame arrivait quand il entendit une femme crier

«Attention!». Cet avertissement allié à sa longue pratique des arts martiaux internes et du relâchement lui permit d'absorber la forte poussée dirigée vers son épaule droite ce qui fit passer l'individu, sûr de son coup, par-dessus lui ; celui-ci s'écrasa sur les rails. La rame le réduisit immédiatement en bouillie, et Sergio ne put même pas voir à quoi il ressemblait.

Au rythme où les tentatives se succédaient, Sergio se dit qu'« ils » avaient sorti les grands moyens. La rame était bloquée maintenant, alors il remonta à toute vitesse à l'air libre.

«Taxi !» Il donna l'adresse de Samia et fut déposé devant son immeuble. Il sonna, encore et encore. Personne... Trop tard, elle était déjà partie. Il rageait intérieurement. Comment faire ? Il se décida donc, malgré tout, à lui téléphoner encore. Toujours aucune réponse... A ce moment-là, trois hommes cagoulés qui étaient arrivés silencieusement juste derrière lui, l'attaquèrent au couteau. Il n'eut que le temps d'esquiver la première attaque, mais il sentit la lame pénétrer profondément dans son bras gauche.

Le fauve était lâché : clé sur le poignet, et la lame se retourna contre son agresseur, pénétrant dans son cœur. Les «quinna» que l'on traduisait souvent approximativement par « armlock » ou clés de bras, avaient du bon. Un tourbillon déferla sur les deux autres. Alors que le deuxième agresseur levait l'arme pour l'abattre, clé au

coude, et la lame récupérée par Sergio s'enfonça dans la nuque de l'attaquant. Le troisième l'attaqua de face. Sergio

«entra en enfer pour sortir en Paradis » comme eut dit Miyamoto Musachi le célèbre sabreur japonais: fermeture du tai chi et la nuque de l'assaillant se brisa. Les trois hommes étaient maintenant à terre et Sergio se penchait pour leur enlever leur cagoule afin de voir leur visage quand une fusillade éclata. Des hommes cagoulés sortaient d'une estafette, le prenant pour cible, et il dut s'enfuir sous les balles, zigzagant comme à l'entraînement, pour essayer de les éviter. Il sentit une forte douleur à la jambe gauche alors qu'il tournait au coin de la rue : une balle l'avait touché.

Puis, malgré la traque dont il était l'objet, il se perdit dans la nature...

Il pensa à nouveau qu'il devait rapidement prendre connaissance du dossier Top Secret de l'urgentiste. Aussi préféra-t-il ne pas rentrer chez lui, et se dirigea-t-il, avec d'infinies précautions, essayant de comprimer ses blessures, vers le domicile de ses amis, Hector et Tamara qui cachaient le médecin, afin de se faire soigner et prendre le temps de réfléchir.

Pendant le trajet lui parvint un appel téléphonique ; les ravisseurs lui proposaient un échange : le dossier d'Abou Ralil et l'appareil photo de l'urgentiste contre Samia et leur liberté.

- Passez-moi Samia, ordonna-t-il

- Allo Sergio, au secours, aide-moi, dit-elle, hoquetant et en larmes.

- Ne t'en fais pas, je vais te sortir de là, compte sur moi.

Puis Sergio leur promit de les appeler sur ce numéro qu'il mémorisa. Et immédiatement, il jeta son téléphone et alla s'acheter un portable à carte.

Une conversation importante

Samia s'était réveillée, vaseuse, allongée sur un divan. Elle regarda sa montre : dix heures. Ils l'avaient certainement droguée, car elle n'avait pas vu le temps s'écouler. On lui avait passé Sergio très rapidement au téléphone, puis elle était restée seule. Elle souffrait terriblement des coups qu'Abou Ralil lui avait portés, et sentait son visage tout bouffi et son corps endolori.

Elle n'envisageait même pas de fuir, tant elle était effondrée. Elle pensait à Sergio : elle l'avait trahi ! Elle ne pourrait plus le regarder en face. A cause d'elle, ils avaient certainement envoyé des tueurs à sa poursuite. Elle était prostrée sur la chaise. Au bout d'un moment, elle se leva et regarda par la fenêtre: un petit pavillon certainement proche de Paris. Elle essaya d'ouvrir la fenêtre. Peine perdue.

Un conduit de cheminée traversait perpendiculairement un des murs en son centre, avec des arrivées de conduits de ventilation pour faire monter la chaleur. Elle errait dans la pièce, tournant et retournant sur elle-même, quand en s'en approchant, il lui sembla entendre des voix. Elle colla son oreille contre les aérations, et des bribes d'une conversation qui avait certainement débuté bien plus tôt, lui parvinrent: Jean.....Souad.....grande mosquée.....10h... dimanche... manifes.... Attent... ... plosion..... troupes ...

Elle comprit qu'une opération se préparait pour dimanche, dans laquelle le Directeur et l'Armée étaient impliqués, et en déduisit que tout cela était certainement en relation avec l'attentat.

Sergio, lui, aurait tout compris, ayant maintenant tous les éléments du puzzle en mains. Ses pensées revenaient sans cesse à lui.

« Pourvu qu'il s'en tire », pensait-elle, comprenant combien elle l'aimait et tenait à lui.

Meurtres à l'Hyper Cacher

Vendredi 13h30.

Coulibaly, celui qui avait assassiné la policière municipale et blessé gravement un employé de la voirie, et dont la deuxième épouse avait abattu la jeune fille qui

habitait près du siège de Charlie Hebdo, s'introduisit, lourdement armé, dans une supérette, et tua immédiatement trois personnes, en prenant en otage dix-sept autres ; un quatrième fut tué peu après. Cette fusillade éclata dans l'épicerie « Hyper Cacher », Porte de Vincennes à l'Est de Paris, dans un quartier comprenant une importante population juive, la veille de shabbat.

Acte terroriste islamiste et antisémite odieux !

L'un des otages parvint à s'emparer d'une arme posée par Coulibaly sur un carton ; mais elle avait été laissée là par l'assassin, car elle s'était enrayée. Coulibaly se retourna et tua le jeune homme téméraire qui rejoignit ainsi les trois autres dans leur triste sort. Le directeur de la supérette, blessé à l'épaule, parvint à s'échapper par miracle et put informer les forces de l'ordre, et leur transmettre une application informatique donnant accès aux caméras de surveillance du magasin. Pendant ce temps, six personnes, guidées par un employé, jeune musulman d'origine malienne, empruntèrent un escalier menant dans une chambre froide au sous-sol et s'y cachèrent. A noter qu'une chaîne TV annonça qu'un otage était caché dans la chambre froide, mettant en danger tous ceux qui s'y trouvaient !...

Un autre otage fut contraint de venir les chercher: ils devaient rejoindre le groupe, sinon Coulibaly les tuerait tous. Le jeune leur proposa de prendre le monte-charge puis la sortie de secours. Mais ils eurent peur que cela

ne fasse du bruit. Alors, il décidé de s'enfuir pour aider la police, après avoir débranché l'électricité de la chambre froide pour protéger les occupants, parvenant à sortir par un monte-charge et un échappement de secours.

Enfin il rejoignit les policiers pour les prévenir et leur donner la clé du volet automatique qui allait servir pour l'assaut. Il dressa aussi des plans du magasin, contribuant ainsi à la réussite de l'attaque finale.

Cela lui vaudrait d'obtenir la Nationalité française quelques jours plus tard.

Le quartier fut bouclé. Vers 15h, le terroriste appela BFM-TV pour se réclamer de l'Etat Islamique.

- Je vous hais, je hais l'Occident! On a vengé le Prophète, et c'est pas fini, d'autres viendront pour mettre à bas votre Démocratie, car il n'y a qu'une loi, celle d'Allah. En France, vous êtes des mécréants; vous caricaturez le Prophète alors que nous sommes contre l'idolâtrie. Vous empêchez les femmes de porter le hijab, ça montre la bassesse de vos mœurs; les musulmans sont mal traités, c'est l'apartheid dans les quartiers. Vous ne nous donnez aucune chance. Nous avons synchronisé nos actions avec les frères Kouachi. Adieu !

ABOU RALIL alias JEAN KHAWAM

Il était 15 heures et les télévisions parlaient de Coulibaly et des morts de l'Hyper Cacher. Abou Ralil retournait dans la cité où il avait rencontré Coulibaly. Oreillette branchée sur France Info qui avait rejoint BFM-TV dès le début des événements pour du non-stop, il entendit le *Président de la République appeler à l'unité nationale et à un grand rassemblement républicain à Paris ce dimanche 11 janvier, en mémoire de Charlie Hebdo et de tous ceux qui avaient été assassinés. Le slogan serait «JE SUIS CHARLIE».*

Des manifestations auraient lieu par ailleurs dans toutes les villes de France.

Ses supérieurs le savaient déjà, et c'est pourquoi ils l'avaient envoyé rencontrer Souad. Abou Ralil, mais ce n'était que son nom de guerre, avançait barbe au vent, l'air décidé, toujours habillé de sa djellaba et de ses baskets. Il arriva au pied d'une tour, tenue par cinq «jeunes», des voyous, certainement des dealers, aux mines patibulaires qui ne le connaissaient pas et se méfiaient de toute personne inconnue qui pouvait contrarier leur trafic.

- Salam aleikoum, dit-il.

- Où tu vas mon frère ? demanda l'un d'eux en s'approchant d'un ton goguenard et menaçant à la fois.
- Décidément, ils ne font confiance à personne, pensa Jean.

Abou Ralil n'était pas vraiment d'humeur à plaisanter, car il devait mener rapidement sa mission: il allait maintenant lancer l'action la plus importante.

Le plan s'était déroulé à la quasi perfection, avec même des improvisations géniales, si ce n'était ce Sergio! Ils ne s'étaient jamais rencontrés et Jean se disait qu'il aurait bien aimé se mesurer à lui. Mais demain, le Commissaire serait déjà mort. Bon débarras ! La route du pouvoir était ouverte pour les comploteurs, et plus rien ni personne ne les arrêterait.

- Laissez-moi passer s'il vous plaît, je suis pressé.
- Non mais, t'as vu comme il me parle ?! Mais pour qui tu te prends ? Ici c'est nous les chefs, c'est chez nous! Qui t'y es toi, bouffon ?
- Oh, mais tu as un beau portable caché là. Allez, boss, fouille-le et pique-le-lui ; c'est peut-être un indic. Vois s'il a du flouze.

Le plus grand et le plus fort se dirigea vers lui, l'air agressif. Abou Ralil savait qu'il devait éteindre immédiatement toute velléité de combat chez eux. Quand celui-ci s'approcha de lui, ses amis le virent s'effondrer, émettant un gargouillis. Abou Ralil venait de lui porter "le serpent darde sa langue", un coup si rapide à la gorge

de la pointe de ses doigts durs comme l'acier, qu'ils n'avaient rien vu. Leur chef était allongé, tout suffoquant et blême, recherchant de l'air, car Jean n'avait pas eu l'intention de le tuer.

- Je peux y aller mes frères ? dit Jean avec un calme impressionnant, le regard aussi perçant que la pointe d'un couteau. Tous reculèrent et aidèrent leur chef à se relever, et

« l'intégriste » pénétra dans l'immeuble.

Ascenseur, 6ème étage. Evidemment, l'appartement était loué à quelqu'un d'inconnu de la police. Il sonna et dut montrer patte blanche pour pouvoir entrer, à un homme assez jeune qui avait un pistolet à la main.

- Laisse-nous, lui dit une jeune femme brune. Monte la garde devant la porte.

Souad et Abou Ralil se saluèrent, comme de vieux amis contents de se retrouver. Ils se connaissaient de l'Ardèche, quand ils allaient voir Benjélal.

La télévision était allumée. L'on n'entendait parler que des attentats et de la fuite des terroristes. Le visage de Coulibaly apparut à la télévision, et une larme coula sur la joue de Souad qui était toute retournée.

- Ca y est, mon époux a lancé l'attaque ! dit-elle avec un sentiment de fierté. Ces chiens de Juifs, ils ont goûté à la terreur eux aussi !

- Oui, quant à toi, bravo pour la fille que tu as éliminée. Ton mari est un véritable héros. Il va

mourir pour la cause d'Allah ! J'ai un projet pour toi, si tu veux le venger et le rejoindre au Paradis. Souad était toute ouïe, visage illuminé, prête elle aussi au grand sacrifice des martyres.

- Ton geste aura un impact infiniment plus grand. Eux, c'était la bombe A, ils ont allumé la mèche ; mais toi, ce sera la bombe H. Dimanche matin à 10 heures, tu me rejoindras à la grande mosquée. J'aurai ce qu'il faut pour toi. Hayet, sa première épouse est partie en Syrie et ils sont tranquilles de ce côté-là. Ils ignorent jusqu'à ton existence, et tu n'es pas recherchée, donc on n'a pas à s'en faire.

D'ici là, « Souad » n'existe plus, et tu te tiens à carreau. On ne sait jamais. Voilà ce que tu vas faire. Et il lui expliqua son plan...

- Nous sommes d'accord ? demanda-t-il.

La réponse ne faisait aucun doute : le visage exalté de Souad parlait pour elle.

- Attends, je vais prendre une photo de toi pour la postérité. Elle éclairera tous nos combattants dans le monde entier.

Puis il la serra dans ses bras avant de redescendre.

Quand il arriva en bas, les voyous étaient là qui l'attendaient de pied ferme, différentes armes à la main.

- Mes frères, laissez-moi partir tranquillement si ne voulez pas que la fureur d'Allah le miséricordieux s'abatte sur vous.

- La fureur d'Allah, mais il est fou ce mec ! Ta mère !

- Pour qui tu te prends ? Fils de pute !

Et ils s'avancèrent vers lui, rictus de haine au visage.

Abou Ralil, de son vrai nom Jean Khawam, avait été recruté dans son pays, le Liban, par la DGSE. D'origine chrétienne, issu d'une famille d'extrême droite francophone adepte de l'ordre, sa haine pour les musulmans n'avait cessé de croître suite à toutes les exactions commises par l'Etat Islamique au Moyen Orient contre les communautés chrétiennes. Il ne fallait d'ailleurs pas s'étonner que les Chrétiens de Syrie dans leur très grande majorité soutiennent Bachar El Assad : ils savaient ce qu'ils risquaient si Daech ou Al nosra prenaient le pouvoir.

Jean avait été entraîné comme tous les agents du Service Action, et ses aptitudes avaient été jugées impressionnantes. Son infiltration au sein de l'Etat Islamique, facilitée par son aspect physique et sa langue maternelle, l'Arabe, l'avait considérablement endurci, dans les montagnes et les sables du désert. Ses qualités de guerrier et son intelligence lui avaient permis de progresser dans la hiérarchie des fous d'Allah, dans le seul but de provoquer des attentats en France quand ses chefs le décideraient.

- Quel bonheur ! pensa-t-il, en observant ses adversaires ; quelques musulmans et de la racaille en moins...

Il s'enfuit pour ne pas attirer l'attention sur l'immeuble où se cachait Souad, et, arrivé dans un terrain vague protégé par une rangée d'arbres, il s'arrêta et se retourna, faisant face à ses assaillants qui arrivaient sur lui. En moins de temps qu'il ne faut pour la dire, ils étaient tous morts. Sa maîtrise du Karaté, du close-combat, son sang-froid étaient tels que les voyous n'avaient pas eu le temps de faire leur prière.

«Voilà un acompte», se dit-il en pensant à la guerre civile que Souad allait déclencher.

Et il s'en retourna rapidement, tout guilleret.

Pour une fois, il s'était vraiment fait plaisir, ce qui était rare.

Il savait que quand les forces d'ultra-droite prendraient le Pouvoir, les chiens seraient lâchés, et que les exactions contre la Communauté musulmane se multiplieraient, provoquant une guerre civile que seul L'ORDRE pourrait arrêter ...

Mort des frères Kouachi

Vendredi, aux environs de 17h.

L'ordre de donner l'assaut fut donné au plus haut niveau et retomba en cascade : Président, 1er Ministre et Ministre de l'Intérieur, Préfet, et enfin Chef du Groupe d'Intervention qui gérait en direct et qui prit la décision finale. La porte de l'imprimerie s'ouvrit, et les deux

terroristes tentèrent une sortie, en tirant de tous les côtés. Ils durent rentrer immédiatement à l'intérieur, sous le feu nourri des assaillants. Les grenades suivirent; l'intérieur de l'imprimerie fut ravagé, et les feuilles volaient dans tous les sens. Un seul attaquant fut blessé. Le salarié qui s'était caché et avait communiqué avec le GIGN était indemne.

Treize médias annoncèrent en direct que les affrontements avaient éclaté entre les forces de l'ordre et les terroristes ! Ceci aurait pu avoir des conséquences dramatiques pour les otages de l'Hyper Cacher, où se trouvait Coulibaly, car celui-ci avait menacé de les abattre tous, en cas d'attaque à l'imprimerie...

Quand le GIGN entra, les frères Kouachi gisaient là, recouverts entre autres par les dernières « UNES » de Charlie Hebdo qui avaient été tirées ici même.

Le complot

Hector était un petit homme rondouillard, au crâne dégarni, qui avait une cinquantaine d'années. D'origine arménienne, il adorait les plats traditionnels français bien mijotés, surtout d'ailleurs quand ils étaient réchauffés le lendemain, mais aussi bien sûr, les bons petits mets typiques : les feuilles de vigne, la moussaka, les pistaches, les douceurs, et avait souvent un loukoum dans

la bouche. C'était un homme d'une grande souplesse, et, malgré ses kilos en trop, il ne fallait pas s'y fier...

Du passé de sa famille, il avait développé une haine farouche des Turcs, qu'il considérait comme avoir commis un génocide contre le peuple arménien. Sa famille, ou plutôt ce qu'il en restait, s'était établie à Marseille, mais la colère demeurait au fond de lui, qui pouvait réapparaître en agressivité à l'occasion d'injustices patentées.

Son sourire, sa bonne humeur, sa joie de vivre, avaient fait craquer Tamara qui mesurait une tête de plus que lui et qui l'adorait. Elle était « aux petits oignons » pour lui, et il en était fou. Un couple atypique !

Tamara, belle blonde aux yeux bleus et aux cheveux coupés court, mesurait 1,76m. Elle avait vingt-six ans, quand en 1989, le mur de Berlin fut abattu. Depuis, d'autres murs de la honte avaient été érigés, par Israël pour enclaver les Palestiniens, par les Etats Unis à la frontière mexicaine et en Europe aussi, mais de ceux-là, on ne faisait pas tout un fromage !

Et il y avait tellement d'autres murs, invisibles ceux-là, à l'intérieur même des pays...

Après la perestroïka, ce fut la fin de la guerre froide. Certains allèrent jusqu'à annoncer la fin de l'histoire : « le capitalisme avait triomphé définitivement » disaient-ils. Tamara était agent du KGB, et elle avait vu, à ce moment-là, beaucoup de ses anciens collègues du service action, devenir membres des diverses mafias qui s'étaient

alors constituées à la suite du démantèlement de l'Union Soviétique. A cette époque, beaucoup n'osaient même plus faire du commerce avec la Russie, tant c'était devenu dangereux.

C'est à Cuba, où elle avait le titre d'attaché culturel, qu'elle avait auparavant rencontré Hector. Celui-ci avait été envoyé par le gouvernement français pour infiltrer et aider un groupe de dissidents demeurés sur place, ceux qui étaient partis en Floride étant, eux soutenus par les Etats Unis.

Leurs intérêts étaient contradictoires, mais l'alchimie d'un coup de foudre les avait rapprochés. Cela ne s'était pas démenti jusqu'alors.

Constatant la réduction du rôle du KGB, et suite aux appels pressants d'Hector, elle avait décidé de changer son fusil d'épaule, et était devenue elle aussi membre du service action de la DGSE après une période de probation évidemment...

Elle n'avait rien à envier à ses confrères, sa formation ayant été très poussée sur tous les plans. Depuis, de nombreuses missions lui avaient été confiées, seule ou en duo, et c'est à l'occasion d'une de ces missions, qu'ils avaient fait la connaissance de Sergio Ibanez en 2002. Ils assistaient alors, avec d'autres services d'espionnage, les forces conservatrices soutenues par les médias qui leur appartenaient, à fomenter un coup d'état contre un pays d'Amérique du sud.

Celui-ci avait échoué, la population soutenant très majoritairement son Président, et, à cette occasion, Sergio leur avait sauvé la vie.

Depuis, ils étaient devenus de véritables amis, et entre eux, c'était à la vie à la mort.

Quand Sergio arriva en sang chez eux, Tamara aida Pierre, l'urgentiste, à nettoyer ses plaies qui étaient assez profondes, et à lui faire un bandage à la jambe et au bras. Heureusement, ses blessures, bien que très douloureuses, n'avaient pas touché d'organes importants ; mais elles nécessitaient du repos.

L'urgentiste était complètement surexcité! Il pressa Sergio de prendre connaissance du dossier du Général Lamrache, qui se trouvait dans l'appareil photo. Sergio put enfin regarder les clichés. Stupeur, il découvrit à ce moment-là que le complot en question visait à la prise du pouvoir en France, qu'il était en cours, réunissant des généraux et colonels de corps d'élite, commandos, Légion, ainsi que des membres de la DGSE, des hommes politiques proches du pouvoir, de grands patrons de multinationales et des membres des forces les plus extrémistes de l'extrême droite.

Un coup d'Etat en 2015 ???

Cela lui semblait avoir été relégué aux oubliettes de l'Histoire.

Pourtant, ce qui venait de se passer, les révélations de Pierre, le dossier Abou Ralil !...

Il résuma donc la situation : ces forces extrémistes avaient noyauté les Islamistes, et fait commettre les attentats de Charlie Hebdo dans l'espoir de créer de tels affrontements en France, qu'ils pourraient se poser en sauveurs de la République.

Il connaissait très bien ce genre de personnages, pour les avoir côtoyés longtemps, et se doutait bien que la vie de l'urgentiste ne tenait qu'à un fil. Et la sienne aussi maintenant ! Puis il songea à Samia. Bon sang, elle était dans la gueule du loup ! Comment la tirer de là ? Comment faire cesser la chasse à l'homme dont il était l'objet lui-même ? Il devait être recherché maintenant, et ses poursuivants avaient « permis de tuer » comme il avait pu s'en rendre compte !

La situation était critique. Il devait réfléchir.

Il s'enferma dans une chambre, fit quelques amples respirations, et laissa son esprit vagabonder, entrant en méditation ; ses pensées affluaient et passaient comme des nuages. Il ne les arrêtait pas et ramenait sans arrêt sa conscience à sa respiration, au calme, jusqu'à ce que l'étincelle se produise.

Au bout d'une demi-heure, son plan était établi.

Il demanda à ses amis s'ils pouvaient se procurer une vieille camionnette avec seulement un siège à l'avant pour le lendemain, ainsi que trois voitures.

Toutes volées bien sûr !

Ceci ne posait aucun problème...

Mort d'Ahmedi Coulibaly

A partir de 2001, Ahmedi Coulibaly avait été jugé et condamné à plusieurs reprises pour vols aggravés. En 2002, vol à main armée d'une banque à Orléans, et condamnation à 6 ans de prison en 2004. A sa sortie, il devint dealer, et il fut contraint à un an et demi de cachot. En 2009, l'Emission Envoyé Spécial diffusa une vidéo clandestine, faite par Coulibaly, montrant la vie quotidienne à Fleury-Mérogis : passages à tabac, conditions d'insalubrité, bagarres, tout y était, et il fut interviewé à cette occasion : « La taule est la putain des meilleures écoles de la criminalité » raconta-t-il...

Il fut même reçu à l'Elysée, avec d'autres, à l'invitation de Nicolas Sarkozy, parce qu'il avait été en contrat d'apprentissage chez Coca-Cola.

Après s'être converti à l'Islam en prison, il bascula très rapidement dans l'Islamisme radical, ne se faisant plus remarquer à sa sortie. Puis il se maria religieusement avec Hayat Boumeddiene, et prit ensuite Souad pour deuxième épouse, de manière très discrète.

En 2010, il fut interpellé par les services antiterroristes avec treize autres personnes dont Chérif Kouachi, Djamel Beghal et Benjélal, pour avoir fomenté l'évasion d'un des principaux auteurs des attentats de 1995, Smaïn Aït Ali Belkacem du GIA. Il fut condamné à cinq ans de prison en 2013. Il en sortit, peine accomplie, le 4 mars 2014. Enfin, en janvier 2015, il contracta un emprunt de

six mille euros, en présentant de fausses fiches de paye, ce qui lui permit de financer l'achat des armes des deux frères Kouachi.

Vers 17h15, ce jour-là, l'assaut de la BRI et du RAID suivit de peu celui de l'imprimerie, avant que Coulibaly ne puisse s'en prendre aux otages. Le rideau de fer relevé, ils lancèrent des grenades assourdissantes, et le preneur d'otage fut abattu en tentant une sortie.

Un otage, deux policiers du RAID et un de la BRI furent blessés.

Une belle rencontre

Quelques collègues, des survivants de Charlie Hebdo étaient là, attablés au café proche du siège du Journal. Ils étaient désespérés : leurs amis étaient morts dans des conditions atroces, et tout cela pour un dessin !

- On a eu ça dans la religion chrétienne. Mais c'était il y a plus de mille ans. Le problème, c'est que les musulmans n'ont pas évolué, dit l'un d'eux.
- Ah bon, qu'est-ce que tu racontes ? demanda le patron du bar.
- Oui, tu n'as pas entendu parler des iconoclastes ? Ils interdisaient tout type de représentations

religieuses. Dans le judaïsme et le Christianisme par exemple, l'interdiction de représenter une figure divine vient du commandement suivant: « Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation des choses qui sont dans les cieux. »

Cependant, le Christianisme a produit assez tôt des images, à travers des icônes. Au 8ème et 9ème siècle, une destruction massive d'icônes a eu lieu, et on a persécuté ceux qui leur vouaient un culte. Les protestants eux-mêmes n'ont pas été en reste. Enfin, tout ça, ce sont, comme on dit, des querelles byzantines. Car Dieu, ou le Christ ou le Prophète, s'ils sont ce que disent les croyants, n'ont pas besoin qu'on les aide ; ils sont assez puissants pour se débrouiller, non ?...

Le problème, c'est que, en ce qui concerne l'Islam, l'interdiction des représentations est toujours présente, comme dans la prohibition judaïque, pour éviter toute forme d'idolâtrie. Ils considèrent que toute image d'être possédant une âme doit être détruite, à l'instar du Prophète qui renversa les idoles de la Kaaba. Et ça explique du même coup qu'ils se soient tournés vers l'harmonie des formes géométriques, l'ornementation des lettres..., conclut Jacques Rateau, le caricaturiste, qui venait de faire un petit cours.

Une belle jeune fille blonde, avec de magnifiques yeux bleus, qui avait l'air d'être une étudiante, était entrée avec un camarade de son âge et ils s'étaient installés.

- Deux cafés, s'il vous plaît, demanda le jeune homme.

Ils se mirent à discuter. Elle sortit plusieurs journaux de sa sacoche : Le Figaro ainsi que Libération et L'Humanité, qui avaient mis en Une les caricatures incriminées. Ils se mirent à lire, et à commenter et, entendant les conversations des voisins qui se prolongeaient, elle intervint :

- Mais j'entends que vous êtes de Charlie Hebdo ?

- Oui, répliquèrent-ils, contents d'entendre la voix douce et amicale de cette belle fille qui s'intéressait à eux.

- Je suis désolée pour vos amis et pour vous. Quelle tragédie ! Elle se rapprocha légèrement, quand elle reconnut Jacques Rateau, qui avait le coude bandé et dont le portrait se trouvait dans l'un des journaux.

- Oh, mais vous êtes Rateau ; vous êtes en photo ici. Et elle lui montra le quotidien. Vous êtes tous des héros, je vous admire.

- Un héros ! Vous savez, quand j'étais à l'hôpital, j'étais complètement angoissé, de peur qu'ils ne viennent m'achever.

Jacques se rapprocha aussi, et ils entamèrent une conversation. Au bout de quelques minutes, l'ami de la jeune fille s'excusa :

- Désolé, je dois partir, on se retrouve ici demain à 15h après les cours, ok.
 - Vous êtes étudiante ? demanda Jacques.
 - Oui, je fais des études de journalisme, répondit Marie.
 - Ah, un beau métier!
- Au bout d'une heure, ils étaient devenus de bons amis.
- Bon, je dois y aller. Peut-être vous reverrai-je demain ?
 - Oh, vous savez, ici c'est notre QG pour l'instant. Ça me fera plaisir, ajouta Rateau.

Un échange périlleux

Sergio rappela les ravisseurs avec son téléphone à carte; il avait bien préparé son texte de manière à ce qu'ils n'aient pas le temps de le localiser. Il leur proposa un échange : l'appareil photo et les copies du dossier d'Abou Ralil / Jean Khawam contre Samia et contre une somme d'un million d'euros et six passeports vierges. Si sa proposition était acceptée, ils partiraient à l'étranger, et on n'entendrait plus parler d'eux en France. Il dicta ses conditions: tout cela devrait être amené par un haut responsable militaire prenant part à la conspiration, le général Lamrache lui-même, dans une camionnette qui serait garée là. Il exigea que Samia retrouve sa liberté

immédiatement avant l'échange: un ami l'attendrait et l'emmènerait en voiture. Elle ne devrait pas être suivie!

Il donna donc rendez-vous à 11h, rue Vercingétorix, en face du café « la Gaule ». Le troc aurait lieu dans la camionnette, à l'abri des regards. Bien sûr, la fourgonnette et lui-même pourraient être fouillés auparavant par les Services.

Aussitôt que tout ceci aurait été effectué, il s'en irait en conduisant une deuxième voiture garée là, pendant que leur émissaire resterait dans la camionnette pendant trente minutes exactement. Personne ne devait le suivre. S'il arrivait quoi que ce soit, à lui ou à Samia, la camionnette sous surveillance exploserait avec le compteur à l'intérieur et les dossiers rendus publics.

C'était à prendre ou à laisser !

Puis il raccrocha.

Sergio avait frappé fort, se montrant vénal, pour ne laisser aucun doute sur sa volonté de partir au bout du monde et de changer de vie. Mais il savait très bien qu'à la première occasion, ils tenteraient de les abattre.

Puis il exposa son plan à ses amis. Il aurait besoin de Tamara : on se méfie moins d'une femme...

Hector ne fit aucune objection, car il connaissait son épouse : elle ne pouvait pas résister au parfum de l'aventure.

- C'est gonflé, lui dit Hector, tu n'auras pas beaucoup de temps.

- Ecoute, je ne vois pas mieux; de toute façon, ils seront sans arrêt à mes trousses et je ne donne pas cher de ma peau. Déjà aujourd'hui, c'était moins une!

Au moins, si ça tourne mal et qu'il m'arrive quelque chose, Samia sera libre.

Après un dîner succinct, ils s'installèrent dans de profonds fauteuils et burent un bon digestif, parlant de tout et de rien, ayant besoin de décompresser avant ce qui les attendait le lendemain matin. L'alcool déliait les langues en cette veillée d'arme, et ils se lancèrent dans une discussion politico-philosophique décousue.

La bouteille descendait à vue d'œil...

- C'est au moment où un avait besoin d'intégrer ces jeunes d'origine maghrébine, au moment où ça commençait à chauffer dans les cités, qu'on a trouvé le moyen de supprimer la conscription! dit Hector. Le service militaire, c'était certainement pas la joie, mais on aurait pu l'améliorer. Ça aurait fait du bien à ces jeunes de se lever tôt le matin, de pas faire de conneries, d'apprendre l'obéissance et le respect, les valeurs de la République et d'être mélangés à d'autres classes sociales.

Et on aurait pu en faire des Citoyens, leur apprendre l'histoire, la laïcité. Mais tout coûte trop cher, maintenant !

- C'est vrai, c'est pas un service civique qui va remplacer ça, ajouta Tamara. Surtout s'il n'est pas obligatoire. Ceux qui en auraient le plus besoin n'y participeront pas. Et de toute façon, c'est impossible qu'il le soit : faudrait trouver les structures associatives et autres capables d'encadrer des milliers de jeunes.
- Tu parles, je ne sais pas pour la conscription, mais c'est toujours une histoire de gros sous ; y a que le déficit qui compte depuis qu'on est entré dans l'Europe ! Les trois pour cent, ils nous tuent, ajouta l'urgentiste ; au nom de ça, c'est la casse organisée de tout ce qui a fait la grandeur de la France.
- Moi, tu sais, l'armée de métier, j'ai jamais eu confiance, ça me fait peur pour le pays. On risque toujours un coup d'état. Regarde pendant la guerre d'Algérie : le putsch des Généraux, s'il n'y avait pas eu les conscrits qui sont restés fidèles à la République..., intervint Sergio.

La conversation ralentit ; chacun était perdu dans ses pensées de plus en plus embrumées au fur et à mesure que la bouteille se vidait et que l'heure avançait.

Tamara reprit la parole, abordant un autre sujet.

- Je ne sais pas si vous vous rendez compte du mal qu'ont fait les Etats Unis. Ils ont fabriqué Ben Laden; ils ont envahi l'Irak en inventant des prétextes totalement faux ; ils soutiennent

l'Arabie Saoudite, les monarchies du Golfe parce qu'elles ont le pétrole, alors qu'elles ont aidé et aident encore les Daech et Al Nosra. Depuis 2001, avec parfois l'assistance de leurs alliés, ils ont mené des guerres en Afghanistan, en Irak, en Lybie, et de manière indirecte au Pakistan au Yémen et en Somalie.

Bilan : l'état irakien sombre dans la guerre civile et le confessionnalisme, les talibans n'ont jamais été aussi puissants. La Lybie, ou ce qu'il en reste, à nos portes, je ne vous en parle même pas, bravo BHL et notre cher Président...

- Et Israël ! Quand on pense qu'ils ont connu le Shoah et qu'ils se comportent comme ça contre les Palestiniens, volant leurs terres, érigeant un mur de la honte! C'est de là, que tout a démarré. Sans parler de l'extrémisme de droite qui y est très fort et qui domine même ! Mais t'as plus le droit de dire quoi que ce soit contre eux, sinon, t'es qualifié d'antisémite ! enchaîna Gentil.
- Si on ne comprend pas les connexions, aussi bien du peuple palestinien, que de toutes les régions qui ont été envahies par l'Occident, avec l'humiliation et la perte de dignité de ces peuples, on ne comprend rien. Après toutes ces politiques qui, depuis des décennies, alimentent chaos et haine, tu t'étonnes que les autres se soient radicalisés ! Il existe une dizaine de bonnes

raisons, en dehors de l’Islam et de la religion, pour que les relations entre l’Occident et le Proche Orient soient dans l’état actuel. Résultat, maintenant, les extrémistes ont pris l’Islam en otage, ajouta Sergio, et ça a des répercussions chez nous.

- Et notre cher Président qui voulait envahir la Syrie ! s’exclama Hector. Les gens pensaient élire un homme de gauche... Mais personne ne croyait qu’il serait un foudre de guerre. Nous sommes nous ici, bien placés pour savoir comment on a aidé en sous main, avec d’autres états, les mouvements anti Bachar sous prétexte de « printemps arabe » quinze jours après que le gouvernement syrien a choisi le pipeline venant d’Iran et finissant dans leur port de Tartous plutôt que celui venant d’Arabie Saoudite et traversant la Syrie pour aller en Turquie...
C’est une idée fixe chez lui. Et il n’hésite pas à s’allier avec les régimes les plus dictatoriaux et rétrogrades pour cela : Le Qatar, L’Arabie Saoudite, la Turquie, pour vendre des avions et de l’armement. Maintenant, on en paie les conséquences. Il n’a vraiment rien compris; on se demande qui le conseille! Mais quand les grandes puissances reprendront langue avec Bachar qui est incontournable, il récupèrera le train en marche, s’il est toujours à son poste...

- Oui, mais les Droits de l'Homme... rétorqua Pierre Genti; Bachar El Assad est un dictateur quand même, et puis il fallait bien les soutenir, ces printemps arabes.
- Foutaise, regarde où ils en sont maintenant, à part pour l'instant, la Tunisie. Faudrait attaquer la moitié de la planète si on voulait éradiquer les dictateurs. Tu veux parler droits de l'Homme à des Africains, à des Asiatiques. Faudrait peut-être voir leur histoire, leur mode de pensée, regarder d'où ils viennent et où ils en sont, et arrêter de leur donner des leçons ; on n'est pas sur la même planète ! Et puis, si on regarde notre Histoire, même assez récente, les Droits de l'Homme, c'est à géométrie variable... philosofa Sergio.
- Oui, pour revenir à ce qu'on disait, quand on a des Présidents laïques au Moyen Orient, je pense à Sadam, à Bachar, à Kadafi, même si ce sont des tyrans et qu'on ne les apprécie pas, encore qu'on a su être amis avec eux quand nos intérêts économiques étaient en jeu, on veut les déboulonner. Tu vois le résultat : Daech, Boko Aram et autres... gronda Hector. A chaque fois, le remède est pire que le mal.
- Oui, mais quand même, la Démocratie, la liberté d'opinion, de la presse, des médias, ça vaut le coup de leur apporter ça ! objecta le médecin.

- Mais à nos «alliés», l'Arabie Saoudite, l'Egypte, le Qatar et à bien d'autres dictateurs, paradoxalement, là non, ça ne vaut plus le coup d'exporter notre modèle de démocratie ?! demanda Sergio. Et puis de quel droit voulons-nous intervenir dans les affaires des Etats qui ne nous ont rien fait???

La conversation ralentit un temps pour prendre une autre piste.

- Quant aux Médias, regarde les télévisions: c'est la pensée unique ; à part ARTE et quelques émissions intéressantes plutôt en fin de soirée, y a que le sensationnel qui les intéresse. Avant, les faits divers, c'était en fin de journal, traité en quelques minutes. Maintenant, les journaux TV commencent par ça, pour bien t'accrocher, ajouta Tamara. Tu peux même plus « déjeuner en paix »...
- Et tu sais pourquoi ? Parce que plus y a d'audimat, plus y a de recettes publicitaires. Et je te parle même pas des programmes : les dessins animés souvent violents et stupides pour les petits, les séries plus ou moins débiles pour les jeunes, la télé-réalité, les émissions où c'est à celui qui dit le plus de conneries, et où tout le monde sur le plateau est payé pour rigoler!... C'est l'abêtissement généralisé qui est à l'ordre du jour, ricana Hector, alors que ce pourrait être

un moyen d'éducation formidable. Du temps de cerveau disponible pour Coca-Cola comme dit l'autre...

- Non, mais ça, je le sais ! répondit Pierre. J'admets que quand tu regardes la Presse, la télé, y en a de plus en plus qui sont tenues par des magnats. Et c'est pas pour des prunes qu'ils en prennent le contrôle! Comment peut-on espérer de bonnes infos avec ça ? Mais faut quand même pas trop critiquer les journalistes ; ils font ce qu'ils peuvent !
- Tu as raison, faut surtout pas ! Sinon ils se drapent dans leur dignité, et t'as jamais le dernier mot avec eux. Regarde, par rapport à leur couverture des derniers événements : on aurait dit par moments un film d'action, un jeu vidéo. Ça crée une fascination malsaine, cette « dictature de l'immédiateté » des chaînes d'information en continu, conclut Sergio.

Tous finirent par se taire, perdus dans leurs pensées. Pierre était ailleurs, avec ses amis disparus de Charlie Hebdo...

- Quand même, comment des êtres humains peuvent-ils en abattre d'autres ainsi, de sang-froid, pour une caricature, un simple dessin ?! Cette question me taraude !
- Tu sais, hélas, c'est un phénomène sectaire ; on trouve partout des individus déséquilibrés,

réceptifs aux discours de haine et de mort de leur gourou.

Mais aussi de véritables tueurs entraînés, agissant de façon bien calculée, reprit Sergio, pensant au troisième homme...

La conversation continua autour de ces thèmes pendant un moment, et tous allèrent se coucher.

La bouteille était vide.

Le lendemain allait être une rude journée.

CHAPITRE 4

SAMEDI 10 JANVIER

Impair et trépassé

Il faisait froid, mais un beau soleil brillait. Le général marchait à pas rapides sur le trottoir. Dans sa main

gauche, il tenait une mallette, reliée à son poignet par des menottes. De l'autre, il poussait Samia devant lui, pistolet enfoncé dans le dos. Costume cravate, l'air pète-sec, il avait l'air sûr de lui. Ils étaient accompagnés par un individu au style baroudeur dont on voyait facilement l'appartenance à l'armée.

Sergio sortit du véhicule qui devait lui permettre de repartir après l'échange et se dirigea vers eux, grosse sacoche en bandoulière, l'œil aux aguets, se retournant fréquemment, comme s'il avait la sensation d'être suivi. Caché, à l'angle d'une rue, le colonel Braqué, talkie-walkie près de sa bouche, les observait et donnait des ordres.

- On ne bouge surtout pas pour l'instant !

Dans d'autres recoins, des hommes armés eux aussi les guettaient. L'un d'eux, posté sur un toit, avait un fusil à lunettes pointé sur Sergio.

Sans un mot, le commissaire, suivi de près par les deux hommes qui avaient leur arme braquée sur lui, entraîna Samia vers une autre voiture qui attendait là ; au volant, Hector qui portait une combinaison et un masque. Elle avait le visage tuméfié, les lèvres enflées, et Sergio eut un regard qui en disait long sur son besoin de vengeance. Il la serra dans ses bras, et le chauffeur reçut l'ordre de ne s'éloigner qu'au signal que lui ferait le colonel.

Puis Sergio les emmena vers la camionnette qui était garée quelques mètres plus loin. Le baroudeur fouilla le commissaire. Rien ! Ensuite il passa le véhicule au

peigne fin: les explosifs étaient bien là, Il ne fallait pas faire de faux pas ! Un comparse devait se trouver dans le coin, prêt à tout faire exploser si ça n'allait pas... Mais qui ? Pas le temps de faire des recherches maintenant. Il laissa le commissaire et le général pénétrer dans le véhicule et s'en alla s'asseoir à la terrasse du café d'en face, observant les gens qui consommaient, assis là pour profiter des quelques rayons de soleil de cette belle journée d'hiver; aucun d'eux ne paraissait dangereux. Dans la fourgonnette, le général prit le volant, et, après avoir ouvert sa mallette, la remit à Sergio qui déposa sa sacoche aux pieds du militaire.

- Voilà, vérifiez, dit Sergio, je vais le faire aussi.
Et les deux hommes jetèrent un rapide coup d'œil sur leur sac respectif avant tout examen plus en profondeur.

- Attention, le chef a procédé à l'échange ! Il fait un signe pour autoriser Samia à partir.

Hector ne se le fit pas dire deux fois et démarra tranquillement.

- Suivez le commissaire quand il aura pris la deuxième voiture, sans vous faire repérer; Il va certainement examiner si elle n'est pas piégée, mais on a mis un mouchard. On attend que le Général sorte; dès qu'il se sera éloigné suffisamment, je vous bipe et vous abattez le commissaire, ordonna le Colonel.

Lieutenant, qu'est-ce que c'est que ces personnes à la terrasse des cafés ?! C'est pas l'été ! Faites-moi rentrer tout ça, et en vitesse !

Le soldat qui s'était assis à la terrasse montra discrètement sa carte tricolore aux personnes attablées là, et les invita fermement à pénétrer à l'intérieur. A ce moment, Sergio quitta l'avant du véhicule, la mallette de cuir marron à la main, et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une superbe rousse très maquillée n'eut pas l'air d'apprécier d'être forcée de s'installer dans le café, mais force restait à la loi. Il pénétra lui aussi dans le café, et la jeune femme trouva quand même une place près de la vitre baignée de soleil. Puis Il se dirigea vers l'arrière de la camionnette pour s'asseoir et prendre connaissance du contenu.

- Surveillez-le bien ! S'écria le colonel.

Il disparut de la ligne de mire du tireur d'élite.

- Mon colonel, je ne le vois plus ! Il a tiré un rideau !

Un court instant passa. Les hommes étaient nerveux...

Le tireur se rendit compte que quelque chose clochait :

- Attention, le général se lève. Il ouvre le rideau, il crie, il sort son arme. Il tire ! C'est pas norma...

Et soudain, ce fut une formidable explosion ; la camionnette fut soulevée de terre et s'effondra au même endroit, en flammes. Des débris retombaient encore. Les militaires n'en croyaient pas leurs yeux. Ils se précipitèrent tous, pendant que des clients heureusement rentrés dans le café quelques minutes auparavant en ressortaient, l'air hébété, avant de s'éloigner. Tout avait

été pulvérisé! La déflagration avait été si forte que les corps s'étaient comme évaporés.

Le colonel passa sa colère sur ses subordonnés.

Le général Lamrache était passé de vie à trépas, mais au moins les documents et le commissaire avaient-ils été détruits !

Des faits bien réels

Dans une Commune de France, l'armurier fut dévalisé dès 8h. Les gens s'étaient précipités dans son magasin car ils avaient peur.

- *A 11h, je n'avais plus de fusil à pompe, ni de flash-ball, ni aucune munition de défense. Et je croule sous les commandes. Les clients m'ont expliqué qu'ils allaient riposter, déclara-t-il à la Presse.*

Pendant ce temps, au café du commerce, c'était l'heure de l'apéro, et les esprits s'échauffaient après quelques coups de trop.

- *Z'auraient mieux fait de rester dans leur bled !*
- *T'as raison, bafouilla un autre, Ras le bol !*
- *Pour leur faire passer leur histoire de djihad, c'est simple : on met en place des tribunaux militaires et boum ! Une balle dans la tête, ajouta un chasseur.*

- *Qu'ils retournent chez eux s'ils sont pas contents ici.*

- Bon, écoutez, les gars, on va leur rendre une petite visite ce soir. Vous êtes d'accord ?

- Ça va pas la tête, non?! Comptez pas sur moi, dit quand même un autre chasseur qui se leva et partit suivi de deux autres habitués.

Les trois autres restèrent là, à murmurer comme des conspirateurs.

C'est ainsi que plus d'une cinquantaine d'actes antimusulmans furent relevés en France. Des gens bouleversés par ces événements sanglants, dans des états plus ou moins prononcés d'alcoolémie s'ajoutant à un racisme latent qui ne demandait qu'à s'exprimer, eurent ce genre de réactions: tirs et jets de grenades contre des Mosquées, tags en tous genres : «Islam, on va vous niquer ! Arabe dégage ! Assassins, sales Arabes !» Sans oublier les têtes de porc accrochées à l'entrée de lieux de culte, les croix gammées, et les coups de feu contre des façades.

La fine fleur de la France des Lumières!

C'étaient sans doute le même type de personnes qui pouvaient à l'occasion détruire des tombes dans les cimetières juifs, voire chrétiens.

Heureusement ils n'étaient pas nombreux dans tout le Pays.

Mais, attiser les haines est si facile...

Une proposition honnête

La jolie blonde était déjà là quand Jacques entra dans le café. Ils se saluèrent, et il vint la rejoindre.

- Alors, ça va depuis hier, lui dit-elle avec un beau sourire.

- Autant que faire se peut, lui répondit-il. A propos, c'est quoi votre prénom ?

- Moi, c'est Marie. Vous avez vu, la manif qui se prépare ? Ça va être grandiose !

- J'espère bien ! Ce sera un hommage à toutes les personnes assassinées, à la liberté de la Presse et à la Laïcité. D'ailleurs, c'est nous, les rescapés et nos familles qui serons en tête du cortège.

- C'est la moindre des choses, vous le méritez bien...

- Vous savez que le Président ainsi que tous ses hôtes de marque viendront nous voir et nous parler, pour nous apporter le soutien de la Nation ?

- Ah bon, vous irez avec votre famille, je suppose

- Ben, je n'ai personne.

Il marqua un temps :

- Ça vous dirait de m'accompagner ? Vous serez aux premières loges.

- Oh, je n'ose pas ; je ne suis pas du premier cercle et je ne voudrais pas faire tache.

- Si, si, j'insiste ; on se retrouve ici à midi et on ira ensemble, d'accord ?

- Bon, c'est entendu, j'accepte avec joie. Merci.

Et la conversation repartit sur d'autres sujets. Le caricaturiste était heureux d'avoir rencontré cette jeune fille qui l'intéressait et qui, par sa seule présence, l'aidait à surmonter l'épreuve qu'il traversait.

Dernière mise au point

Dans le café où ils s'étaient installés, le chef du complot, Noijac, Secrétaire Général de l'Elysée, ouvrit les débats à voix basse :

- Messieurs, l'heure est grave ; le sort en est jeté. C'est pour demain. Tout d'abord, nous devons déplorer la mort du général Lamrache dans l'explosion de la camionnette. Au moins ce putain de Commissaire et nos secrets sont-ils maintenant enterrés, et notre homme peut-il poursuivre son plan et travailler tranquillement.

Colonel, les troupes sont prêtes ?

- Oui Monsieur, dès que l'explosion aura eu lieu, elles ont pour consigne de s'emparer de l'Elysée, de Matignon, du Parlement et des principales chaînes télévisuelles.

- Bon, l'Etat sera vaquant et je ferai une déclaration en direct de l'Elysée dans la demi-heure qui suivra. Et vous, les services secrets ?
- Nous avons des hommes à travers toute la France qui travailleront de concert avec des truands et des extrémistes entre autres; ils vont enflammer les mosquées, commettre des ratonnades, et boucler les quartiers, pour mettre les « jeunes » dans des camps ainsi que tous les récalcitrants. Il y aura des représailles de la part de ces populations et ce sera l'engrenage, dit Ponsard.
- Très bien. Cette fois, j'espère que les Français vont réagir un peu plus que ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, et qu'ils prendront fait et cause pour nous, devant les tueries qui risquent de se produire.
- C'est vrai ça ! Une cinquantaine d'actes anti musulmans sur toute la France suite aux attentats à Charlie Hebdo, et si peu de réactions! ça aurait pu être mieux ! Vous imaginez en Afrique, au Pakistan, dans l'ensemble des pays musulmans, si des Chrétiens avaient tué une vingtaine de personnes importantes et l'avaient revendiqué au nom de leur foi ?!!! Ça aurait signifié la mort de milliers d'entre eux... Quand on voit déjà ce qui s'est passé dans les ambassades, dans les rues, les appels au meurtre, les fatwas, pour une simple caricature... s'exclama le Colonel.

- Ah, les Français sont étonnants. Je parie que demain, ils seront des millions dans les rues pour défendre la Liberté, au lieu de commettre des actes de vengeance, soupira Rivar.

- Eh oui, c'est la différence entre nous qui vivons au 21ème siècle et ceux qui en sont encore en l'An mil.

Mais demain, ce sera différent : la haine va exploser. Et nous tirerons les marrons du feu. Bon, arrêtons de dissenter. Rappelez-vous : personne ne doit se trouver dans un rayon de trente mètres autour du Président : la charge que notre homme va donner à Souad est d'une puissance exceptionnelle.

Allez, Messieurs, pour la France, conclut Noijac.

Ils levèrent une coupe de champagne, puis chacun s'en alla de son côté, conscient de l'enjeu historique phénoménal du lendemain

.

Impair et gagne

Sergio et le général Lamrache étaient arrivés près de la camionnette ; Sergio avait été fouillé. Son œil exercé avait situé quelques personnages qui le guettaient.

- Je vous préviens, rappela-t-il, au moindre problème, tout saute !

- Moi aussi, je vous avertis, cette mallette possède un code ; si vous tentez quoi que ce soit sans mon aval, c'est l'explosion assurée.

Le baroudeur qui escortait le général ressortait de la camionnette qu'il venait d'examiner, rassuré.

- Allez Lamrache, montez, ajouta Sergio; préparez la mallette, et mettez en marche.

A l'intérieur, l'émissaire s'assit au volant sur le seul siège situé à l'avant du véhicule.

- Alors, ces preuves, vous me les donnez !? S'inquiéta le général pressé de conclure, après avoir ouvert la mallette et l'avoir remise à Sergio.

- Tenez. On va éplucher ça, chacun de son côté.

Le commissaire déposa son sac contenant l'appareil photo ainsi que le dossier Abou Ralil aux pieds du comploteur et récupéra la mallette qu'il ouvrit grâce au code donné par le colonel. Les deux hommes jetèrent un œil rapide sur le contenu, et le militaire fit un signe pour libérer Samia qui partit en voiture avec Hector.

«Une bonne chose de faite», pensa Sergio qui se retournait fréquemment.

Au moment où, à travers la vitre, il jetait un coup d'œil à la terrasse du café de façon à être bien vu à partir de l'extérieur, il commença à égrener les secondes dans sa tête. 1, 2 ...

A cet instant même, le militaire se leva et se dirigea vers la belle rousse... Sergio se crispa légèrement.

- Bon Dieu, non, pas ça !!!!

Il faisait simplement entrer les consommateurs attablés dehors dans le café.

- Ouf, tant mieux, fausse alerte.

Sergio la vit s'asseoir à la fenêtre du café. Le temps passait ! Vite !!!

- Je vais m'asseoir à l'arrière, dit Sergio. Surtout, ne bougez pas, je vous ai à l'œil. Le temps de compter la somme et je sors. Je vous rappelle que je pars avec la voiture que vous voyez là, trente minutes avant vous. Si quoi que ce soit ne va pas, tout explose, et vous avec!

Il passa à l'arrière et tira légèrement le petit rideau de séparation, l'air de ne pas y toucher. Pendant que le général trépignait d'impatience en ouvrant le sac, Sergio, tout en lui parlant pour le rassurer, retira rapidement la trappe cachée sous le tapis qu'il avait pris soin de dévisser à l'avance durant la nuit.

- 35,36...Allez, vite, les égouts. Déjà quarante secondes de passées! pensa-t-il.

Il se laissa descendre dans le conduit dont il avait aussi déplacé la plaque sur le côté, pendant que le général vérifiait les documents. La sueur perlait à son front.

- 46, 47...Tamara était en train d'égrener les secondes. Allez, Sergio, dépêche-toi!

- 54, 55... comptait Sergio en essayant de remettre silencieusement la plaque qui grinça cependant.

A l'avant du véhicule, la Général entendit un bruit métallique. Inquiet, il se leva, se précipita à l'arrière, et

ouvrit le rideau. Horreur ! Sergio s'enfuyait avec la mallette ! Il cria, sortit son arme et tira dans l'interstice laissé par la plaque que Sergio refermait.

- 60 !!! Tamara avait mis la main dans son sac discrètement.

Le Général constatant la disparition de Sergio, avait compris. Un rictus couvrit son visage et il tira encore.

A ce moment-là, Tamara appuya sur un bouton.

Le cri du militaire et les détonations furent couverts par une explosion si forte que Sergio, bien que sous terre, fut projeté très fortement, heurtant les murs et atterrissant dans l'eau. Abasourdi, il se releva, ses habits en lambeaux, des contusions sur tout le corps, et se précipita comme il put, vers le bout du tunnel, pendant qu'on entendait encore les bruits des débris de toutes sortes qui retombaient dehors.

Puis bien que très secoué, il rejoignit, mallette en main, ses amis, Hector, Genti, et Samia qui l'attendaient non loin de là, à l'endroit convenu dans une autre voiture. Pas fous, ils avaient abandonné la première. Il serra une seconde sa dulcinée dans ses bras, et ils s'enfuirent sans perdre de temps dans un troisième véhicule, on n'est jamais trop prudent.

Arrivés chez Hector, Tamara était déjà là, à la grande joie de celui-ci. Elle s'était démaquillée et avait enlevé sa perruque rousse et ses habits provocants.

Samia, après la joie des retrouvailles, leur communiqua alors les informations dont elle disposait : Souad devait

rencontrer Abou Ralil demain à dix heures à la Grande Mosquée. Elle avait entendu parler d'explosion, de manifestation, d'armée...

Ils en restèrent bouche bée. Ainsi Souad allait-elle au sacrifice, et les comploteurs comptaient-ils se débarrasser demain, de tous les dirigeants venus des quatre coins du monde !!!...

Pendant ce temps, les télévisions étaient arrivées sur place, rue Vercingétorix, et annonçaient la mort du Général Lamrache et du commissaire du quartier de Charlie Hebdo dans ce qui semblait être aussi un attentat. Après les meurtres commis par les frères Kouachi ainsi que par Coulibaly, après la disparition de l'urgentiste, les morts dans un appartement, dans une ferme et dans une cité, cela faisait beaucoup pour la Police...

Sergio était sur les rotules après tout ce qu'il venait de vivre. Il savait tout maintenant. Il ne devait pas se montrer jusqu'au lendemain, à la mosquée. La journée serait difficile. Alors, il décida de faire une bonne sieste pour reprendre des forces. Il prit un somnifère, un antalgique, et s'endormit rapidement.

Les réseaux de la haine

Samia, restée seule avec ses deux nouveaux amis, ne put s'empêcher de leur expliquer ce qui arrivait à sa famille. Elle ne savait que faire, et était effrayée et complètement

désorientée par tout ce qui se passait dans sa vie depuis deux jours. Elle s'en remettait à eux qui évoluaient dans un monde si différent du sien.

Au fur et à mesure de la discussion, Hector prenait des notes : nom, adresse, idées qui lui traversaient l'esprit.

Pendant qu'ils étaient là, à réfléchir, ils apprirent par la télévision, le décès d'un jeune homme qui avait été abattu par un dealer et était jusqu'alors dans le coma. La photo apparut : Sofiane, son cousin, son frère !

Samia cria et tomba, pleurant longtemps de tout son être, frappée d'horreur. Tout s'écroulait autour d'elle : son métier, sa famille. Son visage boursoufflé était envahi de larmes de détresse.

Et puis, la rancœur l'envahit, elle aussi, comme cela avait été le cas pour son père et son oncle, ressentiment contre ce dealer et tous ses semblables, haine qu'elle ressentit pour la première fois de sa vie.

Cet individu allait pouvoir continuer son commerce juteux pour lui et ses supérieurs, recommencer à tuer des gens. Cela lui devint insupportable.

Il fallait qu'il paie ! Ainsi que ses commanditaires !

Sergio ne pouvait pas l'aider, n'ayant pas le temps, mais eux, Hector et Tamara ?

Ce n'était pas pour déplaire au couple qui se rouillait un peu ces temps-ci et qui avait l'habitude de travailler hors de toute légalité. Alors, ils se mirent à cogiter. La première chose à faire était bien sûr de retrouver le dealer, mais il avait disparu avec son complice après le

meurtre et la poursuite. Et cette fois, il ne se montrerait pas de sitôt.

- Il faudrait pouvoir rentrer dans son compte Facebook s'il en a un, ou remonter à partir de sa boîte mail, et s'insinuer dans les méandres, dit Tamara.
- Oui, mais ce n'est pas vraiment notre rayon, rétorqua Hector.
- Par contre, moi, je sais faire ! s'exclama Samia. Elle leur raconta sa vie de hacker et ce qu'elle avait fait pour Sergio en s'infiltrant dans le dossier « Abou Ralil » à la DGSE.
- Eh bien, ma petite, tu ne manques pas de courage, reprit Hector.
- Oh détrompez, vous, vous auriez dû me voir quand j'ai fait ça, je n'en menais pas large ! J'avais les jambes tremblantes, la gorge sèche.
- Tu n'en as que plus de mérite. Bon, alors, on y va? On avisera ensuite, ajouta Tamara.
- D'accord, mais on n'en parle pas à Sergio, il a suffisamment à faire. Vous avez un ordinateur portable et une imprimante, je suppose ? demanda Samia.

Ils acquiescèrent et les lui apportèrent. Samia se mit alors au travail. A partir simplement des nom et prénom de l'individu, elle commença à dérouler un fil dont elle seule connaissait la logique. Sous le regard médusé et quelque peu admiratif de ses amis qui voyaient des

fenêtres de plus en plus nombreuses s'ouvrir, la vie de cet individu qu'elle détestait, commença à s'étaler devant eux à une vitesse surprenante : adresses, famille, contacts, liste des clients, actions menées, fournisseurs, tout cela s'étalait maintenant devant leurs yeux. Samia choisissait les pages à imprimer. Hector et Tamara saisissaient alors les copies et commençaient à étudier les informations recueillies, surlignant ce qui leur paraissait important.

Quand ils eurent tiré le maximum de ces fenêtres ouvertes sur le malheur, ils récapitulèrent ensemble toutes les données acquises. Cela leur prit deux bonnes heures. Ils avaient là un grand nombre d'indications à livrer à la police, qui permettraient de détruire une grande partie de cette filière de la drogue.

Mais si le sort des dealers semblait scellé dans l'esprit des trois compagnons, ils voulaient maintenant remonter plus haut.

Qui dirigeait ? Quels étaient les patrons ? Que devenait l'argent ? Il fallait aller au-delà de ce qui s'étalait pour l'instant sous leurs yeux, pénétrer des sites connexes.

Et l'opération recommença, pour remonter les échelons, longue, fastidieuse, mais qui au fur et à mesure apportait son lot de satisfaction.

- Là, regardez, un gofast est prévu lundi à 9h ! C'est notre dealer qui doit l'assurer : 450 kilos de résine de cannabis...

- Trouve-moi tous les détails, ordonna Hector :
marque et numéro d'immatriculation du véhicule,
lieu de départ, pour où, qui remet la drogue, où va
l'argent ?

Samia reprit son travail. Tout y était, sauf qui empochait le gros de la mise. A nouveau, elle se remit en chasse, suivie dans sa besogne par Hector et Tamara qui étaient partis à la traque du gros gibier.

Il était déjà 18h, quand enfin, elle dénicha le site concerné. Voilà donc à qui allait la plus grande partie des sommes engrangées par ce trafic : un conseiller culturel d'une ambassade des pays du Golfe ! Il récoltait quatre-vingts pour cent des profits, ce qui représentait des sommes faramineuses. Et les dealers ignoraient évidemment tout de ça.

Il logeait dans un immeuble cossu du 16ème arrondissement de Paris.

- Mais enfin, ces pays n'ont pas besoin d'argent ; ils sont assez riches, s'exclama Tamara.
- Il doit agir pour son propre compte à l'insu de ses employeurs, proposa Hector, ou avec leur accord tacite, le laissant faire tant que ça les arrange...

Il fallait en savoir davantage.

Et c'était reparti.

Samia était dans son élément. Elle pouvait à loisir, et sans peur, se livrer à son passe-temps favori. Elle prenait garde à ne pas laisser de trace derrière elle. Pendant ce temps, Hector et Tamara étaient descendus à la cave.

Quand ils revinrent, une bonne bouteille à la main, ils étaient chargés: armes de poing, explosifs, minuteurs, détonateurs, la panoplie parfaite du parfait agent qu'ils déposèrent sur une table voisine avant de les recouvrir.

- Oh !! S'exclama Samia à cet instant.

Elle venait de pénétrer un site hyper protégé dédié au djihad, où l'on pouvait voir sur différentes fiches, des jeunes filles habillées normalement d'un côté, et en nikab de l'autre, avec leur identité et leur adresse.

Pour un certain nombre, elles étaient parties pour la Syrie. Pour d'autres, elles étaient « en attente », et en ce qui concernait la troisième catégorie, elles étaient cataloguées « prise de contact récente ».

- Fichtre, c'est pas possible ! On est tombé sur un réseau de pourvoyeurs de jeunes filles à Daech.

Ils utilisent l'argent de la drogue pour cela. Et personne, même chez les trafiquants de drogue ne s'en doute..., dit Samia.

- Bien, on va débarrasser le pays de cette filière, décida Hector. Continue.

Ils se concentrèrent sur le site. Des dizaines de filles de quatorze à vingt-cinq ans ! Et l'on pouvait consulter toutes les vidéos des conversations qui les avaient conduites là, de leur patient endoctrinement. Il y avait des «beurettes», mais aussi de bonnes françaises de souche.

En écoutant les diverses conversations avec leur mentor, on pouvait constater comment celui-ci les faisait parler, et, tel une pieuvre, étalait lentement ses tentacules autour

d'elles, adaptant son discours à chacune d'elles, en fonction de son profil psychologique qui était d'ailleurs joint sur des fiches. Il était très fort. Ses techniques de recrutement étaient très raffinées, bien plus insidieuses et efficaces que celles utilisées pour les frères Kouachi par exemple. Et il obtenait des succès chez environ cinquante pour cent de filles qui n'avaient rien à voir avec l'Islam et l'immigration : des filles de fonctionnaires, de professeurs, de la classe moyenne, appartenant à des familles chrétiennes ou athées. Ce rabatteur qui parlait le français remarquablement, faisait preuve d'une emprise psychologique surprenante : s'appuyant sur les manquements de notre démocratie, il installait progressivement dans la tête de ces jeunes filles une grille de lecture paranoïaque et démoniaque de nos sociétés qui complotaient contre elles et le Monde. Il les faisait rêver, et n'abordait la torture, le meurtre, le martyr qu'à la fin de leur mise en condition sectaire. La seule solution contre le complot sioniste, journalistique, politique était le retour à l'Islam ; mais pas n'importe lequel : pas celui de l'imam de la mosquée du coin, ni celui des parents, mais l'Islam vrai, celui de l'Etat islamique, de Daech, d'Al Nosra.

D'où la nécessité d'une purification interne à l'Islam même.

Il les faisait lentement se couper de leurs amis, de leurs loisirs, puis de l'école, et finalement de leur famille même, car « ils étaient évidemment tous embrigadés dans

ce fameux complot ». Il était alors trop tard, et la jeune fille détruisait tout ce qui la reliait à sa famille, faisant tout pour être rejetée, et s'auto-exclure.

Elle devenait alors un robot persuadé d'être «une élue », utilisant des phrases toutes faites, et on pouvait, à ce moment-là, lui faire accomplir tout ce qu'on voulait : jusqu'au départ en Syrie pour se marier là-bas avec les guerriers de Daech, et pour éventuellement mourir en martyr.

Tout se passait exclusivement sur internet, depuis le premier contact sur Facebook ou autre, jusqu'à la veille de leur départ de France.

Ces filles ne se doutaient pas de ce qui allait leur arriver. Les combattants djihadistes, n'attendraient pas le paradis pour pouvoir chevaucher les cent mille vierges, ces houris qui les attendaient dans les magnifiques jardins d'Allah afin de leur donner toutes les jouissances qu'ils n'avaient pas eu sur terre. Non, ils feraient des mariages temporaires, mariages de plaisir, comme le permettait un accommodement avec leur religion, mariages qui ne dureraient que quelques heures, le temps de les « sauter » légalement. Elles leur serviraient ainsi de chair fraîche ainsi que de reproductrices.

Cela ressemblait bien à un réseau de prostitution à l'échelle de l'état islamique, réseau de traite des beurettes et des autres, mais avec leur consentement.

En parcourant le «catalogue», à la rubrique « en attente », quelle ne fut la surprise de Samia en reconnaissant la fille

d'un couple de professeurs bien français que ses parents fréquentaient à l'occasion dans le quartier. Elle avait quinze ans. Samia l'avait vaguement aperçue, discutant en bas des tours, et l'adolescente ne se souvenait certainement pas d'elle car cela faisait bien un an.

Que faire ? Prévenir les parents suffirait-il, alors qu'il y avait urgence ? Elle lut en effet que la jeune fille devait se rendre derrière le stade de St Ouen lundi à 14h, revêtue d'une burqa, et qu'elle serait exfiltrée de France pour rejoindre la Syrie. Une voiture conduite par deux femmes également en burqa la récupérerait.

Ils tinrent alors conseil pour décider des actions futures et se répartir les rôles : lundi matin, Hector et Tamara s'occuperaient du go-fast ; ça, c'était le plus facile, à les écouter.

Mais la jeune fille ? Comment la tirer de là ? Pas le temps pour qui que ce soit d'essayer de la raisonner. Cela ne servirait à rien d'ailleurs, sinon à la renforcer dans ses convictions concernant le fameux complot. Il fallait l'empêcher d'aller au rendez-vous de gré ou de force; et, il était trop tard pour prévenir la police qui devait être suffisamment occupée en ce jour précédent la grande marche.

De toutes façons, cela aurait été insuffisant pour Samia ; il fallait en profiter pour détruire la filière, couper les têtes de l'hydre.

Ils se servirent un verre et se mirent à réfléchir, l'un allongé, l'autre faisant les cent pas, la troisième, Samia, les coudes appuyés sur la table, la tête entre ses mains.

Ce fut elle qui émit une idée ; mais elle hésitait à en faire part, car elle était concernée dans sa réalisation et ne se sentait pas vraiment le courage de mener à bien le plan qu'elle venait de concevoir. Mais après maints attermolements, ne trouvant rien d'autre, elle finit par l'exposer au couple.

Hector et Tamara en restèrent cois. Une thérapie de choc pour l'adolescente ; pour le reste...

- Pour une fille qui a peur, tu n'as pas froid aux yeux ! Je ne sais pas si tu te rends compte du danger que tu vas encourir ! s'exclama Hector. Non, je ne suis pas d'accord, tu n'as pas l'habitude. Et puis, Sergio nous a demandé de veiller sur toi ; ce n'est pas pour t'envoyer à l'abattoir. Ces gens sont dangereux.
- Non, non, je ne suis pas d'accord non plus, renchérit Tamara ; ou alors je viens avec toi.
- Mais on ne peut pas à deux, rétorqua Samia. Vous avez une autre idée ? Moi, je veux bien, car rien que d'y penser, j'en suis toute retournée. Sachez cependant, que de toute façon, je m'occuperai personnellement du commanditaire, pour venger Sofiane ! Il n'y a pas à discuter ! dit-elle d'un ton péremptoire nouveau chez elle.

Cependant, aucune autre nouvelle solution, aucun plan B, au bout de dix minutes de réflexion durant lesquelles Hector et Tamara n'arrêtèrent pas de tourner en rond.

- Bon, ok, on la prend ton idée, mais à contrecœur ; et on va mettre des garde-fous : on se donne la nuit pour réfléchir davantage aux modalités d'exécution, trancha Tamara.
- Allez, santé ! Et ils essayèrent de se relaxer.

Quand Sergio émergea de son sommeil réparateur, il les rejoignit.

Il avait encore très mal un peu partout, mais ça passerait...

CHAPITRE 5

PARIS, DIMANCHE 11 JANVIER

La poursuite

Sergio était déjà debout à 5 heures du matin. Mais ses blessures le faisaient encore souffrir fortement. Samia dormait à poings fermés. Son visage était horriblement tuméfié après les nombreux coups portés par Abou Ralil. «Il va le payer !», pensa Sergio. Il mesurait les enjeux cruciaux de cette journée et voulait être dans le meilleur état possible. Sans faire de bruit, il s'installa sur le bord d'une chaise pour pratiquer la méditation taoïste ou orbite microcosmique qui l'aiderait à faire circuler son énergie dans les méridiens et à renforcer son corps et son mental.

Vers 6 h, Hector toqua doucement à la porte de la chambre et Sergio le rejoignit dans la cuisine où ils se firent un café serré.

- Tu sais, la petite, elle est formidable, lui dit-il.
- Oui, c'est vrai, et je tiens vraiment à elle. Mais quelle peureuse ! répondit Sergio en souriant. Non, sérieusement, je plaisante, mais c'est vrai ; et je dois avouer que je l'ai embringuée dans quelque chose qui la dépasse.
- Peut-être, cependant, malgré sa crainte, elle a quand même réussi à te fournir le dossier Abou chose! C'est pas rien ! Et ils l'ont sacrément amochée.
- Ecoute, j'insiste encore une fois : je compte sur vous deux pour prendre soin d'elle quoi qu'il arrive aujourd'hui, appuya Sergio.
- T'en fais pas, avec Tamara, on va jouer les gardes du corps. On ne la lâchera pas d'une semelle.

- Tiens, tu lui passeras mon téléphone à carte ; j'en achèterai un autre et c'est elle qui vous tiendra au courant, dit Sergio en le posant sur la table. Tenez-vous prêt en début d'après-midi, je l'appellerai dès que j'aurai quelque chose d'important pour vous.

- Entendu, pas de problème.

Puis, alors qu'il était 9h00, Sergio partit pour la grande mosquée de Paris, après avoir déposé un baiser sur le front de Samia qui faisait semblant de dormir. Elle ne voulait pas entrer dans une conversation où elle aurait pu se trahir et l'inquiéter en abordant ce qu'elle comptait faire, alors qu'il avait une tâche si lourde à accomplir.

Sergio avait toujours apprécié l'Art musulman tourné vers les jardins frais et agréables, comme on pouvait les voir à l'Alhambra de Grenade ou en peinture sur le mur de la mosquée des Omeyyades à Damas, et aussi vers la géométrie et la stylisation de l'écriture arabe qui pouvait à elle seule être une véritable œuvre d'art.

De ses voyages, il se rappelait avoir vu aussi des images et peintures du Prophète en Iran, et spécialement à Ispahan. Cela s'était produit surtout chez les Chiïtes : une façon pour eux, de se démarquer en tant que Perses, des Arabes sunnites qui les avaient opprimés lors de la conquête du pays...

Il était maintenant 10 heures. Il avait retiré ses chaussures et avançait, en longeant les murs à l'intérieur de l'édifice

religieux, l'air de rien pour ne pas se faire repérer, espérant tomber sur ce fameux Abou Ralil.

Une femme passa très discrètement à quelques mètres de lui, se dirigeant vers la sortie. Il fut très étonné de constater que c'était une belle jeune fille blonde recouverte d'un simple voile très discret sur la tête.

« Après tout, se dit-il, n'ayant aucun apriori, chacun son truc ; elle peut bien avoir la religion qu'elle veut ! ».

Elle tenait un sac de sport qui semblait assez lourd.

La pénombre qui régnait en ce lieu était aussi l'alliée du commissaire. Il avait une certaine admiration pour ce Jean Khawam, d'un point de vue strictement professionnel bien sûr.

Ça c'était de l'infiltration ou il n'y connaissait rien !

Les douleurs à son bras et sa jambe gauches, qui le handicapaient, suite à ses différentes blessures, le poussèrent à s'asseoir, et il attendit. Il fit le vide, yeux mi-clos, tous ses sens en éveil, et essaya de se rendre « transparent ». Le temps passait. Seul le bruit de quelques pas feutrés, et de l'eau qui s'écoulait lentement dans une fontaine le tenaient en éveil. Quelques personnes étaient en prière.

Un individu barbu en djellaba passa à quelques mètres de lui, continuant d'avancer en lui tournant le dos, un sac de voyage en cuir en bandoulière. Il poursuivit son chemin et entra dans un grand espace servant aux ablutions ; ce pouvait être n'importe qui.

Sergio, qui ne savait où porter son regard, se remit en mode veille. Il y avait toujours très peu de monde, tout était très calme.

Quelques minutes plus tard, il vit sortir de cette même salle un homme brun, grand, athlétique, habillé à l'européenne. Sergio remarqua surtout le sac : le même que précédemment ! Ceci lui mit la puce à l'oreille. D'où il était, il pouvait voir sans être vu, et il scruta attentivement le visage du personnage. Celui-ci était rasé de près, et malgré la pénombre, il le reconnut : Abou Ralil était redevenu Jean Khawam, une fois son travail accompli. Il semblait parfaitement à l'aise et se dirigeait vers la sortie. Il était 10h45.

Dehors, il sortit deux chaussures de son sac et les enfila, comme si de rien n'était..., car, dans les miroirs placés en hauteur, il avait repéré quelqu'un qui le filait, et pas n'importe qui, puisque c'était ce satané commissaire, dont le visage était passé en boucle à la télé, suite à son décès présumé...

- Bon sang de bonsoir, c'est pas possible ; il devrait être mort !

Son esprit tournait à toute vitesse.

- Il m'a reconnu; qu'est-ce qu'il fait là ? Il faut absolument que je l'éloigne de la manifestation et de Souad. Je lui réglerai son compte plus tard. Pas de vague maintenant !

Il fallait qu'il improvise.

Il héla un taxi.

Cela ne lui déplaisait pas d'avoir à se mesurer à ce fameux Sergio qui venait de montrer un échantillon de son talent en faisant croire à ses chefs qu'il avait « explosé » dans la camionnette.

Mais qui donc l'avait renseigné pour ce matin à la mosquée ? Avait-il vu Souad, et pouvait-il l'avoir reconnue malgré son déguisement ? Les avaient-ils aperçus ensemble ? Autant de questions sans réponse pour l'instant.

Pas le temps de prévenir les autres, il fallait improviser.

La B A

Dès le départ de Sergio, Samia s'était levée. Tamara avait eu le temps de sortir et de se procurer ce dont ils avaient besoin ; elle rentrait tout juste, guillerette, comme si elle allait faire une blague à des amis, alors que Samia, était dans un foutu état.

- Bien, dit Hector à Samia, donne-moi une preuve pour les parents. J'attendrai onze heures pile pour sonner à leur porte. D'ici là, il faut que vous ayez réussi votre coup, sinon, ça ne servira à rien.

Elle alla imprimer et récupérer quelques feuillets qui prouveraient la véracité des renseignements concernant l'endoctrinement de la jeune fille et les lui remit.

Hector s'en alla après un baiser à Tamara, les laissant seules.

La première partie du plan pouvait commencer.

- Allez, au boulot, dit Tamara joyeusement, en sortant deux burqas de son sac, un grand drapeau islamiste, une poche de sang ainsi qu'un caméscope et un pied.

Elles allèrent dans une pièce un peu sombre et Samia se recouvrit de son nouvel habit, laissant sa tête nue pour l'instant. Sur le mur du fond, elles accrochèrent le drapeau noir de l'Etat Islamique, et Samia alla s'installer sur une chaise, derrière une table sur laquelle elles placèrent l'ordinateur portable. Tamara passa derrière le caméscope et cadra juste ce qu'il fallait pour rendre la scène crédible: cela pouvait se passer n'importe où à travers le monde.

Puis Samia brancha l'appareil et s'introduisit par effraction dans le site rencontré la veille.

Elles savaient que la jeune fille devait se connecter à 9h30 tapante : ultime rencontre par internet avec le Conseiller culturel.

Il fallait les laisser faire afin qu'il n'y ait aucun doute pour celui-ci sur le départ de la jeune fille en Syrie, et intervenir tout de suite après, comme par hasard.

Elles assistèrent en direct à la rencontre virtuelle au cours de laquelle furent fournies les dernières instructions: le rendez-vous du lundi à 14h fut confirmé. Elle serait emmenée pour prendre l'avion jusqu'en Turquie ; et de là, elle passerait en Syrie où son mariage à un combattant djihadiste serait immédiatement célébré.

Quand, à 10h, la conversation fut terminée, et que l'homme eut raccroché, Samia prit le contrôle de son ordinateur sans perdre une seconde, avant que la jeune fille ne se déconnecte, et elle enchaîna de manière spectaculaire de manière à l'empêcher de réfléchir.

Elle entra dans le champ du caméscope, courant, affolée, revêtue de sa burqa dont elle enleva le haut devant la caméra.

- Au secours, sauvez-moi, cria-t-elle, tournée vers l'ordinateur et la caméra. Je suis française ; Regardez ce qu'ils font aux filles qu'ils emmènent en Syrie ! J'ai été donnée en pâture à tous les combattants. Ne les croyez pas !

Son visage tuméfié certifiait des coups reçus. Son affolement qu'elle feignait admirablement renforçait la véracité de la scène. Elle reprit, complètement affolée :

- A l'aide, qui que vous soyez, je vous en prie, aidez-moi ! J'ai été violée cent fois ! J'ai voulu résister ; alors ils me battent et je me suis enfuie ! Ils sont à ma poursuite, Ils nous mentent, ils nous mentent ! Au secours ! Ce sont des fous ! Au secours !

Disant cela, elle ne devait pas être loin de la vérité de ce que vivaient ces pauvres filles qui étaient trompées depuis le début, et de la folie de ces hommes sanguinaires.

Elle se tourna vers le hors champ de la caméra, mettant ses mains en protection de son visage :

- Non, non, pitié, hurla-t-elle.

A ce moment, on entendit un Alla hou Akbar suivi de coups de feu, et elle s'écroula sur l'ordinateur, toute ensanglantée, le visage marqué par les coups que lui avait portés Abou Ralil bien tourné vers la jeune fille, pendant qu'un magnétophone envoyait des « Alla hou Akbar » véhéments, des cris de joie.

Grésillements...

Fin.

Tamara leva le pouce pour saluer le travail de l'artiste, en signe de victoire.

- Espérons que cela suffise... dit-elle en écartant les bras. En tout cas, ça devrait créer un choc chez elle.

A l'autre bout, l'adolescente resta paralysée, comme pétrifiée, durant un bon moment, devant le spectacle d'horreur dont elle venait d'être témoin. Puis, son visage de robot commença à se transformer, à être agité de tics, et tout à coup, une grande vague la submergea, et elle éclata en sanglots, trahissant des émotions refoulées depuis longtemps.

« C'était donc ça, ce pour quoi elle était prête à partir ! »

Toutes ses certitudes furent remises en cause d'un seul coup par ce choc, et elle se jeta sur son lit, criant, hurlant, pleurant abondamment.

Il lui fallut du temps pour revenir à elle, et se rendre compte du traquenard dans lequel elle était tombée. Etait-

ce possible ? Elle reprit lentement ses esprits après cette commotion. En tout cas, elle devait réfléchir d'avantage...

C'était son tour d'appeler à l'aide ! Mais vers qui se tourner ? Elle avait fait le vide autour d'elle... Vers ses parents? Mais leur relation était devenue détestable, par sa faute. Comment aller vers eux, si proches dans une pièce à côté, et si loin pourtant ?

Elle se pelotonna dans son lit, ne sachant que faire. Son cerveau s'était remis à fonctionner à peu près normalement, maintenant. La peur avait servi d'électrochoc.

- Quelle gourde ! Mais quelle idiote ! Pensait-elle, pleurant tout son saoul.

A 11 heures pile, Hector sonna à la porte de l'appartement des parents. Il montra sa carte de la DGSE et ceux-ci ne purent que le faire entrer, ne comprenant pas ce qu'un espion venait faire chez eux. Ils s'assirent dans le salon. Hector remarque l'ameublement, les livres, l'aspect cossu de cette famille d'enseignants. Il allait leur faire très mal, mais c'était salutaire.

Leur fille était dans sa chambre en train de faire ses devoirs, lui dirent-ils quand il leur parla d'elle ; ils ajoutèrent qu'ils n'arrivaient plus à avoir quelque relation que ce soit avec elle.

Hector leur présenta les preuves du départ prochain de leur enfant pour la Syrie. Eux qui l'après-midi même

allaient participer à la marche républicaine en mémoire de tous les morts et en criant « Je suis Charlie » restèrent KO dans leur fauteuil.

Il dut faire preuve de tact et de toute sa persuasion pour leur faire réaliser qu'ils ne rêvaient pas, que c'était bien la réalité, et qu'hélas, elles étaient assez nombreuses dans ce cas, à s'être fait manipuler, de même que des garçons d'ailleurs, dans un autre registre.

Puis, quand ils eurent fini par admettre la terrible vérité, il leur expliqua la marche à suivre :

- A l'heure qu'il est, elle devrait être complètement groggy. Ne me demandez pas pourquoi. Surtout, n'abordez pas le sujet avec elle pour l'instant et évidemment, ne lui parlez jamais de moi. Faites comme si vous ne saviez rien. Allez vers elle, et donnez- lui le plus d'amour que vous pouvez. Faites-lui revivre des événements d'il y a quelques années, quand vous étiez bien ensemble. N'hésitez pas à sortir les photos anciennes. Et de plus, partez, éloignez-la d'ici quelques jours, un long week-end, sans ordinateur, sans portable, juste vous et elle, au bord de mer ou à la campagne, à vous de voir.

Disant cela, il le pensait, bien sûr, mais il ne voulait surtout pas que quiconque puisse entrer à nouveau en contact avec elle, et, découvrant le pot aux roses, la « retourne » à la dernière minute.

Du moins jusqu'au lendemain...On ne sait jamais !

- Ensuite, quand vous aurez renoué la relation, n'hésitez pas à consulter un psychologue avec elle. Allez, courage, conclut-il, leur serrant la main avant de repartir.

Ça c'est de la BA, pensa-t-il, tout content en sortant.

Maintenant, on va changer de registre !

Et il retourna chez lui, pour attendre les instructions de Sergio.

Un tourisme particulier

- La Tour Eiffel, s'il vous plaît.

Dans le rétroviseur du véhicule, Jean Khawam vit le commissaire qui claudiquait et appelait un autre taxi.

- C'est bon pour moi ça, il semble blessé, pensa-t-il, et il s'installa confortablement.

Jean se remémora ces dernières années, tout ce qu'il avait dû faire et subir. Aujourd'hui, ça allait être l'apothéose, le bouquet final de son travail acharné. Pour l'instant, il allait se comporter comme le parfait touriste et faire faux-bond à son pisteur.

A 11h30, il fit la queue en bas de la Tour Eiffel, prit un billet et monta au deuxième étage. Le panorama était magnifique. Il pouvait même apercevoir dans le lointain la place de la République où aurait lieu le rassemblement. Un homme se préparait pour un saut à l'élastique. En bas,

un matelas imposant avait été préparé en cas de défaillance de l'élastique. Gonflés le mec ! pensa-t-il, même si pour lui ce n'était qu'une épreuve parmi tant d'autres qu'il avait dû affronter lors de ses entraînements. De nombreux touristes avaient choisi d'être ici, et la foule était dense, ce qui lui permettrait de semer facilement le commissaire.

Sergio ne se doutait pas qu'il avait été repéré ; il essayait de ne pas perdre Khawam de vue, car c'était sa seule piste. Cependant, le temps de monter, de se frayer un chemin au milieu de tous ces gens, il dut reconnaître que son ennemi s'était éclipsé. L'avait-il repéré? Vite, le tour du deuxième étage ! Personne là non plus...

Il faillit tomber en se prenant les pieds dans un long élastique de saut qui traînait là, et autour duquel quelques individus s'affairaient. A nouveau le tour, en courant comme il le pouvait, compte tenu de ses blessures. Personne, pas trace de Jean!

Il se pencha et vit sur le côté, en bas, un énorme matelas de réception pour un saut en base-jump, et pas très loin de là, Jean Khawam qui se dirigeait vers la station de taxis. Il avait dû s'apercevoir qu'il était filé, sinon pourquoi cet aller-retour à toute vitesse dans la Tour ?

Il allait le perdre s'il redescendait par les escaliers, surtout avec cette foule ; et les ascenseurs étaient bondés !

«Que faire ???... L'élastique ! ».

N'écoutant que son courage, il retourna, courant et bousculant les gens, sur ses pas.

Là, sur la base, l'homme était prêt à sauter dans quelques secondes, harnaché comme il se doit.

Les visiteurs, ahuris, virent alors Sergio courir, se précipiter sur l'homme, l'enserrer entre ses bras et ses jambes tout en se jetant avec lui dans le vide, comme pour faire un plongeon dans une piscine, tête en avant. Des cris fusèrent. Sergio savait que le choc allait être violent et que l'élastique casserait compte tenu du poids des deux hommes. Il vit arriver vers lui à toute vitesse les touristes qui faisaient la queue en bas et se contracta au maximum.

La douleur fusa dans tout son corps quand la rupture se produisit, et les deux hommes tombèrent sur le matelas. Ses douleurs s'amplifièrent encore sous la violence du choc.

Se relevant, et laissant là l'homme endolori et surtout abasourdi car n'ayant rien compris à ce qui s'était passé, il regarda vers la station; le taxi de Jean partait.

A quelques mètres de Sergio, un motard discutait avec sa compagne.

Il se précipita, repoussa l'individu et enfourcha la moto, mettant plein gaz, au grand dam du couple qui se mit à hurler.

Déjà midi !

Jean n'avait rien vu de la scène.

« Enfin tranquille ! Ils se retrouveraient peut-être... », pensait-il.

Il décida d'aller à Notre Dame faire une prière pour ses frères chrétiens du Moyen Orient, et de faire brûler un cierge pour la réussite de l'opération: c'était sur son chemin.

Il avait lu le roman de Victor Hugo, bien sûr : les Chrétiens du Liban avaient reçu une bonne éducation en français chez les Franciscains généralement. Esméralda, émeraude, quel joli prénom! Et Gina dans ce rôle, quelle merveille ! Et l'abbé Frolo: il se reconnaissait vaguement dans ce personnage, déchiré qu'il était lui-même, entre son amour pour Dieu et la haine qu'il vouait aux Islamistes qui pourtant croyaient dans le même Dieu unique, qu'eux appelaient Allah.

A 12h30, descendant du taxi à quelques mètres de l'entrée, il se retourna en entendant arriver à fond de train une moto qui pétaradait.

« Encore lui ! C'est pas possible, le vrai morpion ! »

Il se précipita à l'intérieur, tandis que le Commissaire, après un dérapage contrôlé sur le parvis de la Cathédrale, coucha littéralement la moto et descendit tant bien que mal de l'engin, ses douleurs commençant à être difficilement supportables.

Jean cogitait :

- Ce Sergio ! Il n'avait pas usurpé sa réputation ; toujours là quand on ne l'attendait plus... Bon, Souad devait avoir rejoint son « compagnon »,

maintenant. Il fallait encore tenir éloigné le policier de la manifestation. Avec lui, on n'était jamais sûr !

Il décida de lui accorder une chance supplémentaire : après tout, ils étaient issus du même Service. Il allait le semer à nouveau, et cette fois, il serait plus vigilant.

La Cathédrale, maison de Dieu, maison du Peuple au Moyen-Age, était un havre de paix. Il prit le temps de s'agenouiller dans la première travée, et se signa, puis il se dirigea vers l'escalier qui menait au clocher. Il crocheta la porte qui était fermée et attendit, le temps de se faire repérer par Sergio ; puis il grimpa les escaliers quatre à quatre jusqu'aux cloches. Quelle vue !

C'était de là que Quasimodo avait jeté Frolo dans le vide. Brrrr !

Des bateaux-mouches remontaient tranquillement la Seine. Il savait qu'il avait de l'avance sur son poursuivant qui était blessé, et il verrouilla la porte. Quand il entendit Sergio qui essayait d'ouvrir, Jean sauta et s'agrippa à la corde de la cloche qui se mit à balancer puis à sonner à toute volée pendant qu'il redescendait, oscillant fortement dans tous les sens. Il arriverait en bas pendant que le Commissaire serait encore là-haut, et aurait ainsi le temps de prendre le large.

Les cloches sonnaient à la volée. Tout le monde pensait que c'était un appel à participer à la marche républicaine. Pendant ce temps, Sergio avait forcé la porte et était entré. Le bruit l'assourdissait, les vibrations le

pénétraient. Il fit le tour lentement, pistolet à la main; mais l'oiseau s'était envolé. Il devait retourner en bas au plus vite. Il essaya de s'agripper et de descendre par le même chemin que Jean, pour gagner du temps. La cloche résonna de plus belle.

Mais c'était trop difficile, avec ses blessures qui se réveillaient de plus en plus, et le handicapaient, aussi dut-il se résoudre à reprendre les escaliers.

13heures.

Jean avait de l'avance par rapport à la manifestation. Il était déjà sur le Pont au Double quand Sergio sortit de Notre Dame, et, le voyant, se mit à courir vers lui en boitillant. Un bateau-mouche remontait la Seine et passa à ce moment-là sous le pont. Jean n'hésita pas, se laissa pendre à bout de bras, et sauta. Son atterrissage au milieu des touristes fut mouvementé ; les cris fusèrent, chacun se demandant qui pouvait être cet homme. Il savait se recevoir, et bousculant certains visiteurs, il courut immédiatement à la capitainerie. Sortant sa carte tricolore, il enjoignit à l'équipage d'accélérer.

- Allez plus vite, mission spéciale ! Vous me laisserez à hauteur du pont d'Austerlitz.

Quand Sergio arriva sur le pont, plus de Khawam ; il regarda au loin dans le prolongement du pont, mais ne le voyant pas, il se retourna vers la Seine, et le vit sur le bateau qui avait déjà avancé d'une vingtaine de mètres.

- Quel démon! Il joue au chat et à la souris avec moi!

Il fit demi-tour; la moto était toujours au même endroit. Des policiers voulurent l'arrêter et il leur présenta rapidement son sésame. Vite, plus question de tergiverser maintenant, il fallait absolument s'emparer de Khawam et lui faire cracher le morceau!

Auprès de ma blonde...

C'était une belle journée d'hiver. Les chaussures à talon de Marie, lui faisaient une ligne magnifique, même si elle semblait avoir forcé, un peu engoncée dans son manteau bleu-clair qui seyait à sa blonde chevelure...

Rateau et elle avançaient côte à côte. Il était heureux d'aller honorer ses frères d'arme.

Ils devaient se marrer, là-haut, de voir tous ces « Je suis Charlie », alors que le Journal en était à devoir bientôt mettre la clé sous la porte, car financièrement, ce n'était plus possible.

Les aides au pluralisme de la Presse mises en place à la Libération avaient été dévoyées par les gouvernements successifs, et des tabloïds comme «Closer» ou «People» parmi d'autres de ce style, touchaient d'avantage que Charlie Hebdo ou le Monde Diplomatique par exemple.

De toutes parts, des gens arrivaient dans une ambiance bonne enfant, portant des pancartes et des banderoles.

Pierre et Marie étaient un peu en avance et rejoignirent bras dessus bras dessous «les Charlie». Le service d'ordre, reconnaissant Rateau, les laissa passer sans faire d'histoire.

L'ultime combat

Pendant ce temps, le bateau-mouche était déjà arrivé à la destination imposée par Jean. Une fois l'amarrage presque terminé, il descendit en sautant, et se mit à avancer lentement pour rejoindre la bouche de métro « QuaidelaRâpée ».

Sergio, lui, avait dû faire le tour de l'Île de la Cité, et remontait à toute vitesse les Quais Conti, de la Tourelle et Saint Bernard qui longeaient la Seine. Il vit, sur l'autre rive, le bateau s'arrêter et Jean Khawam en descendre. Il prit alors le Pont d'Austerlitz à contre-sens, zigzagant comme un fou au milieu des automobilistes qui arrivaient sur lui avec maints coups de klaxon. Puis arrivé au bout du pont, après une hésitation, il prit de l'élan et mit plein gaz, cabra la moto et passa par-dessus celui-ci. Il se retrouva, quelques mètres plus bas, sur la voie Mazas, la remontant aussi à contre-sens. Mais la circulation était trop dense, et il estima avoir déjà eu beaucoup de chance. Il préféra descendre de la moto, et poursuivre à pied même si ce n'était pas simple pour lui. Au loin, il vit son adversaire qui se retournait et qui, l'ayant repéré, ralentissait, semblant l'attendre. Jean aurait aimé se trouver aux premières

loges, lors de l'explosion, mais, il préféra d'abord emmener Sergio à sa suite.

- Cette fois, se dit-il, plus de pitié ! Je vais l'entraîner dans un coin tranquille, et l'éliminer définitivement. Il me reste un peu de temps avant le bouquet final...

A 13h45, il prit le métro Quai de la Rapée, suivi par Sergio, descendit à Bréquet-Sabin, et remonta à pied le Boulevard Richard Lenoir, cherchant un endroit un peu à l'écart de la foule qui avançait pour rejoindre le cortège. Peu lui importait maintenant que Sergio le rattrape . Il savait que la confrontation finale allait avoir lieu d'ici peu. Et le plus tôt serait le mieux.

A gauche, la rue Nicolas Appert.

« Le siège de Charlie Hebdo au numéro 10 ! se rappela-t-il.

Le hasard faisait bien les choses. C'était là que tout avait commencé, et c'est là que tout se terminerait pour ce sacré commissaire : son destin était scellé. »

Il entra dans l'immeuble et monta à l'étage. Puis, brisant les scellés posés sur la porte d'entrée, il pénétra à l'intérieur.

Tout était encore sens dessus-dessous: tables et chaises renversées, armoires dont certaines étaient ouvertes mais encore debout, et criblées de balles. Les traces du massacre n'avaient pas pu être totalement éliminées. Il pensa à la tuerie qui s'était déroulée ici seulement cinq jours auparavant, perpétrée par les frères Kouachi, ces

idiots utiles. Il allait enfin pouvoir se mesurer à Sergio; et il le tuerait avec joie maintenant!

Il était certain que le commissaire penserait au siège du journal en voyant le nom de la rue.

Il regarda sa montre : 14h.

Il fit jouer les articulations de ses doigts et de ses épaules et, un sourire carnassier aux lèvres, se plaça derrière la porte et attendit.

Quand celle-ci s'entrouvrit lentement, un pistolet tenu à bout de bras finit par apparaître. Un coup sec du tranchant de la main sur le poignet et l'arme se retrouva par terre. Jean se dressa devant Sergio, à une distance raisonnable.

- Alors, tu es content maintenant ?! Tu m'as retrouvé. Mais tu t'es trompé, ce n'est pas moi que tu aurais dû suivre... De toute manière, ton compte est bon !

Sergio savait que la partie serait difficile: face à un tel adversaire, ses blessures au bras et à la jambe, les douleurs qu'il ressentait suite à ses différentes acrobaties, étaient un véritable handicap, et il était donc en position d'infériorité. De plus, il devait absolument savoir ce qui allait se passer à la manif. Il se mit en position d'attente, légèrement de profil, les bras ballants, cherchant la décontraction maximale, et attendit l'attaque, préférant économiser son souffle. Un coup arriva à la vitesse de l'éclair et il eut juste le temps de parer, mais un coup de pied fouetté l'atteignit à la jambe blessée, suivi par

d'autres. Il souffrait terriblement sous l'impact des chocs répétés sur son bras et sa cuisse. Jean avait très bien compris où se trouvait le défaut de la cuirasse. Sergio arriva bien à placer quelques techniques, mais son adversaire semblait avoir une préscience de ce qui allait suivre à chaque fois, tel un joueur d'échec de haut niveau capable d'anticiper plusieurs coups, et se dérobaux prises et aux coups par des chutes et des parades qui le remettaient en selle. Et Sergio encaissait, encaissait, et arrivait à rester lucide grâce à sa maîtrise du Qi qu'il envoyait dans la partie du corps où le coup arrivait. Heureusement, il avait travaillé tout au long de ces années d'exercices la « chemise de fer » des arts martiaux chinois. Avec tous les coups qu'il venait de recevoir, il aurait déjà dû être anéanti, pourtant, il continuait à se battre, son mental toujours présent...

Et puis, Jean lui porta un tel coup de talon en pleine poitrine, qu'il fut projeté contre une armoire. Celle-ci s'ouvrit sous le choc, déversant tout ce qui se trouvait à l'intérieur sur Sergio qui, allongé par terre sur le dos, n'en pouvait plus. Pots de colle, crayons, stylos, feuilles de dessin, feutres de toutes sortes jonchaient le sol, entourant et recouvrant Sergio.

Jean se tenait là, face à lui, dos à la porte d'entrée ouverte.

- Bon, assez ri maintenant, dit l'espion sortant son revolver. Il prit le temps de visser un silencieux, puis le tint au bout de son bras le long du corps.

Je ne veux pas manquer le spectacle de Souad faisant sauter tous les Présidents quand ils viendront saluer « les Charlie »!...

C'est dommage de te tuer, car je n'ai jamais rencontré un adversaire de ta valeur, et puis on est quand même de la même maison ! Mais de toute façon, tu es déjà mort, si j'ai bien lu les journaux, n'est-ce pas ?

Sergio savait maintenant! Sûr de lui, Jean lui avait dévoilé où serait Souad.

Cependant, il se rendait compte qu'il n'avait pratiquement plus aucune chance. Mais tant qu'y a de la vie... Il sentit sous sa main droite un gros feutre bien pointu. Pendant que l'autre parlait, il se concentra. Il savait qu'il était capable de planter n'importe quoi : couteau, fourchette, tournevis, et avec précision. Il évalua la distance les séparant: trois mètres. C'était sa dernière chance. Il essaya de gagner un peu de temps.

- Quels salauds ! Vous avez fait tuer les caricaturistes de Charlie Hebdo, des policiers, des gens sans histoire à l'hyper cacher. Quel genre d'hommes êtes-vous donc? Vous ne valez pas mieux que vos ennemis !
- Tu peux m'appeler comme tu veux, ça ne me fait ni chaud ni froid. Tu ne vois pas qu' « ils » nous envahissent, qu'« ils » vont prendre le pouvoir si ça continue, et que tous les chrétiens seront

exterminés au Moyen Orient et partout dans le monde?

- Vous êtes de grands malades !

Pendant cette discussion, Sergio regarda la porte derrière Jean, l'air de ne pas y toucher ; un très léger sourire se forma à la commissure de ses lèvres, comme s'il avait vu quelqu'un arriver mais ne tenait pas à le montrer. De quoi créer un doute chez son adversaire.

Jean se retourna une fraction de seconde.

Ce fut sa seule erreur : lorsqu'il regarda de nouveau en direction de Sergio, le feutre envoyé avec force se ficha profondément dans son œil droit. Les yeux, la seule partie du corps humain qu'on ne pouvait pas protéger...

Hurlant de douleur, les yeux fermés, et le sang coulant sur son visage, Jean tira au juger par réflexe touchant à l'épaule Sergio qui déjà bondissait. Il laissa tomber son arme, portant instinctivement ses mains à son œil. Mais Sergio était déjà sur lui, un autre feutre à la main.

- Tu as le bonjour des Charlie ! cria-t-il en le lui enfonçant dans la gorge, le tuant sur le coup.

Jean Khawam fut agité de quelques soubresauts, puis plus rien.

Sergio se laissa tomber à côté de son adversaire. Sa ruse avait fonctionné, et de plus, il savait maintenant exactement où trouver Souad dans la manifestation. Il goûta quelques instants sa victoire chèrement acquise. L'adrénaline étant retombée, il sentait des douleurs de tous les côtés. Sa blessure à l'épaule était superficielle,

mais les autres lésions s'étaient rouvertes davantage, ses muscles étaient endoloris sous l'avalanche de coups reçus, et il saignait.

Il regarda l'heure : 14h20 ! Il récupéra son arme, puis sortit fébrilement le téléphone de la poche de Jean et le consulta ; il fit défiler les photos, et parvenant à celle de Souad qu'il identifia immédiatement, il la transféra rapidement sur son propre portable.

- Allo Samia, vite, prends ton ordi et utilise un logiciel de retouche de visage; essaie plusieurs combinaisons avec le visage de Souad que je t'envoie : coiffure, couleur des cheveux blonds sans doute, des yeux. Dès que tu auras ça, envoie-moi les photos retouchées en MMS.

Fais vite ! Maintenant, passe-moi Hector.

Allo Hector, fissa! J'ai tué Jean Khawam. C'est Souad qui va commettre l'attentat à la manif, et je sais où...

Amène-moi l'urgentiste, Gentil, au siège de Charlie Hebdo. Tu nous conduiras ensuite le plus près possible du cortège et on continuera à pied.

Dis à Tamara de contacter le sous-directeur. Qu'elle lui explique tout et lui donne le nom des comploteurs !

Urgence !!!

C'était le grand jour. Déjà des manifestations spontanées avaient eu lieu dès le 7 au soir et surtout la veille, un peu partout en France.

Mais aujourd'hui, Paris devait écrire une nouvelle page glorieuse de son Histoire. On attendait des centaines de milliers de participants à la « marche républicaine » ici et en province, pour honorer « les Charlie », et ceux qui étaient tombés à leur suite.

A 11h20, les premiers participants étaient arrivés à République, et à 13h, la place était déjà noire de monde.

A 14h, les portes du métro ne pouvaient plus fermer.

A 15h, la foule débordait dans toutes les rues alentour.

Pendant ce temps, les différents Chefs d'Etat et de Gouvernement, après s'être retrouvés à l'Elysée, pénétraient dans cinq cars pour se rendre ensemble à la manifestation. Place Léon Blum, où ils devaient arriver, des policiers montaient la garde devant chaque porte d'immeuble, et les personnes qui se trouvaient aux fenêtres avaient été contrôlées sur le petit parcours que les officiels devaient effectuer à pied. Les mesures de sécurité étaient draconiennes bien sûr. Rien n'avait été laissé au hasard ; le déploiement des forces de sécurité était à la hauteur du risque : deux mille trois cents policiers en tenue, plusieurs centaines en civil, des tireurs d'élite sur les toits, la garde rapprochée des Services Secrets...

A côté du Président Hollande, attendant le départ, on pouvait voir Angela Merkel l'Allemande, David

Cameron l'Anglais, Mariano Rajoy l'Espagnol, JC Junker l'«Européen», Benjamin Netanyahu l'Israélien avec son garde du corps collé à lui, Mahmoud Abbas le Palestinien, le couple royal de Jordanie, Petro Porochenko l'Ukrainien, Serguei Lavrov le Russe, ainsi que Keita le Malien, Bongo le Gabonais, Issoufou le Nigérien, Yayi le Béninois, et bien d'autres.

On notait un grand absent, les Etats Unis dont le Président ne s'était même pas fait représenter...

Il était pour le moins étonnant que certains dirigeants peu sensibles dans leur pays, et c'est un euphémisme, aux libertés individuelles et aux droits de la Presse se trouvent là. Les caricaturistes abattus devaient se retourner dans leur tombe ! Mais, en ces temps d'« Unité Nationale » voulue à juste raison par le Président et la population française, on n'allait pas faire la fine bouche. Des voix s'élevaient d'ailleurs, surtout à Gauche contre les manœuvres de récupération politicienne. Certains de Charlie Hebdo, tout en trouvant formidable l'ampleur du soutien populaire, se disaient étrangers au ton des hommages, qui leur paraissait en contradiction avec l'esprit de Charlie Hebdo.

A 15h15, le cortège démarra avec à sa tête «les Charlie» bras dessus bras dessous, avec derrière eux, les familles des victimes et les proches.

Jacques Rateau avait franchi tous les barrages avec Marie, sa jeune amie, sans l'ombre d'un problème, sa

seule présence suffisant amplement, car il était connu comme le loup blanc.

Il se trouvait donc parmi eux bien sûr.

Puis, à 15h30, à quelque cent mètres derrière eux, ce fut le tour des dirigeants des divers pays et des Politiques français de démarrer. Les responsables religieux des cultes catholique, musulman et israélite ainsi que bouddhiste suivaient. On comptait environ un million et demi de participants à Paris et trois millions et demi pour toute la France : c'était le plus important rassemblement de l'histoire moderne du pays.

Sergio et Pierre qui n'avaient pas pu arriver avant, devaient lutter pour avancer, perdus dans cette multitude. Ils étaient arrivés à 14h45, et la foule immense représentait un obstacle de taille pour eux. Combien de «pardon, désolé, excusez-moi», de bousculades pour se frayer un passage au milieu de tous ces braves gens qui criaient «Je suis Charlie !» et portaient toutes sortes de pancartes à la gloire de toutes les personnes assassinées lâchement.

Ils n'en pouvaient plus, surtout Sergio qui portait les stigmates des blessures de la veille et de celles que lui avait infligées Jean Khawam à l'occasion de la course-poursuite du matin et du début d'après-midi. C'était véritablement son chemin de croix.

Dans les médias audio visuels, on faisait référence au « patriot act » des Etats Unis ; en vrac, on pouvait entendre:

« La société française était-elle prête à accepter une restriction des libertés ? Jusqu'où avait-on le droit de remettre les libertés en cause ? Les mesures sécuritaires, ça allait être un débat absolu : c'était le principal défi qui attendait les Politiques aujourd'hui... La réalité était que la France avait la Communauté musulmane la plus importante ainsi que la Communauté juive la plus importante...

Il fallait se défaire du carcan du politiquement correct, de l'antiracisme qui avait perdu la tête, qui pesait sur les journalistes, les politiques.

Tout ce qui se produisait n'était pas ultra-minoritaire : une guerre devait être menée, et l'adversaire était né et avait grandi en France... Il fallait dire ça suffit et qu'il y ait un débat concernant tous ceux qui ne se reconnaissent pas dans les valeurs de la France, qui insultaient la France et tuaient ses enfants, comme des barbares. Nous ne devons pas redouter ce débat...

Ne fallait-il pas adopter un certain nombre de mesures attentatoires aux Libertés individuelles ? Il faudrait bien sûr l'Unité Nationale autour de ça.

Il fallait être à la hauteur de l'attente des Français qui s'exprimaient dans la rue, réunis pour défendre La Liberté, révoltés et profondément meurtris par ce qui était arrivé. On entendait surtout la colère, la révolte, la Paix, la Solidarité dans une communion cathartique, sur cette Place...

C'était un grand jour pour la France et aussi pour l'Europe : les problèmes qui se posaient dans nos pays avaient une dimension universelle et il y fallait dire non à la barbarie...

Paris était la Capitale du Monde aujourd'hui et on n'avait jamais vu depuis la Libération en 1945 un rassemblement aussi important autour du drame national. La France était vivante comme jamais...

Il fallait éduquer, aller dans les familles, penser la relation entre le virtuel d'internet et le concret, revoir ce qui se passait comme endoctrinement en prison...

Enfin, comment «transformer» cette journée, contrecarrer la faillite de l'Education, de la Famille, de l'Economie, de la Vie Sociale ? »

Pendant ce temps, Sergio arborait son insigne à bout de bras pour se faufiler. Certains reconnurent Pierre Gentil, dont on n'avait plus eu de nouvelles, et qu'on croyait mort, et le saluèrent avec des «hourras !».

De temps en temps, ils grimpaient avec toute l'énergie du désespoir, à un réverbère pour se situer, et la rage au ventre, constataient la distance importante qui les séparait de la tête du cortège. Pourtant, le temps pressait.

Peu à peu ils se rapprochèrent du but.

Le Président accompagné des délégations étrangères, s'était arrêté.

Puis ils s'avancèrent tous, lentement, moment solennel, vers «les Charlie».

Plus que quelques dizaines de mètres ! Sergio et son ami se heurtèrent au service d'ordre. Certains avaient déjà dégainé, prêts à abattre les intrus qui approchaient moitié courant, moitié clopinant. La carte du commissaire, mais bien davantage le visage de Pierre Gentil, constituèrent de précieux sésames.

Ils arrivèrent derrière les Hommes d'Etat, leur attention concentrée sur le groupe des Charlie pour Sergio, et sur Le Président pour l'urgentiste. Le Commissaire fouillait du regard chaque personne présente, essayant de projeter les différents visages que Samia avait modélisés et envoyés par MMS et qu'il avait observés durant la course.

Le Président se retourna, l'air soucieux, en entendant un brouhaha derrière lui, mais reconnaissant l'urgentiste, il lui ouvrit les bras en lui faisant un grand sourire, heureux de le revoir en vie.

Les armes de poing réintégrèrent leur holster.

C'est alors qu'il vit, pratiquement face à lui, un homme qui dégainait, et le visait: Sergio venait de reconnaître, derrière le Président, à côté de Rateau, la blonde aux yeux bleus qui était sortie de la Grande Mosquée à son arrivée. Celle-ci, se rendant compte qu'elle avait été repérée, folle de rage, sortit alors du rang, courant vers les officiels, la main sous sa veste et la haine au visage :

- Allah hou...

Les deux balles frôlèrent le chef de l'Etat et se logèrent dans le front de Souad ; celle-ci vola littéralement en

arrière sans avoir eu le temps d'actionner le mécanisme infernal.

Les dirigeants s'étaient jetés à terre pour certains, tandis que Sergio, pistolets sur la tempe était ceinturé et maîtrisé par quelques hommes du Service d'ordre.

Gentil résuma rapidement la situation au Président de la République qui était entouré de sa garde rapprochée.

- Lâchez-le, ordonna-t-il, car il avait toute confiance en l'urgentiste.

Sergio avança, boitant, jusqu'à Souad dont une lentille de contact bleue avait sauté, ce qui lui faisait un regard étrange, lui retira sa perruque et défit les boutons de son large manteau. Les ceintures d'explosifs bardaient son corps. Il s'en était fallu de très peu ! Rateau était blême, se rendant compte qu'il avait été manœuvré, et qu'à cause de lui....

Evidemment, le film de ces derniers événements fit le tour du monde immédiatement.

Entre temps, Tamara avait fini par réussir à contacter le Chef de la DGSE quelques minutes auparavant.

Elle avait eu énormément de mal à l'avoir au téléphone, en ce jour où il avait d'autres chats à fouetter. Mais enfin, par chance, elle avait pu parler avec lui, et lui avait raconté ce qu'elle savait.

Un « temps maussade »

Pendant la manifestation, alors que tout le monde avait les yeux braqués sur le cortège, un des idéologues intégristes, Bensaleh fut découvert allongé sur une civière placée à la morgue de l'hôpital dans lequel il travaillait temporairement, le corps criblé de balles.

Règlement de compte sans doute entre bandes de quartiers...

Quant à l'autre idéologue, Benjélal, il fut retrouvé pendu dans sa cellule.

Le Mossad n'était «évidemment» pour rien dans ces deux morts, mais la mémoire de ceux tombés à l'Hyper Cacher était honorée

.

CHAPITRE 6

LUNDI 12 JANVIER

L'heure du dealer

Sergio avait été convoqué à l'Elysée, de même que Pierre Gentil. Ils devaient être reçus par le Président et le 1er Ministre, et étaient invités à déjeuner. Puis ce serait l'Assemblée Nationale. Ensuite, ils devaient rencontrer le sous directeur de la DGSE.

Bref, ils seraient occupés toute la journée...

Deux femmes en burqa trottaient côte à côte, tenant chacune un panier à commissions rempli à la main. Une grande mince et une petite plus dodue. Autour d'elles, les gens leur lançaient des regards désapprouvateurs, et semblaient s'offusquer de cette tenue, à juste raison, puisque la loi l'interdisait, car on ne savait jamais qui pouvait se cacher là-dessous ! D'ailleurs, *dans une grande surface, deux hommes avaient attaqué une bijouterie, déguisés en Belphégor, personne du service de sécurité n'étant intervenu pour faire respecter la loi et leur demander de découvrir leur visage.*

Elles arrivèrent près de l'entrée d'un garage. Fatiguées, elles posèrent leur sac pour prendre un peu de repos.

La grille était fermée, et deux hommes se trouvaient là, à l'intérieur, près d'une luxueuse voiture noire toute rutilante aux vitres teintées, dont le moteur vrombissait à la perfection. L'un d'eux prit deux grosses sacoches déposées à ses pieds, qu'il venait de refermer après les avoir montrées au chauffeur, et les transporta dans le coffre, pendant que l'autre donnait une mallette au conducteur. Il se pencha vers lui, semblant lui donner des

instructions. La voiture avança lentement et le portail s'ouvrit. Le chauffeur fit signe aux deux femmes de s'enlever. Les mains de celles-ci jaillirent alors de sous la burqa, et deux revolvers munis de silencieux entrèrent en action. Avant qu'ils n'aient eu le temps de comprendre, les deux hommes étaient morts et le conducteur, le dealer qui avait abattu le cousin de Samia, était tenu en joue, pistolet sur la tempe, par Tamara qui était entrée à toute vitesse dans le véhicule, côté passager.

Hector, après avoir pris les sacoches, récupéra les deux corps, les mit dans le coffre avec une facilité surprenante pour sa taille, puis passa à l'arrière et vogue la galère.

- Allez, roule, intima Tamara au chauffeur. T'en fais pas, j'ai la place du mort.

Tout cela s'était passé si rapidement, que les rares passants qui déambulaient à ce moment-là n'avaient rien eu le temps de voir. Le dealer, après avoir assisté à la mort brutale et soudaine de ses deux acolytes, n'en menait pas large, visage déformé par la peur, se mordant les lèvres et transpirant abondamment.

- Va jusqu'au quartier où tu deales, devant la maison de celui que tu as abattu, ajouta-t-elle.

- Je vous en prie, pitié! Gémit-il s'accrochant au volant comme à sa dernière planche de salut. Je vous laisse toute la cam, tout le blé !

- Et toi, tu as eu pitié du jeune que tu as flingué ? questionna Hector, tout en branchant les détonateurs sur des explosifs.

Ils arrivèrent enfin.

- Gare-toi là !

Le dealer essaya de sortir du véhicule pour s'enfuir, mais Tamara l'y maintint fermement.

- Allez, on n'a pas le temps de bavarder ; adieu !

Et Hector lui tira une balle dans le ventre, histoire qu'il souffre un peu avant d'aller en enfer. Il n'était pas à un assassinat près, mais d'habitude, c'était avec le soutien des autorités...

Hector et Tamara descendirent alors, après avoir réenfilé rapidement leur burqa, et s'éloignèrent du véhicule, non sans avoir emporté la mallette, et les sacs, suivis du regard par quelques personnes qui envahissaient régulièrement le coin. Tels deux fantômes glissant sur le sol, ils atteignirent alors le coin de la rue d'où ils actionnèrent le dispositif de mise à feu. La voiture explosa avec ses trois passagers, au vu et au su de tous.

Le message était clair :

«Avis aux amateurs! Débarrassez le quartier. »

Règlement de compte entre dealers ou islamistes compte tenu de l'accoutrement des deux femmes...

Pas de pitié pour le conseiller

L'après-midi, à l'heure prévue, Samia se plaça derrière le stade où la jeune fille était censée attendre; ils avaient prévu une rue où il n'y avait pas trop de circulation. Elle patienta, revêtue de sa burqa en tout et pour tout. Personne...

«Tant mieux ! pensa-t-elle, car elle n'aurait pas aimé être prise à parti à cause de sa tenue, par un quelconque quidam qui serait passé par là et n'aurait pas apprécié, ce qui aurait pu remettre en cause l'opération. »

Tous ses sens étaient en alerte et elle avait de la peine à respirer, en proie de nouveau à la peur.

Une grosse BMW se profila au bout de la rue, puis passa lentement devant elle. Les vitres teintées ne lui permirent pas de voir, à l'intérieur, les deux spectres tout de noir vêtus qui, méfiants, scrutaient la rue en tous sens. Elle attendit encore, inquiète.

Au bout de cinq minutes, la BM revint et s'arrêta devant elle. La passagère descendit et après un bref salut, la fouilla, s'assurant qu'elle était bien nue comme convenu sous son voile, de façon à n'emporter que son enveloppe charnelle, et la coupant ainsi de tout retour possible vers son passé. Samia en eut des sueurs froides.

Puis elle lui banda les yeux : elle ne devait jamais les voir, ni savoir où le conseiller emmenait ses proies avant leur départ.

- Allez, monte! dit-elle. Samia obtempéra, et elle prit place à l'arrière, se laissant guider, les mains crispées.

- C'est bon, vas-y Karen, dit la passagère en reprenant sa place. Et la grosse cylindrée repartit.

Elles arrivaient au bout de la rue, quand un véhicule, lancé à vive allure, ne respecta pas un stop et emboutit l'avant de leur voiture. Un petit homme rondouillet en descendit, alla vers le capot et se mit à crier en s'agitant.

- L'idiot ! On n'avait pas besoin de ça, dit Karen en descendant, de même que sa compagne.

Elles s'approchèrent de l'homme et de l'avant du véhicule pour constater les dégâts.

- Regardez ce que vous avez fait, cria l'homme. Vous ne pouvez pas respecter le Code ?! hurla-t-il, se retournant vers elles, avec une mauvaise foi évidente.

Les voyant ainsi accourées, nullement impressionné, il ajouta :

- Vous ne respectez aucune loi, regardez comme vous êtes fagotées, on dirait des zombies !

- Fais le taire, Bariza, dit Karen qui semblait être le chef.

Bariza sortit un revolver et le dirigea vers l'homme.

- Rentre dans ta voiture duchnok ! Non seulement tu grilles le stop, mais en plus tu fais chier ! Et plus vite si tu tiens à la vie !

Hector, qui avait tout fait pour focaliser leur attention, et avait tenté un coup de poker, réintégra lentement son véhicule, balbutiant apparemment de peur, les bras en l'air, suivi du regard par les deux harpies qui n'avaient

pas vu pendant l'incident, une ombre aussi fantomatique qu'elles se glisser dans le coffre de leur voiture.

Elles retournèrent à l'intérieur de la BMW.

- Bordel, il a de la chance qu'on doive passer incognito, sinon, je le flinguais, ce gros con ! s'exclama Bariza.

Puis elles redémarrèrent. La BM n'avait pas grand-chose. C'est surtout l'autre voiture, une petite citadine, qui faisait les frais de l'accident.

La première partie du plan avait fonctionné pour les compagnons de Sergio, qui, lui, en ce moment même, était reçu officiellement et félicité à tous les niveaux de l'Etat.

Hector se mit à les filer à distance raisonnable, ne s'inquiétant pas de les perdre de vue, car de toute façon, Tamara était maintenant dans la place, avec un mouchard qui leur permettrait d'être localisées où qu'elles aillent.

Elles sortirent de Paris intra-muros, et roulèrent en direction de Versailles. Samia était dans un état second ; il faudrait bien qu'elle retire son voile islamique à un moment. Et alors...

Elle repensa à leur plan ; bien sûr, ses amis auraient pu éliminer les deux femmes, mais, dans ce cas, la piste se serait arrêtée là.

Tandis qu'ainsi, elles les conduisaient à leur chef.

Leur discussion portait sur les fringues, les sorties.

- Etonnant pour des djihadistes... pensa Samia.

Arrivées devant un hôtel particulier, elles stoppèrent devant la grille et Karen parla avec quelqu'un, avant que le portail ne s'ouvre puis ne se referme, dans un bruit lugubre qui donna des frissons à Samia. Elle était maintenant dans l'antre du lion !

Elles se garèrent à l'arrière de la belle demeure, et sortirent toutes les trois; Bariza retira le foulard des yeux de Samia.

Tamara resta cachée dans le coffre, pistolet à la main, prête à tirer si celui-ci était ouvert.

Les deux femmes, se sentant en totale sécurité, ne fermèrent même pas à clé le véhicule, et entraînent Samia dans un très beau salon qui devait servir à des réceptions.

La salle était meublée à l'orientale, avec de magnifiques tapis persans, des tables et des chaises syriennes en marqueterie, et aussi avec de grands canapés qui en faisaient le tour sur lesquels s'entassaient des coussins, exception faite de tout un pan de mur qui était dédié à un grand aquarium d'au moins deux mètres de long, dans lequel se trouvaient des piranhas.

- Tu vois, c'est là que finissent nos ennemis, dit en riant Karen, s'adressant à Samia qui se sentit glacée.

Puis elle intima l'ordre à Bariza d'attendre avec « la jeune fille » dans cette salle, pendant qu'elle allait voir le patron. Et elle disparut par une porte donnant sur un salon plus petit, à ce que put entrevoir Samia.

Rachid, le conseiller qatari, n'avait pas l'aval de son gouvernement pour mener ses activités illicites. Cependant, en haut lieu, on savait tout, et on considérait que son trafic allait dans le sens des intérêts des sunnites qui constituaient l'Etat islamique et aussi du front Al Nosra, c'est-à-dire Al Kaida, en Syrie ; en effet, son gouvernement ainsi que la Turquie et l'Arabie Saoudite se débrouillaient, sans apparaître en première ligne, pour les approvisionner en armes, et en argent, de même que certaines puissances occidentales. Alors, on le laissait faire, à ses risques et périls.

S'il se faisait prendre, il serait désavoué et rapatrié au pays, dans le meilleur des cas...

Quant à lui, il avait bonne conscience, se disant qu'ainsi que, ainsi, il favorisait son gouvernement, lequel soutenait les terroristes contre les Chiïtes et contre Bachar El Assad.

Il s'était donc lancé avec joie dans ce qui lui rapportait des profits juteux, et d'autres avantages plus ludiques : il pouvait régulièrement «se payer sur la bête», comme on dit, avec toutes ces petites françaises, beurettes ou non, qu'il faisait passer à confesse. Sa liberté lui semblait totale.

Un soir, dans une boîte de nuit à la mode, il avait remarqué deux jeunes filles issues des « quartiers », Karen et Bariza, belles, dures, ne craignant rien ni personne et avides de profits. il les avait entraînés dans

son lit, et, de fil en aiguille, les avait recrutées. Depuis, après quelques stages de combat à main nue, de maniement d'armes et d'explosifs, elles étaient devenues ses assistantes, son fer de lance dans le milieu des dealers.

Issues de la même cité, elles avaient dû apprendre dès leur enfance à se battre, à devenir de vrais mecs, face à tous ces machos qui vivaient de petits trafics et qui considéraient les filles comme des moins que rien.

Toutes jeunes, elles étaient déjà de véritables petites pestes à l'école. A propos de Bariza, un de ses instituteurs la qualifiait ainsi : « l'intelligence au service du mal ».

Quant à Karen, elle avait toujours eu l'ascendant sur elle et sur toutes les personnes qu'elle fréquentait : une autorité naturelle, une âme de chef.

Plutôt que de se faire violer dans le quartier où elles traînaient sans arrêt, sans surveillance de leurs parents, dès l'âge de seize ans elles étaient devenues des putes de luxe en fréquentant les bars et les boîtes branchés.

Elles se moquaient pas mal de la religion, et utilisaient la burqa à l'occasion, pour agir incognito, système qu'utilisaient aussi nombre de musulmanes au Moyen Orient pour pouvoir tromper leurs maris, et pour d'autres, avoir des amants, profitant ainsi du système contre lequel elles ne pouvaient pas lutter.

Le marché que Rachid leur avait proposé les avait enthousiasmées : de l'argent facile, grâce à de petites

imbéciles qu'il avait embobinées, et à quelques coups de main sanglants pour rétablir l'ordre chez les dealers quand cela s'avérait nécessaire.

Samia allait et venait dans le grand salon. Elle n'avait pas besoin de jouer la comédie de la jeune fille prude et effrayée; elle vivait profondément cette tension due à l'appréhension de ce qui allait suivre.

- On y est ! Sois forte ! pensait-elle.

Son rythme cardiaque s'était encore accéléré et ses jambes flageolaient, se dérobaient sous elle. Elle se dirigea vers l'aquarium, ce qui obligea Bariza qui était chargée de la surveiller à tourner le dos à la porte.

Celle-ci s'ouvrit lentement, imperceptiblement, jusqu'à ce qu'une ombre, sœur jumelle des trois autres, apparaisse, munie d'une arme de poing munie d'un silencieux. On n'entendit qu'un petit bruit caractéristique, et Bariza s'écroula pratiquement dans les bras de Samia horrifiée. Tamara était déjà à ses côtés, et transporta sans effort apparent, le cadavre dans des toilettes attenantes avant de revenir. Bariza était grande elle aussi, et, avec des vêtements aussi « affriolants » et le visage recouvert, personne ne se rendrait compte de l'échange.

Puis elles se dirigèrent toutes deux vers la porte qui donnait accès à l'autre salle. Elles purent ainsi écouter la fin d'une conversation.

- Il faut vraiment qu'elles croient encore au père Noël, toutes ces jeunes femmes, disait Karen qui était en train de siroter un verre d'alcool.
 - Tu as raison ma chérie, elles ignorent qu'elles vont être traitées comme de la viande à soldats une fois là-bas, ajouta l'homme qu'on ne voyait pas, mais dont les mains caressaient Karen.
 - Il faut bien de la chair fraîche pour maintenir le moral des combattants; ils n'attendent pas le paradis pour se taper des houris! Et avec les mariages temporaires qui peuvent quelques heures, elles vont avoir pas mal de maris... ajouta Karen.
 - Tu te rends compte, on a mis au point un réseau de prostitution qui marche drôlement bien et qui rapporte beaucoup, couplé à la drogue. Et toi, tu es une sacrée mère maquerelle, lui dit-il, l'embrassant à pleine bouche.
 - Attends, garde tes forces pour la petite ; ça t'excite hein de les voir retirer leur burqa.
- Tamara faillit les flinguer sur le champ, tant cette conversation la révoltait. Ces gens-là ne méritaient pas de vivre.
- Samia arrêta son geste.
- Non, laisse-le-moi, lui dit-elle. Si je n'y arrive pas parce que je suis prise de panique, alors tu intervies, mais je vais essayer, en mémoire de Sofiane.

- Bon, comme convenu, prends ça, dit Tamara, lui remettant un petit pistolet qu'on pouvait à peu près cacher dans la main. Je serai près de toi, ne crains rien.

L'homme se résolut enfin à pénétrer dans le salon, après avoir demandé à Karen de vaquer à ses occupations. Il était rasé de près, sentait le parfum, et était vêtu de babouches et d'une djellaba, avec un grand couteau passé dans la ceinture, à la mode bédouine. Son aspect libidineux était répugnant.

- Bariza, laisse-nous s'il te plaît, va rejoindre Karen.

Ce que fit immédiatement Tamara.

Vite ! Elle devait se débarrasser de l'autre femme. Elle passa de pièce en pièce et arriva dans une cuisine. Karen avait enlevé sa tenue, et se faisait un café, en culotte et soutien-gorge.

- Allez, viens ma chérie, enlève ça, j'ai envie de toi. Elle la prit dans ses bras et remonta tout doucement la burqa, la caressant au passage. Ce n'est qu'arrivé au visage que tout à coup, elle comprit son erreur.

- Trop tard ! Fit Tamara avec un coup d'œil espiègle. Crève, ordure ! dit-elle après avoir fait un pas en arrière.

La surprise, l'incompréhension, se muèrent en peur sur le visage de Karen. Le poing de Tamara s'enfonça profondément en vrillant dans le plexus solaire, à la

vitesse d'un serpent qui frappe, lui ôtant la vie sur le coup. Elle la déposa par terre et retourna en courant vers la salle de réception, s'arrêtant sur le seuil de celle-ci, derrière la porte, de manière à ne pas être repérée.

Pendant ce temps, le conseiller servait du thé à la jeune fille qui s'était blottie dans un coin. Il était sûr de lui, visage souriant ; comme le loup prêt à dévorer la brebis, il savait qu'il avait tout son temps et il dégustait ce moment.

- Alors, mon ange, tu vois, on y est arrivé. Tu as pris la bonne décision, Allah en soit témoin. Dans une semaine environ, tu seras en Syrie et tu pourras te dévouer pour aider les enfants et nos frères combattants.

Samia était morte de peur. Heureusement, son habit cachait les tremblements de son corps et la lividité de son visage. Elle n'osait bouger, ce qui, manifestant une certaine crainte, excitait davantage le diplomate.

Tout ce luxe, le discours utilisé cent fois, étaient destinés à la mettre en situation d'infériorité ; elle ne pouvait rien refuser maintenant, après tout ce qu'elle avait accepté.

- Est-ce que tu es vierge ? demanda-t-il à brûle pourpoint, l'air de ne pas y toucher.

- Oui, répondit Samia dans un souffle presque inaudible, n'ayant pas de mal à se mettre dans la peau du personnage.

- Tu sais, dit-il doucereusement, dès que tu vas arriver là-bas, tu seras mariée à un de nos guerriers. Ils

sont un peu frustrés. Il faudra que tu lui donnes du plaisir; ceci lui permettra de lutter de toutes ses forces. Je dois aussi te dire que l'Islam autorise les mariages temporaires. Nous avons adopté ce verset sur le front, vu le grand nombre de combattants. Je te propose donc que nous nous mariions pour cette journée ou les deux ou trois jours qui viennent. Ainsi, je t'initierai aux choses de l'amour, de manière à ce que tu puisses contenter ces hommes.

- Mais..., réussit-elle à articuler péniblement, je...

- Oui, j'ai oublié de te prévenir de cette petite formalité obligatoire. N'oublie pas que l'organisation a besoin de femmes soumises. C'est le dernier test que tu dois subir pour être acceptée, ajouta-t-il.

A ce stade, la pauvre fille ne pouvait plus reculer après avoir rompu les ponts avec tout son passé. Et puis, c'était pour la cause qui l'avait exaltée...

- Tu seras plus forte ; viens, dit-il en lui ouvrant les bras.

- J'ai honte, j'ai peur, balbutia-t-elle avec une voix basse qui semblait signifier en même temps son assentiment forcé.

Samia, claquant des dents, voyait arriver le moment où il lui faudrait faire preuve d'un courage extrême auquel elle n'avait jamais été préparée.

- Bon, écoute, je te laisse faire toute seule, comme une grande, pendant que je sirote un thé. Retire ton habit.

Prends ton temps, n'aie pas peur. Je vais te rendre heureuse.

- Je peux me tourner ? demanda-t-elle d'une petite voix cassée.

- Mais bien sûr, pas de problème, sois à l'aise.

Tamara observait toute la scène. Elle avait promis à Samia de ne pas intervenir. Il fallait qu'elle la laisse aller jusqu'au bout, de manière à ce qu'elle vainque peut-être toutes ses peurs. Pour elle aussi, comme cela avait été le cas pour la jeune fille embrigadée, c'était un traitement de choc.

Samia, en état second, comme dans un cauchemar, tourna le dos et retira sa burqa qui tomba à ses pieds, laissant apparaître un corps de rêve. Ses formes pleines et généreuses laissèrent l'homme pantois.

- Un morceau de choix comme j'en ai rarement vu, pensa-t-il ; il en avait l'eau à la bouche, déjà complètement excité.

Il s'approcha par derrière, se collant à elle, lui prenant ses seins entre ses mains. Elle se sentit défaillir. Elle avait voulu venger son cousin elle-même, mais maintenant qu'elle était au pied du mur, le courage lui manquait. Elle n'osait pas bouger, pétrifiée. Et l'homme devenait de plus en plus entreprenant !

Elle se remémora la phrase de Sergio : «le véritable courage...». Alors, elle se retourna, et bien qu'au bord de l'effondrement, elle appuya sur la gâchette à bout portant à hauteur du sexe dressé, reculant aussitôt, remplie

d'effroi par ce qu'elle venait de faire, telle une somnambule.

C'était une balle de petit calibre qui ne le tua pas sur le coup.

Un rictus s'étala sur le visage du conseiller dont le regard faisait la navette entre le visage de Samia et son sexe sanguinolent. Ses mains rouges de sang essayèrent de serrer le cou de Samia ; elle était paralysée, comme lorsque, enfant, elle avait vu un film d'horreur et que par la suite, elle avait regardé pendant un an sous son lit, chaque soir avant de se coucher, pour s'assurer que Frankenstein n'était pas caché là.

Puis il la maintint, hurlant, avec un bras, et avec l'autre, sortit son couteau. Samia demeurait totalement figée.

C'est le moment que choisit Tamara pour faire son entrée. Un coup sur la nuque avec la crosse du revolver, et il fut calmé momentanément. Le sang s'étalait maintenant sur un magnifique tapis Kashan.

- Aide-moi, ordonna Tamara à Samia qui n'entendit pas.

Elle fut obligée de la gifler pour lui faire reprendre ses esprits. Le premier réflexe de Samia fut de cacher sa nudité en remettant son habit.

- Allez, vite, aide-moi, répéta-t-elle ; on va le mettre dans l'aquarium. Il va rejoindre certaines de ses victimes !

Elles le prirent par les pieds et les mains, et s'en approchèrent.

- Non, pas ça ! hurla le conseiller qui était redevenu conscient.

Ce furent ses dernières paroles : un grand « plouf », du sang qui se répandait partout dans l'eau, derrière la vitre, et très rapidement, un énorme bouillonnement, quelques hurlements assourdissants, puis plus aucun bruit ; les piranhas achevaient leur festin.

Samia s'était retournée, visage dans les mains, secouée de spasmes, sanglotant, horrifiée par ce qu'elle venait d'accomplir. Tamara la prit dans ses bras.

Peu à peu, elle se calma, pensant à son cousin qu'elle venait de venger, et à tout ce qu'elle avait accompli durant ces quelques jours. Elle sentit une force nouvelle monter en elle.

Quand elle regarda Tamara, son regard avait changé, et celle-ci s'en aperçut : ce n'était plus la même femme.

Elles allèrent dans une chambre et purent enfin enlever ce linceul noir qu'elles portaient maintenant depuis quelques heures et s'habiller normalement, avec même des dessous chic qu'elles trouvèrent dans une armoire.

Elles passèrent dans un bureau dans lequel un coffre était ouvert, montrant la confiance que le conseiller avait eu pour ses deux complices ; papiers compromettants, divers codes tenus secrets, sommes d'argent importantes provenant du trafic de la drogue et des largesses de l'Etat Islamique en échange des jeunes filles, étaient entreposés là.

Un sac marron en cuir de chameau comme on en trouve au Moyen Orient était posé sur le bureau. Elles le remplirent avec tous les papiers importants et avec les liasses de billets de cent euros qui changèrent de propriétaire en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ; puis les deux amies quittèrent la place.

Cette filière- là, en tout cas, était bien démantelée.

Arrivées dehors, elles virent Hector qui faisait les cent pas, l'air soucieux.

- J'ai failli attendre, dit-il d'une voix légèrement courroucée.

Mais à leur tenue et à leur air victorieux, il comprit que tout s'était bien passé et qu'il n'aurait pas à intervenir particulièrement, juste déposer quelques explosifs et tout faire sauter...

Plus tard, dans le véhicule qui les ramenait, Tamara lui remit les documents et lui raconta la scène. Samia se remémorait en même temps, comme dans un film, tout ce qui s'était passé.

- Comment ai-je réussi à accomplir tout cela, pensait-elle, moi si peureuse, si sage ?

Une onde de fierté l'envahit et elle croisa son regard dans le rétroviseur. Ce qu'elle vit la rassura, mais au même temps l'inquiéta ; toutes ces épreuves l'avaient bien changé !

Accidents et suicides...

On assista à quelques accidents mortels dès le dimanche, et les jours suivants : voiture encastrée dans un arbre suite à un excès de vitesse, crise cardiaque, chute d'un toit, accident d'hélicoptère, décès dû à une manipulation d'arme intempestive, overdose....

Toute la panoplie fut utilisée pour se débarrasser en douceur des comploteurs, à tous les niveaux. Il y eut même quelques suicides, les lettres laissées par les «suicidés» étant là pour expliquer le geste

CHAPITRE 7

MERCREDI 14 JANVIER.

Epilogue

Le mercredi 14, le Charlie Hebdo des « survivants » fut tiré et vendu à huit millions d'exemplaires permettant au journal de repartir sur de très bonnes bases financières. Les buralistes étaient quotidiennement en rupture de stock. Certains durent attendre dix jours pour pouvoir se procurer le journal.

Le titre « Tout est pardonné » attribué à un musulman qui était dessiné au-dessous et dont on pouvait extrapoler qu'il était le Prophète, suscita encore des émeutes haineuses dans de nombreux pays.

Les Français musulmans, s'ils avaient été proches des « Charlie » dans leur immense majorité, n'approuvaient pour autant pas ce dessin, car c'était une représentation du Prophète...

Et pendant ce temps, certains étaient l'objet d'une fatwa, et d'autres faisaient l'objet d'appels au meurtre...

Rien n'avait filtré sur le complot qui avait ensanglanté la France.

Jusqu'à ce jour, Souad était censée avoir agi seule pour venger son époux...

La révélation du complot fit grand bruit.

Mais « les temps sont devenus bizarres »

Cependant, Daech supplantait Al Kaïda allant encore plus loin dans l'horreur. Ceux qui se réclamaient du djihad pour justifier une conduite ultra violente, s'inspirant d'une idéologie rigoriste issue d'une double filiation, les frères musulmans et le salafisme wahhabite diffusé depuis l'Arabie Saoudite, n'allaient pas s'arrêter là..

Mais l'islamisme radical, cet islamo fascisme de la pensée prétendument religieuse, qui tuait avant tout des Musulmans dans le monde, se nourrissait aussi des interventions de nombreux pays occidentaux au Moyen Orient et en Afrique. Tous ces pays avaient contribué à créer un monstre qui maintenant leur échappait.

Cela ajouté aux difficultés d'intégration dans "les quartiers", à la haine qui s'était développée chez de nombreux jeunes issus ou non de l'immigration contre notre pays, alliées à des problèmes psychologiques qui leur faisaient gober tout et n'importe quoi, constituaient un terreau pour Daech, et envoyaient des milliers de jeunes faire le djihad en Syrie et en Iraq. Un certain nombre de ces terroristes formés au Moyen Orient profiteraient du flot de réfugiés pour s'infiltrer et venir semer la terreur dans toute l'Europe ...

Et les "fichés S" étaient là, dont certains finiraient bien, hélas, par passer à l'acte..

Les Français étaient complètement déboussolés. Le chômage enflait, dû à des politiques d'austérité

suicidaires, qui conduisaient tout droit aux mini-jobs, avec une explosion du nombre de salariés vivant au-dessous du seuil de pauvreté, comme en Angleterre ou en Allemagne.

Apeurés et en colère, soumis sur Internet à des messages de haine, se sentant rejetés par la classe politique, ils se tournaient davantage encore vers l'abstention qui jouait contre eux, et vers l'extrême-droite qui désignait des boucs-émissaires.

Et cela alors que Charlie Hebdo, digne successeur de Hara Kiri, avait méprisé ces formations, les grands patrons et les intégristes religieux, qu'ils tenaient pour leur ennemi intime.

La loi d'airain des trois pour cent, destinée à contenir la dette, dont une grande partie était illégitime, et que personne ne pourrait jamais rembourser à l'évidence, continuerait à opprimer les peuples européens en attaquant les Services Publics, et la Grèce se voyait contrainte par la fameuse «troïka» dont on n'osait plus utiliser le nom tant elle avait fait de mal, de rentrer dans le rang et de revenir sur un certain nombre d'engagements favorables au peuple grec si elle voulait percevoir les sommes promises. Le chantage en bande organisée de l'euro groupe visait à décourager d'autres Peuples prêts à rejeter l'austérité.

Pendant ce temps, il n'y avait jamais eu autant d'argent qu'en 2013 dans les paradis fiscaux : selon les calculs de Gabriel Zucman, professeur à la London School of

Economics et chercheur à l'université de Berkeley, en Californie, spécialiste des paradis fiscaux, une fortune de 5 800 milliards d'euros, dont 350 milliards appartenant à des Français y était déposée...

Des lois attentatoires aux libertés individuelles étaient sur le point d'être votées, favorisant les écoutes tous azimuts à grande échelle, sans même avoir mis en débat les failles du dispositif anti-terroriste qui précédait les attentats dû à un manque de moyens financier, technique et humain, comme si la Démocratie s'arrêtait là où commençait l'intérêt de l'Etat, sacrifiant les Droits de l'Homme au nom de cette lutte.

Les médias audio-visuels d'information en continu particulièrement, mais d'autres aussi dont radios et télévision publiques, ne voulaient rien changer à leur mode de fonctionnement. Ils étaient totalement imprégnés de l'idéologie ambiante et n'avaient plus besoin de consignes venant du Pouvoir, comme cela avait été le cas dans les années 1970.

Les mêmes économistes qui s'étaient toujours trompés, qui n'avaient rien vu venir lors de la crise de 2008, continuaient de tenir le haut du pavé dans les Médias, promouvant la doxa libérale.

Ceux-ci continueraient à nous noyer dans des masses d'informations qui cachaient l'essentiel, ou à focaliser notre attention sur quelques faits bien choisis

uniquement, privilégiant «la pensée unique» des classes dirigeantes, en partant de l'adage qu'une information, choisie parmi des milliers d'autres sur lesquelles on fait l'impasse, répétée quotidiennement, devient une réalité, et en tout cas nous impacte considérablement.

Ils s'offusquaient que le CSA, qui avait relevé trente-six manquements aux règles dont vingt et un avaient justifié des mises en demeure, leur fasse des remontrances concernant la gestion de ces événements récents mémorables.

Comment ? Allait-on brimer la liberté d'expression ?!
Allait-on leur reprocher d'avoir fait leur métier ?!

Et que je te mette en avant leur « déontologie ».

Les Médias, en général, continueraient à surfer sur l'émotion, à être anxiogènes, à creuser une faille de plus en plus profonde entre salariés, chômeurs et victimes de l'austérité, « en prolongeant les jalons posés par les Politiques pour que la Société s'organise autour de valeurs et d'identités plutôt que de forces sociales et d'intérêts ».

Rien de bon ne se profilait à l'horizon

Nul n'est parfait...

Sergio Ibanez fut nommé à la tête de la DGSE, et on lui attribua, ainsi qu'à Gentil, Samia, Hector et Tamara, la légion d'honneur.

Ils refusèrent tout en bloc et démissionnèrent de leurs postes respectifs, sauf l'urgentiste, doux rêveur, dont le métier était sa vocation.

On ne sait ce qu'ils sont devenus.

Le dernier enregistrement d'eux les montre dans un aéroport, Sergio et Samia bras dessus bras dessous, plaisantant, accompagnés par leurs amis, Hector et Tamara, avec chacun une seule valise, et aussi un sac en cuir de chameau pour Hector, et une mallette marron dans les mains de Sergio...

On arrive à distinguer quelques paroles au milieu du brouhaha. Sous le regard amusé d'Hector et de Tamara, Sergio se penche vers Samia :

- Tu n'as plus à avoir peur, mon amour, je suis là...

FIN

Table des matières

LES 5 JOURS DE CHARLIE.....1

AVERTISSEMENT.....	3
CHAPITRE 1 MERCREDI 7 JANVIER.....	6
L'attentat.....	7
La fuite dans Paris.....	10
La fuite en Clio.....	13
L'enquête de voisinage.....	14
Recherches dans le fichier central.....	19
ABOU RALIL.....	23
Des gens bien tranquilles.....	26
La traque.....	28
CHAPITRE 2 JEUDI 8 JANVIER	35
SERGIO IBANEZ.....	36
Meurtre d'une Policière Municipale.....	41
Recherches dans les chaines TV.....	42
Fuite des deux frères : suite.....	43
SAMIA AYHAM.....	44
CHAPITRE 3 VENDREDI 9 JANVIER	62
L'enlèvement.....	63
FLASH BACK Mardi 6 janvier 2015.	69
Des gens bien tranquilles.....	69
Une conversation importante.....	78

Meurtres à l'Hyper Cacher.....	79
ABOU RALIL alias JEAN KHAWAM.....	82
Mort des frères Kouachi.....	87
Le complot.....	88
Mort d'Ahmedi Coulibaly.....	93
Une belle rencontre.....	94
Un échange périlleux.....	97
CHAPITRE 4 SAMEDI 10 JANVIER	107
Impair et trépassé	108
Des faits bien réels.....	111
Une proposition honnête.....	113
Dernière mise au point.....	114
Impair et gagne.....	116
CHAPITRE 5 DIMANCHE 11 JANVIER	131
La poursuite	132
Un tourisme particulier	142
Auprès de ma blonde.....	148
Urgence !!!.....	156
Un « temps maussade ».....	163
CHAPITRE 6 LUNDI 12 JANVIER	164
Accidents et suicides.....	183

CHAPITRE 7 MERCREDI 14 JANVIER.	184
Epilogue	185
Mais « les temps sont devenus bizarres ».....	186
Nul n'est parfait	190